



**Alice de  
Chambrier**

**SIBYLLE  
OU LE CHÂTELARD  
DE BEVAIX**

1884

*édité par les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande  
[www.ebooks-bnr.com](http://www.ebooks-bnr.com)*

---

## Table des matières

---

I LE CHATELARD ET L'ABBAYE .....	4
II SIBYLLE .....	8
III MESSIRE DE ROCHEFORT .....	14
IV LE CHATELARD DE BEVAIX .....	23
V À ROCHEFORT .....	31
VI CHEZ CONRAD DE NEUCHÂTEL .....	39
VII LE RETOUR.....	43
VIII GASTON .....	48
IX LA FAMILLE DU PRISONNIER .....	55
X UN PEU DE PAILLE DANS UN CACHOT.....	59
XI LA SCIENCE DE LA CLAUDETTE.....	65
XII COMMENT L'AMOUR NAÎT .....	72
XIII UN PROJET DE BRIGANDS .....	79
XIV LE MESSAGER.....	90
XV LE TRAITRE DÉMASQUÉ .....	100
XVI LA VISITE DU PÈRE ANSELME .....	109
XVII LA SŒUR .....	120
XVIII LE RENARD VAINCU PAR LE LION .....	131
XIX VISITES TARDIVES.....	139
XX ÇA ET LÀ.....	145

XXI LE SIÈGE.....	150
XXII LIBRES !.....	158
ÉPILOGUE.....	164
Ce livre numérique :.....	166

### **Avertissement :**

*Le titre de la première édition de ce roman, en 1884, était : « Le Châtelard de Bevaix dans le Musée neuchâtelois ». Nous avons toutefois retenu le titre généralement utilisé depuis la réédition de 1934 : « Sibylle ou le Châtelard de Bevaix ».*

# I

## LE CHATELARD ET L'ABBAYE

Au commencement du XV<sup>e</sup> siècle, le village de Bevaix était loin de ressembler à ce qu'il est aujourd'hui. Il se composait de quelques maisons assez misérables, éparses dans la verdure. De bons plants de vigne couvraient déjà les pentes très inclinées des terrains qui s'abaissent vers le lac, mais à l'endroit qu'on nomme encore aujourd'hui le Châtelard et qui est un des bons crûs de la contrée, sur un mamelon exposé au soleil, s'élevait un castel bien fortifié. Il se composait d'une tour à plusieurs étages, d'où l'on pouvait aisément surveiller tout le pays, et d'un petit corps de bâtiment contigu. D'étroites fenêtres, percées dans les murs, laissaient à peine entrer le jour dans l'intérieur. Du côté du lac, dont les eaux s'élevaient beaucoup plus haut qu'aujourd'hui, l'abord du château était difficile. Il y avait bien un chemin pour se rendre sur le rivage, mais il était si bien dissimulé au milieu des broussailles et des joncs, que les gens du château seuls en connaissaient l'existence. Un large fossé, bordé d'une double haie de grands arbres, entourait les côtés Est, Ouest et Nord du bâtiment, et le défendait contre toute attaque venant de la terre. Un pont-levis presque toujours levé, sur lequel un homme à cheval avait peine à passer, était la seule issue visible du sombre donjon. Telle apparaissait la résidence du châtelain de Bevaix, Messire du Châtelard, comme l'appelaient

les paysans et les serfs, de son vrai nom Aymon-Guillaume du Terreaux, seigneur de Bevaix.

C'était un homme farouche et sombre, d'une stature herculéenne. Ses yeux, très enfoncés sous ses sourcils, avaient une expression sardonique et cruelle. Il était redouté de tous ceux qui se trouvaient sous sa domination. Sa charge consistait à recueillir les droits de passage de tous les étrangers qui traversaient le pays ; mais peu à peu la contribution régulière que les voyageurs devaient payer au châtelain se changea en une rançon arbitraire et souvent si élevée que les malheureux avaient peine à la solder.

Un autre revenu du sire du Châtelard était le droit d'épave. Malheur à ceux dont les barques désemparées se voyaient surprises par l'ouragan et jetées au rivage. Elles étaient impitoyablement pillées et leurs passagers, retenus en captivité, devaient payer aussi de fortes rançons. L'usage n'accordait cependant au sire du Châtelard que la propriété des objets que le flot jetait à la rive ; mais qu'importait le droit au farouche châtelain ? Il ne connaissait que la force, et quand une proie s'offrait à lui, il s'empressait de la saisir.

Sur l'autre rive du lac de Neuchâtel, dans la direction de l'Occident, se dresse encore aujourd'hui une grande tour carrée. Pendant les beaux soirs d'été, lorsque l'air est pur, elle se détache admirablement sur le fond plus clair du ciel. C'est la tour de la Molière. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un but paisible de promenades, mais alors elle était le repère d'un homme cruel et dangereux qui, une fois réfugié entre ces murs de pierre, pouvait braver impunément qui que ce fût.

Grâce à son admirable position, la tour de la Molière dominait tout le pays. Elle communiquait par signaux avec deux châteaux forts, outre le château de Bevaix : celui de Fresne, près de Sainte-Croix, et celui de Rochefort. De cette façon, les malheureux voyageurs et les marchands pouvaient être de loin dénoncés, épiés et pillés au moment favorable. Lorsque le seigneur

de Fresne apercevait, le soir, quelque convoi longeant une des deux rives du lac ou le traversant en barque, et qu'il ne pouvait l'assaillir lui-même, il agitait au haut de la tour un fanal rouge dont les mouvements, diversement combinés, avertissaient le seigneur de la Molière, qui transmettait immédiatement et de la même façon ses instructions à Bevaix et à Rochefort. Alors, pour peu que la lune fût voilée et que le temps fût sombre, des bandes d'hommes armés se postaient silencieusement le long des chemins et attendaient le passage du malheureux convoi. Des scènes horribles se passaient. Au matin, les pillards rentraient tranquillement chez eux, emmenant prisonniers et butin.

Un pareil état de choses n'était pas sans soulever des plaintes amères, mais le comte Conrad de Neuchâtel avait bien autre chose à faire pour le moment qu'à châtier ses indignes vassaux. Tout occupé à réprimer les soulèvements suscités sans trêve par son cousin Vauthier, baron de Rochefort, il se bornait à menacer les pillards, qui continuaient leur métier de plus belle.

À cinq minutes du Châtelard se trouvait une abbaye de Bénédictins, dont le couvent avait été donné à celle de Cluny. Aujourd'hui encore on en peut voir quelques restes, bien que le bâtiment proprement dit n'existe plus ; on s'est même servi du portail pour édifier la porte principale de la petite église de Bevaix. Dans la cour où les moines se promenaient autrefois, poules et canards picorent à l'aise, tandis qu'une ferme occupe l'emplacement des cellules.

Au temps où nous sommes, la communauté religieuse comptait environ trente membres, y compris le prieur. Celui-ci était un gros homme, joufflu, à l'air bien portant, qui se tremoussait toujours sans faire grand'chose. On le voyait partout, dans la vigne plantée depuis la maison jusqu'au lac, et qu'une partie des moines s'occupait à cultiver ; dans les champs de blé qui environnaient l'abbaye et en dépendaient ; sous les arbres du verger, dont il aimait beaucoup à goûter les fruits mûrs. Le

long des vignes qui entouraient les bâtiments, fleurissaient de superbes roses cultivées par un des frères, dont elles étaient l'innocente passion. Il y en avait de toutes les espèces, et c'était vraiment un joli spectacle que de voir, l'été, le jardin du couvent avec sa couronne de fleurs et ses arbres chargés de fruits, où les oiseaux se poursuivaient en chantant.

L'intérieur de l'abbaye n'était pas triste non plus : les murs étaient loin d'avoir l'épaisseur de ceux du Châtelard, le soleil pouvait facilement entrer par les fenêtres, et les bons religieux avaient un air content qui faisait plaisir et contrastait étrangement avec les visages sombres que l'on rencontrait dans la demeure voisine. Au premier coup d'œil jeté sur les deux habitations, on aurait dit que l'abbaye était le ciel et l'autre l'enfer.

Cependant le ciel et l'enfer ne vivaient pas aussi séparés qu'on aurait pu le croire. Les psaumes se mêlaient parfois aux imprécations et les hommes d'église ne dédaignaient pas d'aller faire quelques petites visites chez les pillards. Toujours ils y trouvaient leur profit et jamais ils n'en revenaient sans quelque ornement de prix pour leur autel. De la chapelle où ils célébraient leur culte, partait un souterrain soigneusement dissimulé, qui aboutissait dans l'intérieur du Châtelard. C'était par là que se faisaient les communications ; mais durant les expéditions nocturnes de leurs voisins, les pieux moines, le prieur en tête, fermaient soigneusement leurs yeux et leurs oreilles, ce qui fait qu'ils pouvaient sans remords continuer leurs relations amicales avec le Châtelard. Du reste, ils faisaient du bien dans leurs domaines, et plusieurs fois le prieur avait réussi à obtenir du châtelain la grâce de quelque infortuné serf.

## II

### SIBYLLE

Si l'abbaye avait ses roses, le Châtelard en possédait une aussi ; c'était Sibylle, la fille unique de Guillaume du Terreaux. Ses traits, d'un galbe régulier et quelque peu sévère, étaient animés par de grands yeux noirs, profonds et lumineux. Elle vivait avec son père, qui s'inquiétait peu d'elle et qu'elle craignait extrêmement. Sa mère était morte depuis longtemps. Dame Zabeau, une espèce de gouvernante, au ton grondeur, au regard louche, avait été chargée d'élever la jeune fille ; éducation un peu sommaire, il faut le dire : Sibylle avait appris à filer et à coudre ; c'était tout ce dont une personne de sa condition avait besoin. Mais à l'insu de tous, à côté de cette éducation extérieure, la jeune fille en avait reçu une seconde toute intérieure. Le grand, le premier maître de l'enfant avait été la nature.

Pendant les longues heures où son père, occupé de ses projets sinistres, ne songeait guère à elle, et où dame Zabeau parcourait la maison du haut en bas, rechignant et rudoyant la petite lorsqu'elle se trouvait sur son passage, Sibylle avait pris l'habitude d'errer seule au dehors. Elle allait s'asseoir au bord des champs de blé de l'abbaye et restait là à regarder tantôt le ciel, tantôt le lac dans lequel les Alpes venaient réfléchir leurs sommets. Son imagination enfantine peuplait d'êtres fantastiques tout ce qui l'entourait. Le vent était son grand ami. N'est-



ce pas lui qui abattait en automne les fruits mûrs des arbres, qui amenait au rivage les choses précieuses que son père recueillait et dont elle profitait souvent ? Il y avait aussi les coquelicots et les bluets qu'elle récoltait par gerbes pour en tresser patiemment de longues guirlandes. Quelquefois, fatiguée, elle s'endormait au bord du chemin. Les paysans et les serfs qui passaient avaient grand soin de ne pas l'éveiller. La petite demoiselle aux fleurs, comme ils avaient pris l'habitude de l'appeler, était bonne pour eux ; elle leur parlait doucement et ne s'amusait jamais à les harceler de toutes sortes de manières, à l'exemple des enfants des seigneuries voisines. Un insecte sous l'herbe, un papillon sur une fleur étaient pour Sibylle un long sujet de ravissement.

La religion n'existait pas pour Sibylle. Qui lui en aurait parlé ? Ce n'était pas dame Zabeau, qui ne croyait qu'au diable, dont elle avait une crainte affreuse ; et les rares fois que la fillette avait entendu prononcer le nom de Dieu, c'était toujours avec accompagnement des épithètes les plus grossières. Il en était résulté pour elle une impression vague, où Dieu lui faisait l'effet d'un fantôme immense, qui habitait extrêmement loin, sans doute, et dont on avait peur, tout en s'en moquant. Les moines auraient pu donner à l'enfant quelque éclaircissement à ce sujet, mais elle les redoutait et fuyait leur approche.

Cependant, tout en étant presque païenne, Sibylle ne laissait pas de valoir mieux que beaucoup de chrétiennes. Le cœur chez elle remplaçait la piété. Sans en avoir jamais été instruite, elle avait comme l'intuition de ce qui était juste. Quoique témoin depuis bien des années des scènes de violence dont sa demeure était le théâtre, et sans que personne lui en eût révélé la turpitude, elle en éprouvait une horreur insurmontable. Mais à qui s'adresser pour y remédier ? Dans la nature, ne voyait-elle pas chaque jour se reproduire les mêmes scènes ? Les forts ne l'emportaient-ils pas sur les faibles ? L'araignée mangeait la mouche ; l'aigle fondait sur les petits oiseaux ; le chat sur les souris ; l'homme puissant pouvait donc bien dépouiller et

mettre à nu le pauvre et le misérable. Mais quelle était donc cette voix mystérieuse qui criait alors à la jeune fille : « C'est infâme, c'est affreux ! »

Sibylle savait qu'elle était belle, et pourtant nul ne le lui avait dit. Elle avait vu que dans la nature, parmi les fleurs, les insectes et les oiseaux, il y avait des espèces plus éclatantes que d'autres ; qu'il se rencontrait des papillons aux couleurs chatoyantes, mais aussi de pauvres vers, n'inspirant qu'un sentiment de dégoût ; des fleurs brillantes, cultivées avec soin, et d'autres écrasées avec mépris ; des oiseaux que l'on protégeait et d'autres qu'on s'acharnait à détruire ; et le jour vint où l'enfant se demanda ce qui en était d'elle-même. Alors, inquiète et rougissante, elle alla se pencher au-dessus de la source voisine et s'y regarda longtemps ; elle s'y vit telle qu'elle était, le visage très pâle et régulier, le regard doux et fier, d'abondants cheveux noirs ondulés et tordus sur la nuque en anneaux brillants. La jeune fille eut un long soupir de joie et rentra songeuse au Châtelard, puis elle n'y pensa plus.

À l'époque où commence ce récit, Sibylle venait d'avoir dix-sept ans. Sa vie s'écoulait triste et monotone entre les murs du vieux castel, et ses illusions enfantines avaient lentement fait place à des réalités plus sévères.

Par une belle matinée de printemps, elle errait rêveuse dans la campagne. Elle retenait d'une main les plis trop longs de sa robe, et de l'autre cueillait quelque fleur prête à s'ouvrir. Longtemps elle suivit un sentier qui longeait le lac, puis s'engagea dans un vaste terrain marécageux qui occupait toute la prairie à l'Ouest du village. Quelques nénuphars aux vives couleurs l'y avaient attirée. En ce moment, une famille de serfs s'y occupait à couper les joncs. Le père et la mère travaillaient activement, deux petits enfants de trois à quatre ans les regardaient faire. L'un d'eux s'empara de la faucille d'un paysan pendant que celui-ci liait la récolte, et commença à s'en amuser. Malheureusement, l'autre ayant voulu la lui prendre, s'en blessa

grièvement. Aux cris qu'ils poussèrent, Sibylle s'approcha et saisit le pauvre petit dans ses bras. Les parents accoururent effrayés et essayèrent de le panser, mais ils manquaient des choses nécessaires.

Pendant qu'ils étaient ainsi occupés, un vieillard de haute taille sortit d'une cabane située à peu de distance, à l'ombre de quelques arbres, et s'avança vers le groupe. Une barbe d'un blanc de neige lui descendait jusqu'au bas de la poitrine ; sous ses sourcils rayonnaient de grands yeux gris, à l'expression un peu sauvage. Bien qu'il parut être déjà fort âgé, il marchait encore d'un pas assuré. Il vint au groupe et aperçut la damoiselle du Châtelard, essayant de bander la plaie de l'enfant. Il regarda un instant ce spectacle sans mot dire, puis posa sa main sur l'épaule de Sibylle :

– Vous n'avez rien de ce qu'il faut pour soigner ce marmot, dit-il. J'ai un onguent qui guérit les plaies ; venez jusqu'à mon logis, je vous en donnerai.

La jeune fille, et les pauvres gens derrière elle, le suivirent.

La hutte, qui à l'extérieur avait l'air misérable, offrait à l'intérieur un certain confort. Une étoffe brune, simplement clouée sur les planches mal jointes, empêchait l'air d'entrer et interceptait l'humidité. Sur une table grossièrement équarrie, se trouvait une pile de manuscrits et un pot d'encre noire et épaisse. Après avoir soigné l'enfant, Sibylle s'approcha avec curiosité de ces objets entièrement nouveaux pour elle, et machinalement saisit entre ses doigts une grosse plume d'oie taillée. Le vieillard fit sortir les serfs, puis regarda en souriant la jeune fille absorbée dans ses pensées :

– Ne savez-vous pas à quoi cela sert, noble damoiselle ?

Elle tressaillit, un peu honteuse, et ne répondit point.

Le vieillard l'observait avec bienveillance.

– Voulez-vous que je vous en montre l’emploi ?

Elle acquiesça d’un signe, s’assit à côté de son hôte sur un escabeau à trois pieds posé devant la table, et regarda avec intérêt la manière dont il s’y prenait pour dessiner les uns à côté des autres de petits caractères étranges à l’aide desquels on pouvait nommer ce qu’on voulait et s’entretenir même avec ceux dont on était séparé.

– Voyez plutôt, dit le vieillard en interrompant son travail pour saisir un parchemin usé et jauni par le temps. Ceci a été écrit il y a bientôt mille ans, par les grands hommes de l’Église. C’est la Bible, et non seulement moi, mais tous les hommes, jusqu’à la fin des temps, pourront, en étudiant ces petits signes, apprendre à connaître et s’approprier le salut donné aux pécheurs.

Sibylle leva sur son maître improvisé un regard tout plein d’une stupéfaction profonde.

– C’est que je ne comprends pas très bien, dit-elle ; on ne m’a jamais parlé de cela. Chez mon père, je ne vois que dame Zabeau et les gens d’armes ; mais dame Zabeau est si grondeuse et les gens d’armes sont si grossiers ! Il y a bien encore quelquefois les moines, mais j’ai peur d’eux et je me sauve quand je les aperçois. Ô messire ! croyez-vous que je pourrais apprendre à lire et à écrire comme vous ?

– Pourquoi pas ? Il ne s’agit que d’en prendre la peine. Je vous enseignerai cela, ma fille, et vous pourrez copier et lire avec moi le saint livre de Dieu dont je viens de vous parler.

Sibylle resta un moment sans répondre. Une question se pressait sur ses lèvres, mais elle avait honte de la formuler et de paraître ignorer ce que l’étranger savait si bien. Enfin, elle se hasarda, et murmura presque à voix basse :

– Je voudrais savoir au juste qui est Dieu.

Puis elle attendit. Comme il va se moquer de moi ! pensait-elle. Mais non, le vieillard n'eut pas le moindre sourire ; au contraire, quelque chose comme un étonnement douloureux passa sur son visage. Il hésita un instant :

– Dieu, c'est quelqu'un de bon, de juste et de saint, quelqu'un qui hait l'injustice et qui veut que les hommes puissants et forts soient bons et doux pour les faibles, quelqu'un qui ne se plaît que là où règne la paix et l'amour.

Sibylle leva lentement sur son compagnon ses beaux yeux humides de larmes, et murmura tristement :

– Alors, il ne vient jamais au Châtelard.

– Mais vous pouvez l'y inviter et l'y retenir.

Sibylle eut un cri d'effroi :

– Vous n'y pensez pas ! Et mon père ! Il ne le supporterait pas un instant.

– Votre père serait impuissant à se défaire de cet hôte. Du moment que vous tiendrez à lui, il s'établira chez vous ; rien au monde ne saurait l'en déloger. C'est un ami précieux. Il apporte le bonheur avec lui, mais en retour il demande quelques sacrifices... Voici la nuit qui vient, il faut rentrer chez vous, ma fille. Réfléchissez à ce que vous avez appris aujourd'hui. Lorsque vous désirerez en connaître davantage, revenez me voir.

### III

## MESSIRE DE ROCHEFORT

Sibylle s'en revint toute rêveuse au Châtelard. Les paroles de son nouvel ami l'avaient remuée. Au seuil du château, elle rencontra dame Zabeau. La revêche personne l'interpella suivant son habitude :

– Te voilà seulement ! Qu'as-tu fait tout l'après-midi à vaguer dans les champs ? Est-ce l'affaire d'une damoiselle de s'en aller ainsi bayer aux corneilles quand il y a à coudre et à filer dans la maison ?

Comme la remontrance n'en finissait pas, Sibylle s'impatienta :

– Laissez-moi passer, dame Zabeau, fit-elle en l'écartant résolument.

C'était la première fois que la jeune fille en usait ainsi avec la mégère ; aussi celle-ci fut-elle si stupéfaite, qu'elle resta bouche béante, sans pouvoir revenir de son étonnement. Sibylle, sans s'en inquiéter, monta au second étage du château, dans sa chambre, petite pièce dont une élégante de nos jours ne se serait certes pas contentée.

La fenêtre étroite et basse qui donnait sur le lac était percée dans un mur de cinq pieds d'épaisseur, et formait comme une

espèce de cabinet plus clair que le reste de la chambre. C'est là que Sibylle, assise sur un escabeau et son rouet devant elle, oubliait de travailler et se perdait dans ses rêves, jusqu'à ce que dame Zabeau, entrant bruyamment, la réveillât de sa voix aiguë et grondeuse.

Dans la chambre même, se trouvait une couchette, très étroite et très dure, avec une peau d'ours pour couverture. Une cruche d'eau et une grande sébile en bois complétaient l'ameublement. Rien de plus simple, comme on voit. Mais accoutumée à cette simplicité depuis son enfance, Sibylle ne désirait rien au-delà et ne songeait pas même qu'il y eût des appartements plus beaux que le sien.

Ce fut près de la croisée que la jeune fille alla se réfugier, le cœur tout plein encore de ce qu'elle venait d'entendre. Le coucher du soleil était splendide, les Alpes teintées d'or et de rouge se miraient dans le lac. De longs nuages d'un jaune orangé flottaient dans l'azur indécis. Quelques hirondelles rasaient en passant la surface de l'eau et leurs petits cris se mêlaient au chant lointain d'un pêcheur amarrant sa barque à la rive.

Après avoir longtemps contemplé ce spectacle, la jeune fille jeta un coup d'œil derrière elle, dans l'intérieur de la chambre, et frissonna. Les vieux murs étaient humides et sombres, un crépuscule vague et terne enveloppait tous les objets. Sibylle se tourna de nouveau vers la fenêtre. Elle avait peur de l'ombre, et là tout était lumière. Si Dieu habitait quelque part, c'était sans doute sur ces hauteurs rayonnantes ; comment pourrait-il consentir à entrer dans la demeure sinistre qu'elle habitait ? Le vieillard s'était certainement trompé...

La nuit descendait lentement. Seules les plus hautes cimes rayonnaient encore, pareilles à des diamants semés sur un manteau de turquoise. Enfin l'obscurité confondit tous les aspects, voila toutes les couleurs, tandis que dans le ciel assombri la lune glissait silencieusement, pareille à une faucille d'argent oubliée là par quelque ange voyageur.

Une voix rude et légèrement enrouée répéta soudain à plusieurs reprises le nom de la jeune fille et la fit tressaillir. C'était celle de son père. Elle se hâta de descendre. Que voulait-il ? Il était rare qu'il l'appelât et qu'il eût besoin d'elle. Un grand bruit montait de la salle d'en bas. On y buvait, on y chantait, en l'honneur de quelque étranger sans doute, arrivé subitement. Le cœur de Sibylle battit avec violence. Lorsqu'il y avait des visiteurs au château, elle se cachait toujours, laissant dame Zabeau les servir. Elle avait en horreur le bruit et l'orgie ; mais ce soir son père commandait, il fallait obéir. Elle poussa la porte et entra.

Une vive lueur remplissait la pièce, projetant des reflets fantastiques sur les vieux murs nus. Elle était produite par la flamme du foyer, où rôtissait un énorme quartier de bœuf. Autour du feu se tenaient, moitié assis, moitié couchés, les hommes d'armes du Châtelard. Presque tous avaient au visage d'énormes balafres qui le sillonnaient d'une raie sanglante. Leurs yeux jetaient des clartés fauves, leurs cheveux étaient en désordre.

Dans un coin de la pièce, autour d'une table, quatre personnages s'occupaient à vider d'un trait les gobelets que dame Zabeau remplissait sans relâche. C'était d'abord le seigneur du Châtelard, Messire du Terraux ; excité par tout le vin qu'il avait absorbé, il parlait avec volubilité, d'une voix rauque. À côté de lui, sa figure ronde toute enluminée, ses mains grassouillettes croisées sur son ventre, éclatant parfois d'un petit rire bête qui résonnait comme un hoquet, était assis le prieur de l'Abbaye. Le troisième convive était encore un moine, l'âme damnée du couvent.

Maigre, sec, le regard perçant, les lèvres minces et serrées, la figure émaciée et taillée en lame de couteau, complètement imberbe, il avait quelque chose de démoniaque dans toute sa personne. C'était lui qui, rencontrant un jour sur un chemin sombre un pauvre clerc, avait reçu cette salutation peu flatteuse,



murmurée d'une voix tremblante et accompagnée d'un signe de croix : *Vade retro, Satanus.*

Le quatrième convive offrait un contraste frappant avec ses compagnons. Élégant, souple, nerveux, unissant à l'allure du serpent celle du chat, il observait tout ce qui se passait autour de lui, bien qu'ayant l'air de ne regarder que son verre. Ses yeux gris-bleus, très grands et très beaux, étaient d'une mobilité effrayante, et son regard semblait ne pouvoir se fixer nulle part. C'était Vauthier, châtelain de Rochefort et des Verrières, bâtard du comte Louis de Neuchâtel. D'un caractère ambitieux et indépendant, il avait été durant plusieurs années en lutte avec le comte Conrad de Fribourg, seigneur de Neuchâtel. Mais un traité venait d'être conclu entre eux, ce qui n'empêchait pas Vauthier de fabriquer des actes faux, grâce auxquels il pourrait entrer en possession de tel ou tel fief, ou en faire don à quelque seigneur qu'il désirait avoir pour allié.

Sibylle s'approcha lentement de la table, puis attendit que son père lui adressât la parole. Sa silhouette se détachait en sombre sur le clair, qui faisait ressortir la grâce incomparable de sa taille. Un peu pâle, le regard à demi baissé, elle semblait un être d'une espèce supérieure égaré dans ce triste milieu.

Ce fut Vauthier qui le premier l'aperçut. Il laissa tomber sur la table un poing aussi dur que l'acier :

– J'ai vu de belles filles dans ma vie, mais le diable m'emporte si j'en ai jamais rencontré de pareille !

Guillaume leva son verre à la hauteur de l'œil :

– Verse-nous à boire, Sibylle.

Elle souleva avec peine la cruche pleine de vin et remplit tous les gobelets vides. Le prieur la contemplait d'un air réjoui :

– Si j'étais un beau chevalier comme vous, Messire Vauthier, je sais bien ce que je ferais. Diriez-vous non, ma fille ?

Sibylle regarda un instant la figure fine de Vauthier, plongea ses grands yeux noirs au fond du regard rusé du seigneur de Rochefort et répondit tranquillement :

– Je dirais non.

Vauthier éclata de rire :

– Il faudrait d’abord que dame Françoise ne m’attendît pas au château ; puis si la belle enfant est un lis doublé d’un chardon...

Du Terreaux appliqua à la table un coup de poing encore plus formidable que celui de son convive :

– Si je lui disais d’obéir, est-ce qu’elle n’obéirait pas ? Je voudrais voir cela ! Sibylle, tonna-t-il, voyant qu’elle cherchait à se retirer.

Il était complètement ivre, et la pauvre enfant frissonna des pieds à la tête. Elle revint toute tremblante se placer devant lui.

– Tu vas demander pardon au sire de Rochefort. S’il lui plaisait de t’emmener, je te donnerais tout de suite, entends-tu ? et il faudrait bien que tu obéisses.

La jeune fille se tourna du côté de Vauthier et le regarda un instant, ne sachant que lui dire, les yeux remplis de larmes, les joues empourprées par l’humiliation et la crainte.

– Te dépêcheras-tu, mille tonnerres ? hurla son père, se levant brusquement comme pour la frapper.

Vauthier alors se plaça devant elle, et s’inclinant avec une grâce toute chevaleresque, il dit en riant :

– Calmez-vous, Messire Guillaume. À Dieu ne plaise que je sois si rude avec les dames. Ne pleurez pas, ma belle enfant ; ceci n’est qu’une mauvaise plaisanterie et je ne pense point à vous emmener. Il n’y a pas besoin de me faire des excuses ; vous avez

été franche : j'aime cela, moi, peut-être parce que la franchise est une de mes moindres vertus, hi, hi, hi ! Qu'en dites-vous, mes pères... pour ce qui regarde le comte Conrad ? hi, hi, hi !

Le prieur regarda la jeune fille et mit un doigt sur ses lèvres. Guillaume laissa échapper un nouveau juron :

– Elle n'aurait qu'à s'aviser de parler ! Je la flanquerais dans les oubliettes. Tu entends, Sibylle, tiens ta langue, ou il t'en cuira. Et maintenant, reste-là pour nous servir !

Tout rude que fût du Terreaux, jamais encore il n'avait traité sa fille de la sorte, et devant des étrangers surtout. Aussi avait-elle peine à retenir ses sanglots. Elle remplit encore une fois les verres des convives, puis alla s'asseoir dans le coin le plus reculé de la chambre.

Les quatre personnages se rapprochèrent. Vauthier, légèrement penché en avant, la tête appuyée sur une main, l'autre posée sur la hanche, prit la parole :

– Il est sûr qu'on y risque sa peau, si on a le malheur d'être pris ; mais si on réussit, c'est une affaire superbe. Demandez seulement à Messire Antoine Leschet, chanoine de Neuchâtel ; il a déjà imité les lettres et le langage des vieilles chartes. Le tout est maintenant de les faire copier, mais je ne connais personne qui puisse imiter parfaitement les lettres.

Les yeux de Guillaume et du prieur s'étaient portés sur le moine, dont une sorte de rictus contractait les lèvres, tandis que ses yeux luisaient d'une façon extraordinaire. Vauthier à son tour, fixant sur lui son regard de lynx, lui dit :

– Vous vous en chargeriez, Jean Dacie de Morat ?

– Cela dépend...

– De quoi ?

– Je travaille dans l’Abbaye à enluminer des missels que le prieur vend au dehors.

– Eh bien ! le prieur vous autorisera à varier un peu vos occupations. N’est-ce pas, mon vieux ? continua le sire de Rochefort, en frappant de la main sur l’épaule du gros moine, qui grattait avec perplexité son front comme pour en faire sortir une résolution :

– M’est avis que c’est trop dangereux ; passe encore si on était sûr d’en tirer quelque avantage.

– Cela vous rapportera toujours une barrique de vin vieux que Messire Guillaume sera trop heureux de vous donner en échange.

Celui-ci répondit par un grognement affirmatif. Malgré tous ses efforts, appesanti qu’il était par l’ivresse, il avait peine à lutter contre la somnolence qui le gagnait et à soutenir la conversation. Vauthier eut un sourire de dédain, et se tournant vers ses deux autres interlocuteurs :

– Qu’il cuve son vin en paix ; à nous trois ! Pour vous, d’abord, Messire le prieur, vous auriez grand besoin d’une pièce qui vous permît, ainsi qu’à ceux de Boudry, de montrer les dents à mon très noble cousin de Neuchâtel, et de résister à sa volonté arbitraire.

Le prieur poussa un grand soupir d’envie et dodelina de la tête en signe d’assentiment. Vauthier eut un rire significatif :

– Messire Conrad ne se doute pas, lorsqu’il m’invite à sa table, des petits ennuis que je lui prépare ; aussi, un beau jour, je me trouverai plus puissant que lui et je le chasserai de son comté. Croit-il que je puisse oublier la mort de ma sœur Marguerite ! Elle était innocente, vous le savez aussi bien que moi, père Cola, puisque nous avons fabriqué ensemble l’acte par lequel elle me donnait son fief d’Usies. Vous n’étiez pas si timide alors. Penser qu’elle n’a pas même été jugée en plein air, dans

l'assemblée publique, comme le veut la loi, mais en chambre ! C'est une injustice ; tu me paieras cela, Conrad de Neuchâtel ! Les bourgeois du Val-de-Travers m'ont déjà donné un bon bœuf, l'an dernier, pour les belles franchises que je leur ai fabriquées et auxquelles ils croient comme si elles venaient du comte Rollin ou de mon père. Et les gens de Boudry, donc ! auxquels je viens d'octroyer de la même manière de grands privilèges, et ceux de Neuchâtel, qui ont fait alliance avec Berne, grâce aux libertés fausses que je leur ai données, sans qu'ils y aient rien vu que de fort honnête ! Nous sommes bientôt les maîtres du pays, ce serait folie que de s'arrêter. Messieurs de Berne sont contre Conrad, qui ne peut même pas arriver à voir les franchises qui témoignent contre lui...

– À boire, Sibylle, interrompit Guillaume en grommelant, et juste assez réveillé pour voir que son verre était vide.

La jeune fille s'était endormie de fatigue. Elle se réveilla en sursaut, et ses grands yeux encore tout pleins de sommeil, elle s'approcha de la table et saisit la cruche. Mais Vauthier la lui prit des mains et lui dit à demi-voix :

– Laissez-moi faire cela, ma belle enfant, et retirez-vous. Il est mieux pour nous et pour vous que nos petits arrangements n'arrivent pas à vos oreilles.

Elle ne se le fit pas dire deux fois, et poussant un soupir de soulagement, s'élança dehors. Guillaume, après avoir avalé le contenu de son verre, se rendormait déjà. Vauthier reprit la parole :

– J'ai fait de nouveaux sceaux, voyez seulement : il est impossible qu'on ne s'y trompe pas.

Et il tira de sa manche un cachet imitant à la perfection celui du comte Louis et de ses ancêtres :

– Avec cela nous sommes sûrs d'embarrasser fort Messire Conrad lorsqu'il voudra contester les parchemins ; puis j'ai en-

core d'autres seings qui pourront servir à l'occasion. Il ne nous manque plus que votre consentement, Jean Dacie ; vous seul êtes assez habile pour bien contrefaire les actes quant à ce qui est de la forme de l'écriture. Pour le contenu messire Leschet et moi en avons déjà réglé la teneur.

Le prieur se laissa convaincre :

– Je vois bien qu'il n'y a pas grand'chose à risquer, dit-il enfin. C'est l'affaire de Jean, s'il aime mieux cela que ses mis-sels !

Vauthier se leva :

– L'affaire est conclue ; je reviendrai au premier jour. Ho-là ! Messire Guillaume, réveillez-vous, qu'on prépare mon cheval !

Et il frappa violemment le dos de son hôte. Celui-ci se leva et suivit en titubant les trois hommes hors de la salle.

## IV

### LE CHATELARD DE BEVAIX

Non loin du Châtelard, près d'un ruisseau peuplé d'écrevisses qui se jette dans le lac à la tuilerie de Bevaix, se trouvait une misérable cahute ; quelques troncs d'arbres mal étayés tenaient lieu de murs ; des feuilles sèches et de la mousse en garnissaient les interstices ; une ouverture assez large, pratiquée dans la face sud, servait à la fois de porte et de cheminée ; un grand trou ovale, percé dans la cloison opposée et fermé par un morceau de papier huilé, représentait la fenêtre. L'intérieur de la cabane offrait un aspect bizarre : des herbages de toute espèce étaient accrochés aux parois ; un vaste chaudron boiteux occupait le foyer, auprès duquel un chat noir était couché ; une table faite d'une planche appuyée sur deux blocs de sapins, deux bancs de bois, quelques feuilles sèches soigneusement rassemblées dans un coin et servant de lit, complétaient ce pauvre ameublement.

La propriétaire de cette mesure se nommait la Claudette et les gens des environs l'appelaient plus fréquemment « la sorcière ».

La pauvre créature passait en effet pour telle, et plusieurs fois des menaces terribles avaient été proférées contre elle ; il faut avouer que son extérieur et sa façon de vivre lui en donnaient un peu l'apparence. Et puis la Claudette était laide. D'une

taille plus qu'exiguë et jetée de côté par suite d'un déboîtement de la hanche, chaque pas qu'elle faisait imprimait à son corps une contorsion pénible. Le teint flétri, de petits yeux chassieux toujours pleins de larmes, le nez tordu et fort long, la bouche aux coins abaissés, s'ouvrant jusqu'aux oreilles écartées de la tête comme des ailes de chauve-souris, les cheveux rares, sales et gras, les vêtements sordides, les mains osseuses et grandes, des pieds énormes qu'elle traînait péniblement : telle était la Claudette.

Mais elle était bonne, bonne à la façon du chien qui lèche la main qui le frappe et sauve celui qui l'a injustement fustigé. Plus d'une fois, ceux qui l'avaient le plus injuriée étaient venus en cachette lui demander des remèdes pour eux ou leur bétail. La sorcière ne refusait jamais de les aider. C'est qu'elle savait beaucoup de choses, la Claudette : elle connaissait les vertus des plantes, et chaque jour on la voyait partir, un gros bâton à la main, sans souliers, ses jupes relevées jusqu'à mi-jambes, pour aller chercher sur la montagne les simples dont elle avait besoin. Pendant son absence, le chat noir gardait la cahute et personne n'osait y pénétrer. « C'est le diable », disaient les passants, en se signant, lorsqu'ils voyaient par la porte entr'ouverte deux escarboucles briller dans l'obscurité.

La Claudette ne vivait pas seule : elle avait un fils, Simonnot, « le simplet », comme on l'appelait. C'était un long gaillard efflanqué, dont la figure ne montrait aucune lueur d'intelligence. Simonnot était l'idole de sa mère. Pourvu qu'il fût bien nourri et qu'il eût l'air content, la pauvre femme était heureuse. Jamais l'idiot ne sortait seul. Partout l'ombre protectrice de sa mère le suivait, quoique, à vrai dire, le suivre fût une tâche pénible. Parfois il faisait de grandes enjambées, sans écouter la voix pleurante et cassée de la Claudette qui l'appelait. Alors elle hâtait le pas, et son étrange allure excitait l'hilarité des passants, qui criaient : « Sus, sus à la sorcière ! elle va trouver son mari, Messire Satan. »



La pauvre créature ne répondait jamais à l'injure, mais il ne fallait pas toucher à son fils.

Le lendemain du jour où Vauthier avait passé la soirée au Châtelard, Sibylle, qui était restée toute la matinée à rêver dans sa chambre, tremblant encore au souvenir de la veille, se glissa doucement dehors, et se rendit chez le père Anselme.

Le vieillard n'était pas seul. On entendait sa parole grave, à laquelle répondait une petite voix cassée. Sibylle, après avoir hésité un instant, poussa la porte, mais s'arrêta sur le seuil, et ne put réprimer un mouvement de répulsion en reconnaissant la Claudette. Le père Anselme s'en aperçut :

– Ah ! vous voilà, noble damoiselle ; pardonnez-moi, je ne vous attendais pas si tôt ! – Avez-vous encore quelque chose à me dire, Claudette ? Tenez, portez cela à Simonnot.

Et il lui mit dans la main une poignée de petites poires sauvages provenant d'un jeune arbre planté à côté de la cabane. La vieille femme eut un sourire :

– Que notre bonne dame la vierge Marie vous le rende, père Anselme, murmura-t-elle, en s'éloignant clopin-clopat.

Sans même attendre qu'elle fût dehors, Sibylle s'écria d'un ton méprisant :

– Ah ! mon père, comment pouvez-vous parler à cette créature et la recevoir dans votre logis ? Ne savez-vous donc pas qu'elle exerce toutes sortes de maléfices avec l'aide de son compère Satan ? C'est à cause de cela que Simonnot est sans intelligence ; on les brûlera un beau jour ensemble.

Le vieillard fit un geste d'horreur :

– Taisez-vous ! dit-il vivement ; ceux qu'il faudrait brûler, ce sont les orgueilleux qui portent de pareils jugements sur de pauvres innocents.

La jeune fille rougit. Il poursuivit d'un ton plus doux :

– Je sais bien que ce n'est pas de votre faute si vous considérez les choses de la sorte. Où auriez-vous appris à les voir autrement, mon enfant ? La Claudette est meilleure que vous et moi ; elle souffre en silence, ne rend pas le mal pour le mal et ne cause le malheur de qui que ce soit. S'il arrive du dommage à ceux qui la tracassent, c'est que Dieu les punit de leur méchanceté envers elle.

Sibylle ne paraissait pas convaincue.

– Vous ne croyez pas ce que je vous dis, ma fille ?

– La Claudette est trop laide pour être autre chose qu'une sorcière.

– La Claudette est une créature comme vous et moi. Si elle est boiteuse et contrefaite, ce n'est pas sa faute, pas plus que vous n'avez fait quelque chose pour être mince et droite. Oh ! croyez-moi, il faut plaindre la Claudette. Moi, je fais plus, je la respecte.

La jeune fille devenait pensive. Ce langage était si nouveau pour elle.

– Dites-moi maintenant, reprit le vieillard, si vous avez réfléchi à notre conversation d'hier et quelle réponse vous m'apportez.

Les yeux de Sibylle se remplirent de larmes :

– Hélas ! mon père, il est tout à fait impossible d'introduire qui que ce soit au Châtelard ; mais si vous voulez bien m'apprendre à lire et à écrire, je serais heureuse.

Un bon sourire éclaira la face du père Anselme, mais sa voix était extrêmement grave, lorsque, regardant sa jeune amie, il lui dit :

– Mon enfant, il n'est pas permis de vous le laisser plus longtemps ignorer : Dieu n'est pas ce que vous pensez. Vous en faites un être matériel et borné ; il est spirituel et infini. Votre père ne peut empêcher le soleil de darder ses rayons sur le Châtelard, et même il ne peut empêcher Dieu d'entrer chez vous, ou, pour me faire mieux comprendre, si Messire du Terreaux fermait son château, qu'il levât le pont-levis, qu'il bouchât hermétiquement les fenêtres, pourrait-il empêcher votre pensée d'errer à son gré dans toute la maison ? Eh bien, Dieu est ainsi ; écoutez plutôt.

Et prenant le vieux manuscrit qui occupait la place d'honneur sur sa table, il lut quelques paroles en latin et les traduisit en français. Sibylle prêtait une oreille attentive :

– Qui a dit cela, père Anselme ?

– Le Fils de Dieu, Jésus-Christ, le Sauveur, du monde.

Alors, de sa parole claire, expressive, le vieillard lui raconta en quelques mots l'histoire de la création, celle de la chute et de la rédemption. Lorsqu'il eut fini, Sibylle, très émue, s'écria :

– Que c'est beau ! Et tout cela se trouve dans ce parchemin ?

– Oui, et bien d'autres grandes choses encore, que bientôt vous pourrez lire vous-même. Mais pour cela, il faudra aussi apprendre le latin. Êtes-vous sûre d'avoir assez de persévérance ?

– Oh ! vous verrez comme je travaillerai...

L'après-midi s'avancait. Sibylle se leva et fit quelques pas pour sortir, puis soudain, se retournant :

– Père Anselme !

– Qu'y a-t-il ?

– Oh ! je voulais seulement vous dire qu'à l'avenir je serai bonne pour la Claudette.

Et, avec un sourire, elle referma la porte derrière elle.

Le ciel était lourd et sombre. De gros nuages noirs le parcouraient tels que des escadrons lancés au galop à la rencontre d'un ennemi invisible. Quelques mouettes volaient en criant sur les flots vert-foncé du lac ; un vol de corbeaux passait en croassant, et, dans les marais, les grenouilles et les crapauds faisaient entendre leur cri monotone. C'était triste ; mais à l'horizon, bien loin, un rayon de soleil perçait les nuages, mettant un filet d'or au ciel gris ; sans doute on aurait de l'orage. Et Sibylle sentait que, pour elle aussi, la tempête allait venir, que la voie où elle s'engageait ne serait pas une voie de tranquillité et de bonheur, qu'un moment arriverait où sa vie irait à l'encontre de celle de son père, et alors !... Mais, comme dans la nature assombrie, il y avait dans l'âme de la jeune fille un rayon céleste.

Près du Châtelard, elle aperçut, à quelques pas devant elle, Simonnot qui marchait en marmottant des paroles bizarres. Au même instant, la Claudette lui apparut, se dressant au milieu des hautes herbes. Elle redoutait les gens du Châtelard et le simplet se trouvait sur le chemin de la jeune châtelaine : la Claudette s'élança à la poursuite de Simonnot, mais Sibylle l'arrêta :

– Bonsoir, Claudette !

Ainsi interpellée, Claudette s'arrêta surprise. D'une voix très douce, Sibylle répéta :

– Bonsoir Claudette. Que faites-vous là ?

– Ce que je fais toujours, noble damoiselle ; je cours après mon garçon, pour qu'il ne lui arrive pas de mal, et j'allais lui dire de s'ôter de votre chemin.

– Le chemin est assez large pour deux, Claudette. Laissez Simonnot en paix.

La vieille femme joignit les mains :

– Dieu me pardonne ! La damoiselle du Châtelard me parle comme à une chrétienne, comme le père Anselme ! C'est lui le premier qui, depuis bien longtemps, m'a adressé de bonnes paroles. Je ne fais pourtant de tort à personne. Quand les troupeaux sont malades, on dit que c'est moi qui leur jette un sort, et quand je les guéris, on ne manque pas de m'accuser de sortilège !...

Sibylle se sentait prise d'une profonde pitié pour cette infortunée, qui ne rencontrait autour d'elle qu'insulte et mépris. La Claudette continua tristement :

– À moi, on peut me dire ce qu'on veut, peu m'importe ! mais ils frappent mon Simonnot, ils sont toujours après lui à le tourmenter, jusqu'à ce que le pauvre simplet se fâche et se retourne contre eux. Alors, on dit qu'il est méchant, qu'il est possédé d'un mauvais esprit, qu'il faudrait le brûler avec moi...

Et la vieille se mit à pleurer. Le simplet, voyant que sa mère pleurait, se rapprocha d'un air presque menaçant. Sibylle le regarda avec douceur :

– Bonsoir, Simonnot.

Il répondit par un grognement et passa sa large main sur le visage de la Claudette, comme pour en essuyer les larmes, puis la prenant par le bras, essaya de l'entraîner. Elle se laissa faire :

– Il faut bien que j'aïlle avec lui, le cher innocent ; il n'a que moi au monde !

Sibylle se dirigea vers le Châtelard ; sur le seuil, son père l'accueillit avec un gros rire :

– Dis donc, Sibylle, qu’avais-tu à causer là-bas avec ce sup-  
pôt de Satan ? T’apprendrait-elle ses sortilèges ?

La jeune fille s’arma de tout son courage :

– Mais, je vous assure, mon père, que la Claudette n’est pas  
une sorcière ; au contraire, elle est très bonne.

Il fronça le sourcil :

– Où diable as-tu péché ces balivernes ? Prends garde que  
cette créature ne t’entortille !... Ah ! j’allais oublier : Messire  
Vauthier de Rochefort m’a demandé de te laisser passer  
quelques jours chez lui, il a une fille de ton âge ; il est bon que tu  
voies un peu de monde, tu partiras avec lui la première fois qu’il  
viendra au Châtelard.

Le cœur de Sibylle se serra : Messire Vauthier, malgré son  
air aimable et courtois, lui faisait peur ; elle espérait que le sei-  
gneur de Rochefort ne reviendrait pas de sitôt et qu’elle pourrait  
retourner plusieurs fois encore chez le père Anselme.

Elle y alla, en effet, chaque jour, et la bonne semence dépo-  
sée en son âme par le vieillard se développait et fructifiait ;  
mais, dans la même mesure, augmentait l’horreur qu’elle  
éprouvait pour l’infâme métier de son père et pour la grossière  
vie qu’on menait au Châtelard.

## V

### À ROCHEFORT

Pendant quinze jours, Sibylle continua ses visites au marais sans que personne y prit garde. Elle apprenait à écrire et, bien que ses doigts inhabiles eussent peine à manier la plume, elle faisait de rapides progrès. Or, un soir, en rentrant, elle rencontra devant le pont-levis un cavalier et une jeune fille montée sur une haquenée. Son cœur se serra en reconnaissant Vauthier ; l'amazone était sa fille. Le sire de Rochefort mit courtoisement pied à terre devant la jeune fille.

– Je vous ai amené une compagne pour charmer votre petit voyage ; car vous savez, ma belle enfant, que vous nous suivrez à Rochefort. Ma fille Lucrèce est fort impatiente de faire votre connaissance et compte bien que vous ne me répondrez pas si rudement que l'autre soir.

Sibylle rougit sans rien dire et appela les valets qui emmenèrent les chevaux à l'écurie. Puis, laissant Vauthier se diriger vers la salle d'armes, où il pensait trouver Guillaume, elle monta avec Lucrèce dans sa chambre.

Lucrèce, beaucoup plus petite que Sibylle, était blonde et frêle, avec de grands yeux bleus. Son costume, très riche, contrastait étrangement avec les vêtements simples de sa com-

pagne. Lorsque Sibylle ouvrit la porte de sa chambre, Lucrèce frissonna :

– Comme c’est sombre, dit-elle ! Et c’est là que vous habitez ?

– Mais oui, et je ne trouve pas du tout que ce soit si sombre. Au contraire, lorsque je m’assieds là près de la fenêtre, il me semble que c’est très beau, et l’après-midi le soleil entre à travers les carreaux : la salle est très claire alors.

Lucrèce soupira :

– Vous verrez, c’est plus joli à Rochefort. Êtes-vous contente de venir avec nous ? Moi, je me fais une fête de vous avoir. Puis, Madame ma mère vous aimera.

Je n’ai jamais connu la mienne, murmura Sibylle, comme se parlant à elle-même, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes.

Lucrèce jeta ses bras autour du cou de sa nouvelle amie :

– Allons, n’allez pas vous mettre à pleurer maintenant, ma chère damoiselle.

La jeune fille sourit :

– Oh ! ne m’appellez pas si cérémonieusement. Je m’appelle Sibylle, ne me dites pas d’autre nom.

– Volontiers, mais alors vous me direz Lucrèce.

La connaissance ainsi faite, la conversation devint bientôt plus intime. Du « vous » on passa au « tu », et Sibylle avait un plaisir infini à s’épancher un peu avec quelqu’un de son âge :

– Il me semble que je t’ai toujours connue, Lucrèce. Est-ce que tu connais encore d’autres jeunes filles ?



– Oh ! certes : il y a Nicole d’Estavayer, qui demeure à Gorgier, puis ma cousine Guillemette de Colombier... Et toi ?

– Je ne connais personne, sauf dame Zabeau, et maintenant le père Anselme et la Claudette.

– Qui est la Claudette ?

– C’est une pauvre femme bien malheureuse, qui demeure la tout près. On dit qu’elle est sorcière.

– Et tu oses parler avec elle ?

– Oh ! oui. Je t’assure qu’elle est très bonne, et le père Anselme ne cesse de le dire.

– Qui est donc le père Anselme, que tu l’écoutes si bien ? Quelque moine, sans doute ?

– Oh ! pas du tout, les moines, je les déteste. Ils viennent souvent ici et je ne puis les souffrir ; mais ne va pas le répéter. Le père Anselme, au contraire, est un vieillard étranger qui est venu s’établir depuis peu de temps dans le marais. Il s’y est bâti une petite cabane où je vais souvent le voir ; il m’apprend à lire et à écrire.

– À toi Sibylle !

Et Lucrèce regarda son amie avec une admiration respectueuse.

– Oui, mais n’en parle pas non plus, je t’en prie ; si mon père le savait, il me défendrait d’y retourner.

– Comment es-tu obligée de faire tant de choses en cachette ? Moi, quand j’ai un désir, je m’adresse à Madame ma mère, et si elle trouve qu’il est naturel ou possible, elle me l’accorde. Il est vrai que tu ne peux pas faire cela, toi.

– Non, murmura Sibylle d’une voix triste, je n’ai que dame Zabeau et c’est bien différent.

– Qui est dame Zabeau ? demanda encore la jeune curieuse.

– Tiens, la voilà justement qui entre ; c'est la meilleure réponse.

Dame Zabeau entra en effet, l'air plus renfrogné que jamais, sa coiffe comme à l'ordinaire sur l'oreille. Elle n'osa pas rudoyer Sibylle, mais elle lui dit avec humeur :

– Tu pars ce soir. Depuis quand est-ce que les damoiselles vont ainsi courir le pays ? Va manger quelque chose en bas, ainsi que la damoiselle de Rochefort. Les chevaux sont déjà tout préparés et Messire Vauthier est sur son départ.

Les jeunes filles se hâtèrent de descendre. Une grande tasse de lait avec du pain les attendait. Après l'avoir bue, Sybille rassembla quelques effets qu'elle fit attacher sur son cheval, puis rejoignit Lucrèce et son père. Vauthier réclama l'honneur de la mettre en selle, remplit le même office auprès de sa fille, et après avoir amicalement salué son hôte, qui ne répondit que par son grognement habituel, il s'engagea, suivi de ses deux compagnes, sur l'étroit pont-levis qui se releva derrière eux.

Une fois sur le chemin, ils allèrent les trois de front, sans s'inquiéter beaucoup de fouler le bord des champs de blé ou d'herbe. Lucrèce causait avec son père, qu'elle paraissait adorer, et celui-ci lui répondait avec son enjouement habituel.

Le castel de Rochefort, situé à un tiers d'heure du village de ce nom, près de l'entrée des Gorges de l'Areuse, avait un aspect sombre et triste. À ses pieds mugissait la rivière, dans une vallée profondément encaissée et revêtue d'épaisses forêts. La montagne de la Tourne le couvrait de son ombre, mais le premier contour du Val-de-Travers ne laissait pas moins subsister une vue assez étendue sur le lac et sur le vignoble, qui tempérerait ce que le vieux manoir avait de trop sévère et lui prêtait je ne sais quoi de frais et de pittoresque. La porte était ouverte lorsque les

voyageurs y parvinrent. Évidemment ils étaient attendus. Deux beaux pages aidèrent les dames à mettre pied à terre.

Lucrece conduisit son amie à l'intérieur du château dans une grande salle confortablement aménagée. Devant un rouet qu'elle faisait mouvoir rapidement se tenait une dame jeune encore, à la figure fraîche et joyeuse, au regard bienveillant. Lucrece courut à elle et lui baisa la main :

– Comment êtes-vous, Madame ma mère ? Tenez, voilà Sibylle. Et elle poussa en avant sa compagne tout interdite.

Françoise de Colombier avait épousé fort jeune le seigneur de Rochefort et ignorait complètement les frauduleuses machinations de celui-ci. Elle croyait, comme tout le pays, du reste, que Vauthier était le bienfaiteur de la contrée, et avait seul assez de courage pour lutter contre Conrad et lui arracher des privilèges et des chartes qu'il détenait illégalement et refusait d'accorder au peuple. Du reste, à ce moment, la paix semblait être conclue entre les deux cousins. Vauthier mangeait presque quotidiennement aux côtés de son suzerain, qui le comblait de ses faveurs. Aussi dame Françoise, après toutes les angoisses que la vie aventureuse de son mari lui avait causées, jouissait-elle avec délices de ce temps de repos, qui, il est vrai, ne devait pas être bien long ; car, comme on l'a vu, Vauthier méditait en secret de nouvelles machinations contre Conrad. Au milieu de sa famille, c'était cependant un homme agréable et doux, mais dès qu'il s'agissait du Comte Conrad, il devenait féroce et rien ne lui coûtait pour susciter des ennemis à l'objet de sa haine. Sa femme, au contraire, était toute dévouée au comte de Neuchâtel, qui avait toujours fait grand bien à la famille de Colombier.

Dame Françoise embrassa cordialement la jolie étrangère et eut bientôt fait de la mettre à l'aise ; puis, quelques servantes accortes, plus richement mises que Sibylle, déposèrent sur la table un repas substantiel et en même temps si bien préparé que Sibylle ne se souvenait pas d'avoir jamais mangé rien de semblable.

La châtelaine souriait doucement de sa surprise et l'engageait à se reconforter un peu ; mais Sibylle était trop timide et refusa presque tout ce qu'on lui offrait ; ce que voyant, Lucrèce l'emmena dans sa chambre. Quel contraste avec la chambre de Sibylle au Châtelard ! Partout ce n'étaient que riches tentures et meubles finement ornementés.

– C'est à toi, tout cela, Lucrèce ?

– Mais oui.

– Ah ! je croyais qu'il n'y avait que le comte de Neuchâtel, et de son vivant, Madame de Vergy, son épouse, qui habitassent d'aussi belles chambres.

– Ils en ont de bien plus belles encore, dans le château de Neuchâtel ; la mienne n'est pas si remarquable ; si tu voyais celle de Nicole d'Estavayer, c'est bien autre chose. Pour ce qui regarde la tienne, tu pourrais facilement la rendre moins sombre et moins nue. Celle-ci n'est si jolie que parce que je la remplis de fleurs. Tous les matins je vais dans les champs et dans les bois, autour du château, et je cueille tout ce que je trouve. Quelquefois ma moisson est si belle que je suis obligée de prendre avec moi, pour m'aider à la porter, Guillemet, le petit page de maman. Quand je rentre, j'en mets un peu partout. Ma chambre n'est guère plus claire que la tienne et elle ne donne pas sur le lac ; mais vois-tu, les fleurs sont comme le soleil, elles égayaient une salle par leurs couleurs, et leurs parfums font songer aux prairies et aux forêts. Quand vient l'automne et que je ne puis plus aller moi-même faire ma cueillette, j'envoie Guillemet jusqu'au rivage m'y chercher des gerbes de roseaux à plumets, puis des branches de houx et aussi de ces chardons qui ont l'air d'être de soie et qui ne flétrissent jamais. Lorsque j'ai assez de tout cela, je décore mes murs pour l'hiver, en attendant que les perce-neige et les violettes commencent à pousser le long des chemins.

Près de la fenêtre se trouvait un métier à broder. Sibylle l'examina avec curiosité :

– Ne sais-tu donc pas ce que c'est ? continua Lucrèce toute surprise ; c'est avec cela que je me distrais quand je suis lasse de courir. C'est très amusant. Je travaille là-dessus avec des soies bigarrées ; tu n'en as pas un chez toi ?

Sibylle baissa tristement la tête. Elle sentait qu'un abîme séparait Rochefort et le Châtelard et que celui-ci jamais ne ressemblerait à la demeure de son amie ; car hélas ! à Bevaix manquait la châtelaine attentive et bonne, exerçant partout sa douce influence.

L'attention de la jeune fille fut ensuite attirée par une guitare suspendue au-dessus de la fenêtre.

– Et cela, qu'est-ce donc, Lucrèce ?

– C'est pour m'accompagner quand je chante ; écoute plutôt.

Et décrochant l'instrument, la fille de Vauthier se mit à chanter une vieille ballade. La voix de la jeune fille était un peu faible, mais d'une douceur exquise ; le sujet de la chanson était un chevalier partant pour la Croisade et qui, au retour, trouve sa fiancée trépassée et qui dort depuis moult longtemps. Sibylle était toutes oreilles.

– Est-ce vrai cela, Lucrèce ? demanda-t-elle lorsque se tut la jeune chanteuse.

– Je pense que oui. Tant de jeunes et beaux seigneurs sont allés guerroyer en Terre-Sainte qu'on n'a jamais revus.

Sibylle réfléchissait :

– Si j'avais été un homme, je serais partie pour combattre les ennemis de Dieu. Et toi, Lucrèce ?

– Je ne sais pas, j’aurais eu peur des Turcs ; pense un peu, des hommes qui ont l’air de Satan en personne ! Enfin, qui sait ? J’y aurais peut-être été pour te suivre même sans être un homme : tu aurais fait un si joli chevalier ! Quand ils auraient vu tes grands yeux noirs briller sous ton casque, tous ces mécréants auraient pris la fuite devant toi, croyant avoir affaire à l’ange Gabriel lui-même.

L’ange Gabriel eut un franc éclat de rire. C’était la première fois que cela lui arrivait depuis longtemps. Lucrèce l’embrassa :

– Voilà comme je voudrais te voir toujours, ma belle amie ; si tu savais comme le rire te va bien.

La jeune fille avait déjà repris son sérieux :

– Si j’étais toujours avec toi, Lucrèce, il ne me serait pas difficile d’être gaie, mais comment veux-tu que je le sois au Châtelard, entre ces vieux murs noirs et mon père, qui n’est guère moins sombre ?

– Arrière les tristes pensées, Sibylle ! Descendons : ma mère est sans doute encore à son rouet. Nous lui demanderons de nous conter une de ces belles histoires qu’elle conte si bien. C’est notre plus grand plaisir du soir, à mon frère Louis et à moi, quand il n’y a pas d’hôtes au château et que mon père est à Neuchâtel chez Monseigneur le comte.

## VI

### CHEZ CONRAD DE NEUCHÂTEL

Dans une des salles du château de Neuchâtel, devant une grande table toute chargée de manuscrits, un homme paraissait fort occupé à déchiffrer un vieux parchemin. Cet homme portait un riche costume, composé d'un pourpoint de velours rouge, avec des armes brodées sur la poitrine, et d'un haut-de-chausses également en velours. De longs bas de soie couvraient ses jambes et ses pieds étaient chaussés de ces disgracieux souliers à la poulaine, alors en vogue et qui devaient singulièrement gêner la marche. Ce personnage était Conrad de Fribourg, comte de Neuchâtel. À cette époque il pouvait avoir 35 ans. D'une belle prestance, le port altier, les traits fins et exprimant une volonté inébranlable, on eût pu dire de lui qu'il portait son rang sur sa personne. Par sa mère, Varenne de Neuchâtel, qui avait épousé le comte Egon de Fribourg, il était petit-neveu du comte Louis de Neuchâtel dont il possédait quelques-unes des qualités. Malheureusement et par suite d'une mauvaise éducation, il n'avait pas su se faire aimer. La violence de son caractère et ses sanglants démêlés avec son cousin Vauthier lui avaient aliéné tous les cœurs.

Tout à coup il frappa du poing sur la table :

– Mort de mon âme, si ce renard de Rochefort ne me trompe pas de nouveau ! Et dire que je puis prouver à Messei-

gneurs de Berne qu'il se moque d'eux ! C'est à peine si je suis maître chez moi et si je suis libre de faire sortir mes gens de la ville et de les y laisser rentrer. Non, tout cela doit changer : tu as beau être le renard, Vauthier ; malgré tes intrigues je suis le lion, et par le morceau du bois de la vraie croix que j'ai rapporté de Terre-Sainte, je te ferai repentir de tes fraudes, méchant bâtard que tu es ! On nous croit réconciliés, continua-t-il avec un froid sourire ; c'est bon pour les autres ! ni toi ni moi n'y croyons, et quand nous sommes seuls à manger ensemble, tu te demandes si les plats que je t'offre ne sont pas empoisonnés, et moi, si tu ne caches pas un poignard dans ta manche.

À ce moment-là, un grand lévrier blanc couché aux pieds du comte s'étira, montrant les dents avec un grognement sourd. Le maître passa lentement sa main sur le pelage lustré du bel animal :

– Oui, murmura-t-il, tu comprends cela mieux que les gens, toi. Tu reconnais le pas de celui qui s'approche et tu sais comment sont les choses entre lui et moi. Nous allons recommencer à nous prodiguer des paroles mielleuses, tandis que nos regards s'échangent tout chargés de vengeance et de haine.

Rocheffort entra. Il s'inclina profondément et baisa la main que lui tendait son suzerain. Conrad sourit gracieusement :

– Comment vous va-t-il, ami cousin ? Je vous ai vainement attendu hier. Où avez-vous passé votre soirée ?

Le rusé vassal prit un air sérieux :

– J'ai été au Châtelard avertir Messire du Terreaux qu'il eût à cesser les brigandages qu'il commet, la plupart du temps à votre préjudice.

Conrad sourit :

– Savez-vous, beau cousin, qu'on m'a dit qu'il se commet aussi quelques petites irrégularités à Rocheffort ?



Vauthier prit un air attristé :

– Il faut que je sois bien mal servi auprès de vous, Monseigneur, pour que vous prêtiez toujours l’oreille à toutes les calomnies qu’on débite sur mon compte. Il est vrai que je suis parfois contraint d’employer la violence pour faire payer aux voyageurs le tribut qui vous est dû. Voilà la source des faux bruits qui circulent.

Conrad l’interrompit, et détournant la conversation :

– Que fait-on à Rochefort ? demanda-t-il.

– Mais on n’y vit pas trop mal. Il vous serait aisé de vous en convaincre par vous-même. Madame Françoise et ma petite Lucrèce seraient trop heureuses de vous y voir. De plus, vous y trouveriez pour l’heure la plus belle créature du Comté, la fille du châtelain de Bevaix. Nous tâchons d’apprivoiser ce cygne sauvage.

– Tiens, tiens, dit Conrad, ce rustre de du Terreaux a donc une aussi charmante fille ! Que ne songe-t-il à me la présenter ? Il y a fort longtemps qu’il n’est venu me rendre hommage.

Vauthier se mit à rire :

– Oh ! n’y comptez pas, féal cousin. Guillaume du Terreaux est un ours mal léché. Il ne laissera jamais venir sa fille à la cour. Je crois même que la pauvre enfant n’est pas trop heureuse avec lui.

– Pourtant, il faudra bien qu’il vienne me rendre hommage le jour du grand plaid, au 15 mai.

En ce moment, deux pages apportèrent un souper copieux. Le lévrier sortit de sa cachette, appuya ses pattes de devant sur le bord de la table et attendit les faveurs de son maître. Vauthier mangeait peu et seulement des mets que Conrad avait déjà goûtés. Lorsque le repas fut terminé :

– Il se fait tard, mon cousin, dit-il en se levant, voici l'heure de partir ; ne puis-je vous être utile en rien ?

– Merci, dit le comte en tendant à son vassal une main que ce dernier baisa cérémonieusement.

Lorsque Vauthier sortit, le chien l'accompagna en grognant jusqu'à la porte et revint à son maître sur lequel il fixa un regard plein d'affection. Conrad soupira :

– Voilà pourtant mon seul ami, dit-il en posant doucement la main sur la tête du bel animal, le seul sur lequel je puisse compter, le seul qui me sera fidèle jusqu'à la mort. Depuis que Madame de Vergy est morte, mon bon ange m'a abandonné !

Et d'un pas lent et égal le comte se mit à parcourir la salle. Le lévrier baissant la tête marchait devant lui et semblait partager ses tristes réflexions, tandis que du dehors montaient les rires et les propos des hommes d'armes épars dans la cour.

## VII

# LE RETOUR

Il y avait grande sécheresse au pays. Depuis plus d'un mois, pas une goutte de pluie n'était venue rafraîchir la terre brûlante. Le sol était aride et crevassé, les récoltes séchaient sur pied avant de mûrir. Cependant chaque matin de gros nuages couvraient la montagne de Boudry et semblaient annoncer la pluie. Vain espoir ! Le soir arrivait sans qu'une goutte d'eau fût tombée.

Un beau matin, sans rien dire à sa mère, le Simonnot se leva, prit son bâton et un grand sac et s'en alla à la montagne. Le simplet avait entendu dire que les brouillards sur la hauteur contenaient cette pluie tant désirée, et l'innocent n'avait rien trouvé mieux que d'aller les quérir. La Claudette ne l'entendit pas se lever ; elle dormait encore profondément, et sa terreur fut grande lorsqu'elle s'aperçut de l'absence de son fils. Toute la matinée, elle le chercha, demandant de ses nouvelles à ceux qu'elle rencontrait, mais elle ne récoltait au lieu de renseignements que des quolibets et des injures. Plusieurs fois elle s'arrêta découragée et ne sachant de quel côté poursuivre ses recherches. Enfin un enfant lui dit qu'il avait vu le Simonnot se diriger de très bonne heure vers Boudry. Elle partit aussitôt dans cette direction.

Au moment d'entrer dans le bourg, des cris et des clameurs vinrent frapper son oreille. Elle eut peur et hâta le pas, pressentant que Simonnot courait quelque danger. En effet, bientôt elle l'aperçut, suivi d'une foule railleuse et agressive. Le pauvre être, sale, déchiré, les cheveux en désordre, avançait traînant les pieds, dodelinant de la tête, tirant après lui au bout d'une corde, avec de grands efforts et comme s'il eût été très lourd, son sac qui rasait le sol. N'avait-il pas été le remplir de brouillard là-haut ? C'est ce qu'il s'efforçait d'expliquer à ceux qui le poursuivaient ; mais son langage confus, entremêlé de cris rauques, ressemblait plus au grognement d'un animal sauvage qu'à la parole humaine.

Soudain un petit garçon d'une douzaine d'années, suivi de deux ou trois valets, passa à cheval près de l'idiot et lui asséna en pleine figure deux ou trois coups de cravache qui firent jaillir le sang. Le malheureux eut un rugissement de douleur et de colère auquel répondit un cri lointain de la Claudette. Il leva son bâton et le fit tournoyer en l'air, mais aussitôt il fut abattu, désarmé, roué de coups, accablé d'injures.

– Oser lever le bras sur notre jeune Seigneur ! C'était un démoniaque digne de sa mère la sorcière.

L'enfant poussait des cris perçants ; deux hommes richement habillés sortirent du château devant lequel se passait cette scène. L'un d'eux était Messire de Boudry, le père du petit garçon ; l'autre était Conrad de Neuchâtel. Frémissant de colère, le sire de Boudry écouta le récit qu'on lui faisait, et sans attendre même qu'il fût terminé :

– Qu'on arrête ce chien ! cria-t-il. Nous lui apprendrons à menacer ses maîtres.

Mais au moment où deux hommes d'armes voulurent appréhender le malheureux, quelqu'un s'y opposa : c'était la Claudette. Elle enlaçait le Simonnot de ses longs bras osseux, pleu-

rait et criait que c'était une pitié ; puis elle s'adressait au seigneur de Boudry, demandait grâce ; mais le châtelain riait :

– Par le diable ton patron, disait-il, tu ne feras pas plus de sabbat que cela lorsqu'on te brûlera avec ton fils, ce qui ne tardera guère. Allons, dépêchez-vous, vous autres, que cela finisse !

Et se tournant vers Conrad :

– Pardonnez, noble sire, le trouble que cette créature apporte dans notre bonne ville de Boudry.

Avant que Conrad eût pu répondre un mot, une rumeur étrange s'éleva, mêlée aux cris et aux adjurations de la sorcière ; puis, au milieu de la foule qui s'écartait avec respect, une haquenée blanche apparut portant une gracieuse amazone. C'était Sibylle, suivie d'un page de Rochefort qui la reconduisait au Châtelard. La Claudette l'aperçut, elle sentit que son dernier espoir était l'intervention de la jeune fille, et, lâchant le Simonnot, elle se jeta à genoux devant Sibylle.

Celle-ci sauta légèrement à terre. Conrad de Neuchâtel la regardait avec admiration. Durant son séjour chez Vauthier, où sa beauté lui attirait les hommages de tous, elle avait appris à avoir un peu de confiance en elle-même. Quoique ce fût la première fois qu'elle se trouvât en présence du seigneur de Neuchâtel, elle le reconnut aux armes qu'il portait brodées sur son pourpoint et aux descriptions de Lucrece. Avec un geste d'une grâce ravissante, elle alla s'agenouiller devant lui :

– Pitié pour ces malheureux, Monseigneur ! dit-elle de sa voix que l'émotion rendait vibrante.

Conrad la releva avec courtoisie et, se tournant vers Jean de Gorgier :

– Messire, faites mettre ces pauvres gens en liberté.

Les archers qui entraînaient déjà le Simonnot s'arrêtèrent. Conrad ne pouvait détacher ses regards de la jeune fille :

– Vous ressemblez à ma chère dame Marie de Vergy que Dieu absolve, murmura-t-il, et vous êtes bonne comme elle.

Il voulut lui-même la remettre en selle. Alors la Claudette, qui depuis un moment semblait stupéfiée par la joie, poussa le simplet en avant jusqu'à la haquenée blanche et l'obligea à se prosterner si bas que son front toucha la terre.

– Regarde-la bien, lui dit-elle, en indiquant Sibylle qui l'invitait à se relever. Regarde-la bien, pour la reconnaître si un jour elle avait besoin d'aide. Elle n'est pas comme une autre, c'est un ange du ciel.

Puis elle prit l'idiot par la main, et tous deux s'en allèrent, lui avec son air placide et béat qui ne l'avait pas quitté, ses grands yeux mornes comme ouverts à quelque spectacle invisible ; elle, marchant péniblement, s'arrêtant parfois pour le regarder, doutant encore de son bonheur. Parfois elle le grondait aussi, – pas bien fort, il faut le dire, – oubliant qu'il n'y comprenait guère.

La foule se dispersa, maugréant tout bas contre l'intervention qui la privait d'un spectacle où elle prenait plaisir. Jean de Gorgier n'était lui-même pas très satisfait, mais il se promettait bien de consommer un jour ce qu'il considérait comme un acte de bonne justice. Quant à Sibylle, elle flatta doucement son cheval du bout de ses doigts, puis tendit à Conrad, avec une simplicité d'enfant, sa petite main blanche qu'il baisa. Jean de Gorgier ne put résister à ce charme qui émanait d'elle.

– Ne vous arrêtez-vous pas un instant chez moi, noble damoiselle ?

Sibylle refusa.

– Je vous remercie, Messire ; on m'attend au Châtelard, et la journée est bien avancée.

La haquenée partit d'un trot rapide. Les deux hommes la suivirent des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu au contour du chemin. Alors Conrad soupira et sembla sortir d'un rêve. Son compagnon le regardait avec un sourire moqueur qui disparut aussitôt pour faire place à une expression plate et obséquieuse.

## VIII

### GASTON

Sibylle était triste en rentrant au Châtelard : dans l'atmosphère heureuse de Rochefort il semblait qu'elle se fût épanouie comme une fleur au soleil ; mais, entre ces murs sombres du vieux manoir, n'allait-elle pas s'étioler de nouveau ? Quelque chose, il est vrai, la réjouissait : c'était de retourner chez le père Anselme. Cependant cette joie n'était pas sans mélange, car elle sentait qu'elle allait au devant d'une lutte terrible avec son père.

Le temps, qui avait été très beau toute la matinée et une partie de l'après-midi, s'assombrissait peu à peu. Un fort vent d'ouest soulevait de grandes vagues sur le lac. Sibylle trouva tout le monde fort occupé chez elle. Quelques hommes d'armes fourbissaient leurs épées et aiguisaient les pointes de leurs flèches ; d'autres, descendus sur le rivage, examinaient soigneusement les barques et les crampons d'abordage. Le cœur de Sibylle se serra. La nuit descendait, la jeune fille monta en frissonnant dans sa chambre et courut à sa fenêtre.

Un fanal rouge se balançait de l'autre côté de l'eau, au sommet de la tour de la Molière. Sibylle savait trop bien ce que signifiait tout cela, mais jamais encore elle n'en avait ressenti une telle horreur. Pourquoi l'avait-on fait revenir justement ce



soir-là ? Elle cacha sa tête dans ses mains et se prit à pleurer amèrement.

Un pas lourd au-dessus de sa tête lui rappela qu'elle n'avait pas encore vu son père. Guillaume était au sommet de la tour, occupé à correspondre avec la Molière. Une lueur d'espérance passa en elle : elle avait vu Vauthier si doux, si bon pour Lucrèce ; qui sait ? du Terraux serait peut-être heureux de la revoir. Il écouterait sa prière comme avait fait Conrad de Neuchâtel à l'égard de la Claudette. Sans plus réfléchir, elle s'élança dehors et monta précipitamment jusqu'à la tour. En l'apercevant, Guillaume poussa un grognement.

– Ah ! te voilà, que viens-tu faire ici ?

Elle s'arrêta, glacée par cet accueil :

– Je voulais vous dire bonjour et...

– Et quoi ? T'imagines-tu peut-être que j'ai le temps de t'écouter ? Le diable t'emporte ! Tu m'as fait manquer le dernier signal.

Elle rassembla tout son courage et s'approcha de lui.

– Père, si tu voulais avoir pitié de ces malheureux... Il me semble que c'est mal de les attirer pour les piller.

– Ouais ! qu'est-ce que tu dis ? Est-ce à Rochefort que l'on t'a appris ces balivernes ? Il a grand chose à dire, le beau Vauthier. Va-t'en d'ici !

Et comme elle tendait les mains vers lui, essayant une dernière supplication, il la frappa violemment sur le bout des doigts avec l'extrémité de la corde en nerf de bœuf qui lui servait à diriger son fanal. La jeune fille poussa un léger cri de douleur et redescendit l'escalier, désespérée. Longtemps elle pleura. On entendait le vent siffler dans les arbres et dans les roseaux. Il pouvait être onze heures du soir. Enfin la pauvre enfant, les

yeux secs à force d'avoir pleuré, se leva et s'approcha de la fenêtre.

En regardant du côté du lac, elle aperçut une petite lumière étrangement ballottée, non loin de la rive. La jeune fille frémit :

– Pauvres gens ! murmura-t-elle. Oh ! maudit soit le Châtelard !

La lumière se rapprochait toujours :

– Rien n'empêchera-t-il donc cela ? disait la jeune fille. Dieu ne fera-t-il pas un miracle pour sauver ces malheureux ?

Soudain un cri terrible s'éleva. Sibylle tomba à genoux en cachant son visage. Puis ce furent des clameurs, des appels désespérés. La jeune fille essayait de ne pas entendre, mais en vain. Elle demeura longtemps ainsi, lorsque soudain, terrifiée, elle s'entendit appeler par son père. Elle descendit tremblante. Pourquoi Guillaume avait-il besoin de sa fille ? Sans se l'avouer, elle ressentait en ce moment une invincible horreur pour cet homme. Si elle eût pu fuir, échapper à sa puissance, elle l'eût fait sans hésiter.

La porte de la grande salle était ouverte ; de l'intérieur s'élevait un bruit confus. Les hommes d'armes y étaient réunis et parlaient tous à la fois, mais au fond de la pièce un groupe attira particulièrement son attention.

Sur un mauvais escabeau était assis un étranger. Il paraissait fort jeune encore. Sa figure mortellement pâle, mais animée par de grands yeux bruns, était d'une rare distinction. Son bras gauche pendait le long de son corps et quelques gouttes de sang tachaient son manteau de gros drap. Près de lui, messire du Terraux était occupé à compter de l'or. Au milieu des hommes d'armes se trouvaient aussi quelques figures inconnues, mornes et sombres. Guillaume interpella durement sa fille :

– Ça, viendras-tu, fainéante ? Dame Zabeau est malade. Soigne-moi ce damoisel-là. Une bonne prise, il ne s’agit pas de le laisser crever. Il vaut son pesant d’argent.

Un sourire dédaigneux passa sur les lèvres de l’inconnu. En apercevant la jeune fille il eut un geste d’étonnement. Que faisait cette belle enfant en pareille compagnie ? Sibylle s’approcha. Lorsque son regard rencontra celui du blessé, elle devina sa pensée et se sentit rougir. Elle le pansa du mieux qu’elle put, mais son bras tremblait de telle sorte qu’elle dut s’y reprendre à deux fois. L’étranger ne tressaillit ni ne remua. Il devait beaucoup souffrir pourtant, on le devinait à son étrange pâleur.

– Vous sentez-vous mieux, Messire ? dit Sibylle lorsque le pansement fut achevé.

– Oui, certes, je vous remercie.

– Si vous saviez combien je suis désolée de vous voir prisonnier ici !

Il la regarda avec intérêt :

– Êtes-vous la châtelaine ?

– Je suis la fille de Messire du Terreaux, murmura-t-elle, comme honteuse de cet aveu.

– Comment vous appelez-vous ?

– Sibylle.

– Et sort-on facilement de ce château, une fois qu’on y est entré comme moi ?

Elle le regarda bien en face, avec ses yeux brillants et doux :

– Messire, je ne puis pas mentir. On n’en sort qu’avec de l’or ; sans cela, jamais.

L'inconnu soupira profondément et cacha un instant sa figure dans sa main droite :

– Alors je n'ai rien à espérer, se dit-il comme à lui-même. Et je croyais toucher à la fortune ! Ma pauvre mère !

Sibylle restait muette devant lui. Son père se tourna vers elle :

– Est-ce fini ?

– Oui.

– Dans ce cas, conduis le prisonnier dans son appartement. Il ne sera peut-être pas si luxueux que ceux dont vous avez l'habitude, beau damoisel, ajouta-t-il avec un rire grossier. Du reste, la clef est entre vos mains, le jour où celui de vos hommes que vous désignerez m'apportera les cinq mille livres de votre rançon, vous serez aussi libre que...

Le captif se redressa.

– Quand même les miens vendraient jusqu'à leur dernier morceau de pain, ils ne parviendraient jamais à réunir cette somme. Vous vous êtes mépris sur ma famille, Messire du Terreaux.

– Je n'ai pas le temps de vous écouter ; les riches sont toujours pauvres lorsqu'il s'agit de payer. Si d'ici à six semaines, les comptes ne sont pas réglés entre nous, vous vous arrangerez avec les oubliettes. Allons, dépêche, Sibylle ! Au grand cachot qui donne sur le lac. Et toi, Antoinet, escorte ta maîtresse.

Un homme taillé en hercule posa à terre le pot de vin dans lequel sa figure rougeaude disparaissait entière, et se leva en titubant. Un grand trousseau de clefs pendaient à sa ceinture.

– Venez, murmura la jeune fille.

Le captif la suivit. Sitôt qu'ils furent dehors :

– Appuyez-vous sur moi, Messire, vous avez de la peine à marcher.

Le blessé obéit ; et sous le poids de sa main virile, l'enfant pliait comme un roseau.

Un air froid circulait sous les arcades de pierre et leur montait au visage tandis qu'ils descendaient les marches sombres. Le vent pleurait toujours lamentablement au dehors. L'inconnu tremblait de fièvre et de froid. Bientôt ils arrivèrent devant une lourde porte de fer qu'Antoinet ouvrit avec peine. Une odeur de moisi sortit de ce réduit ; le sol était humide et visqueux. On y voyait çà et là les longues traînées blanches des limaçons bruns et noirs ; un peu de paille à demi-pourrie occupait un des coins. Le geôlier posa son flambeau à terre et riait d'un air facétieux :

– C'est la chambre d'honneur, hé, hé, hé ! Le lit est tout fait.

La respiration des trois personnes s'élevait en vapeur autour d'elles. Le lac gémissait au pied du vieux donjon. Antoinet se retirait déjà. Sibylle le suivit lentement, mais avant qu'elle eût gagné la porte, le prisonnier s'élança à ses genoux :

– Vous ne me laisserez pas mourir ici, n'est-ce pas, vous aurez pitié de moi ?

Elle le regardait sans répondre.

– Êtes-vous aussi cruelle que ceux de là-haut ?

La jeune fille était incapable de dominer son émotion, elle appuyait une main sur son cœur comme pour en comprimer les battements douloureux et de l'autre se retenait tremblante à la serrure de fer.

– Dieu m'est témoin, Messire, que si je pouvais vous sauver aux dépens de moi-même, je le ferais, dussé-je rester ici à votre place ; mais je suis aussi faible, aussi impuissante que vous.

Adieu, Messire, ajouta-t-elle. Puis elle disparut dans l'ombre de l'escalier.

La lourde porte grinça de nouveau. Le captif était seul :

– Vivre longtemps ainsi ! murmura l'infortuné. Oh ! maudit soit ce jour ! Ma mère en mourra. Mon Dieu, vous nous avez abandonnés !

## IX

### LA FAMILLE DU PRISONNIER

Dans une des salles d'un petit castel en Provence, près de Marseille, quatre femmes travaillaient silencieusement autour d'un grand métier à tapisserie. Malgré le froid, il n'y avait pas de feu dans la vaste cheminée, où l'on eût aisément pu rôtir un bœuf tout entier. Une lampe fumeuse éclairait les travailleuses. L'une d'elles était une femme d'une cinquantaine d'années environ, à la figure pâle et fine, aux cheveux déjà blancs. Une simple robe de laine grise, que ne rehaussait aucun ornement, tombait en plis lourds autour d'elle. Les trois personnes assises à ses côtés se reconnaissaient au premier coup d'œil pour ses filles. Toutes trois étaient grandes et bien faites. Les aînées avaient de grands yeux noirs et des cheveux de même couleur. La cadette était blonde, avec des yeux qui faisaient songer aux gentianes des hauteurs : elle se nommait Simonne ; les deux autres, Olivière et Jehanne.

Simonne cessa soudain de travailler et, regardant dans le vague, se mit à rêver. Au bout d'un instant, Olivière lui frappa doucement sur l'épaule :

– À quoi penses-tu, petite ? Nous n'avons pas le temps de nous reposer ; Monseigneur l'abbé tient à avoir ce tapis pour la prochaine fête.

Simonne poussa un soupir :

– Je ne sais pourquoi j’ai été toute la journée inquiète au sujet de Gaston ; Sainte Vierge, gardez notre pauvre frère !

Jehanne se pencha vers sa jeune sœur et l’embrassa :

– Allons, petite, songe qu’aujourd’hui Gaston est tout près d’atteindre son but, et qu’avant deux mois il nous reviendra joyeux et en bonne santé, ramenant peut-être une jeune et jolie femme. Quand Gaston aura payé notre dette à notre cousin Trosberg, rien ne s’opposera plus à ce qu’il épouse Aymonnette ; cela a toujours été l’espoir de notre pauvre père. Aymonnette amènera ici un peu de bien-être, et nous aurons soin qu’elle soit heureuse.

Au souvenir du père, les yeux de Madame de Rocheblanche s’étaient remplis de larmes.

– Consolez-vous, ma mère, murmura Jehanne en l’embrassant, les jours heureux reviendront.

Simonne était toujours anxieuse :

– Que j’aimerais voir Gaston de retour ! À peine s’il reste deux ou trois hommes d’armes pour défendre le château, et notre terrible voisin...

– Ce baron de Roville, interrompit Olivière, oh ! je le hais ! L’autre jour, n’a-t-il pas fait battre jusqu’au sang Guillet, le petit laboureur, parce qu’il avait interrompu son ouvrage pour me saluer et me parler !

– Au lieu de nous plaindre, Olivière, reprit la mère, soyons heureuses d’avoir pu faire sortir de chez nous cet argent maudit, car depuis qu’Itel Trosberg s’est arrêté ici en revenant de la guerre, et que, miné par la fièvre et craignant de ne pas arriver vivant chez lui à Valangin, il nous a confié sa part de butin, nous faisant jurer que Gaston la lui rapporterait un jour et recevrait pour récompense la main d’Aymonnette sa fille, depuis ce jour-



là, tous les malheurs nous ont accablés ! La guerre d'abord : il a fallu fournir des hommes, les équiper ! Nous étions pauvres, votre père recourut à l'argent confié, espérant en gagner davantage... Il rentra ici malade et ruiné, et mourut après m'avoir fait jurer de renvoyer un jour ses trois mille écus à Trosberg. Cette année enfin j'ai pu y parvenir.

Madame de Rocheblanche s'était animée en parlant. Olivière posa sa main sur l'épaule de sa mère avec une sorte d'autorité :

– Vous savez qu'il ne faut pas causer de tout cela ; chaque fois que vous le faites, vous vous en trouvez mal.

– C'est assez pour aujourd'hui, mes filles ; il faut nous reposer, reprit la mère.

Elle prononça alors, la prière du soir, implorant la Vierge et les Saints en faveur du fils absent. Un sanglot lui répondit ; elle se retourna brusquement : Simonne pleurait ; elle vint appuyer sa tête sur l'épaule de la comtesse :

– Oh ! pour sûr, il lui est arrivé quelque malheur !

Olivière et Jehanne se regardèrent tristement. Simonne avait toujours été l'enfant gâté de la maison, de son grand frère d'abord, qu'elle adorait et dont elle était l'idole. Toute petite, il prenait soin d'elle. On les voyait s'en aller tous deux, lui, veillant sur elle, obéissant à son moindre signe, épargnant à sa prière les oisillons qui venaient s'offrir aux pierres de sa fronde et qu'il eût été tout glorieux de rapporter au château. Gaston et Simonne, toujours inséparables, étaient la vie et le soleil de la Rocheblanche. Lorsque Gaston s'absentait, fût-ce pour un jour, sa petite sœur avait des larmes dans son sourire d'adieu. Lorsque le jeune homme partit pour son long voyage, le chagrin de Simonne fut navrant. Elle était persuadée que Gaston ne reviendrait pas. Comme toutes les âmes passionnées, elle avait une

puissance d'imagination extrême et elle se représentait sans cesse que son frère courait les plus grands dangers.

Lorsqu'elle parlait de ses craintes à ses sœurs, celles-ci, plus positives, la raillaient doucement. Moins intimes avec leur frère, elles ne connaissaient de lui que sa force, son courage et son adresse. Simonne le voyait essentiellement chevaleresque, généreux, confiant ; et avec cette divination que la tendresse et l'amour donnent aux cœurs qu'ils éclairent, elle sentait que toutes les qualités de Gaston pourraient se tourner contre lui, dans des circonstances difficiles.

Après le départ de son frère, Simonne était tombée malade, puis avait fini par se calmer ; mais la gaieté avait disparu. Tout le jour durant, assise à côté de sa mère et de ses sœurs, elle laissait son esprit s'égarer à la suite de l'absent. Elle ne parlait presque jamais de lui, mais sa pensée ne le quittait pas.

L'amour profond n'a-t-il pas le don de seconde vue ? C'est ajouter un sixième sens à l'organisme humain, un sens subtil, merveilleux, qui s'il était infaillible et plus développé, remplacerait tous les autres ; un sens pour lequel il n'y a plus ni distance ni durée, ni jour, ni nuit ! N'était-ce pas ce sens-là qui parlait dans le cœur de Simonne et lui montrait, bien loin au delà de l'horizon, dans un triste cachot, Gaston blessé et découragé, à genoux aux pieds de Sibylle et appelant en vain quelqu'un à son secours ?

## X

### UN PEU DE PAILLE DANS UN CACHOT

Après avoir quitté le prisonnier, Sibylle, hors d'elle-même, alla se jeter sur sa couchette. Elle ne pleura pas, sentant que le moment des larmes était passé, et qu'il fallait agir. Oui, mais comment ?

Une intervention maladroite n'eût fait qu'aggraver le sort du captif, la jeune fille le comprenait bien ; mais il lui était cependant impossible de ne pas chercher à soulager le malheureux. Ses premières paroles avaient fait sur elle une impression profonde, et, sans savoir comment elle s'y prendrait, elle se jura à elle-même d'aider et, qui sait ? de sauver l'étranger. Dans une âme telle que celle de Sibylle, ce serment, vaguement formulé, était sérieux pourtant.

Le jour trouva Sibylle les yeux grands ouverts, perdue au milieu de ses rêves. Elle descendit préparer le déjeuner de son père, redoutant de trouver dame Zabeau guérie. Heureusement il n'en était rien.

Au moment de vider le bol de lait, accompagné de beurre et de pain bis, qui formait son repas du matin, elle le reposa devant elle, sortit furtivement de la salle en le dissimulant, et le porta dans sa chambre, d'où Guillaume ne tarda pas à la rappeler. Elle tremblait qu'il n'eût vu ce qu'elle venait de faire :

– Tu vas aller panser le prisonnier ! dit-il avec sa brusquerie habituelle ; comme je te l’ai dit hier, il ne faut pas qu’il meure ; arrange-toi de façon qu’il soit le plus mal possible sans en périr.

Sibylle frémit ; il continua en fronçant le sourcil :

– Il est temps que tu apprennes à m’être utile ; tu en auras bien d’autres encore à panser et à soigner ; la Zabeau n’est plus bonne à grand’chose, il faut que tu la remplaces ; si je suis satisfait, il y aura quelque chose de beau pour toi dans le butin d’hier.

Sibylle regarda bien en face la sombre figure de son père :

– Il n’y a pas besoin de me donner quelque chose pour cela.

Il haussa les épaules :

– Comme tu voudras ; prends Antoinet avec toi, que le prisonnier n’aille pas s’évader ; par la sambleu ! je te mettrai à sa place dans le cachot et t’y laisserais crever.

Il l’eût certainement fait comme il disait, et la jeune fille n’en doutait pas. Elle alla trouver le geôlier. Celui-ci était à son occupation favorite : sa figure illuminée se penchait déjà sur un énorme broc de vin. Sibylle, de son air le plus doux, se borna à lui demander les clefs. Le vieux grognon les tendit sans la moindre objection à la jeune fille, qui poussa un soupir de soulagement et s’éloigna. Antoinet se replongea dans son délicieux tête à tête. Sibylle se hâta d’aller chercher le bol de lait de son déjeuner et redescendit le noir escalier qui aboutissait au cachot.

Elle eut quelque peine à faire jouer la serrure. La prison était moins sombre que la veille ; un reflet de soleil y pénétrait et adoucissait la crudité de l’air. Le captif, debout près du soupirail, regardait le lac. S’attendant à voir la repoussante figure

d'Antoinet, il ne se dérangea même pas. Sibylle l'interpella doucement :

– Prenez donc ceci, Messire, ça vous fera du bien.

À l'ouïe de cette voix inespérée, le jeune homme se retourna vivement ; il était d'une pâleur mortelle ; sa figure était fort altérée.

– Comment vous trouvez-vous, Messire ? demanda timidement la jeune fille. Avez-vous pu dormir un peu ?

Le prisonnier eut un sourire triste :

– Dormir là ! non, c'est impossible ; j'ai passé la nuit debout, contre le mur, à prier le Ciel qu'il me délivre ou qu'il me tue. J'ai plus souffert dans ces quelques heures que dans tout le reste de ma vie.

Sa main s'était posée sur le bras de la jeune fille :

– Vous êtes seule ici ?

– Oui, dit-elle un peu effrayée, en voyant l'air agité de l'étranger.

– Alors, reprit-il vivement, qui m'empêche de fuir ? Je suis plus fort que vous, je pousserai cette porte ; je sortirai d'ici ; là-bas c'est la liberté, la liberté, oh ! mon Dieu !

Il poussait déjà le battant ; Sibylle le regardait de son regard triste et profond :

– Attendez un instant, Messire ; vous pourrez ensuite essayer ce qu'il vous plaira.

Il s'arrêta, docile comme un enfant ; elle reprit :

– Mon père a juré de me laisser mourir ici, si vous échappez par ma faute, et mon père tient toujours ce qu'il dit ; vous pouvez immédiatement tenter la chance, si vous voulez.

Il avait déjà reculé et baisait le bas de sa robe :

– Noble damoiselle, pardonnez-moi !

– Du courage, Messire ! Ne vous laissez pas abattre ; j'ai confiance en l'avenir pour vous délivrer. Et maintenant, montrez-moi votre bras.

La jeune fille poussa une exclamation lorsqu'elle eut ôté les bandages qui recouvraient la blessure. Celle-ci avait beaucoup empiré ; l'enflure gagnait l'épaule :

– Oh ! que vous devez souffrir ! Il faudrait pouvoir vous coucher un peu.

Gaston regarda le sol visqueux et la paille pourrie. Elle soupira :

– Tenez, buvez du lait ; il vous redonnera quelque force.

Gaston prit le bol et le vida d'un trait :

– Maintenant, Messire, dit-elle, je vais d'abord vous débarasser de cette mauvaise paille ; il faudra que je trouve autre chose pour la remplacer.

Et, surmontant le dégoût qu'elle avait à toucher cette pourriture, elle fit tout passer à petites poignées par le soupirail grillé du cachot.

– Maintenant je vais vous quérir quelque chose de mieux.

– Elle sortit vivement en verrouillant la porte derrière elle ; son pas se ralentit en gravissant les escaliers. Que pourrait-elle donner au prisonnier pour qu'il pût reposer un peu confortablement !

– Te voilà bien pensive, Sibylle ?

Elle releva la tête et tressaillit en se trouvant en face de son père.

– Comment va le captif ? dit-il.

– La blessure s’est envenimée ; il faudrait un peu mieux traiter ce malheureux, mon père ; sans cela il pourrait bien aller plus mal que vous ne voudriez et s’échapper là où vous ne pourriez plus le rattraper.

Elle avait touché la bonne corde ; Sibylle parlait d’un ton ferme, bien qu’intérieurement elle sentit le cœur lui manquer. Messire du Terreaux frappa du pied :

– Au diable le damoisel ! La moindre piqûre les blesse à mort, ces oisillons-là ! Qu’il n’aille au moins pas me sauter entre les doigts, entends-tu, Sibylle ? Donne-lui ce qu’il faut pour qu’il guérisse, vite, après quoi on le remettra au pain sec, jusqu’à ce qu’il ait payé.

La jeune fille tressaillit de joie, mais elle se contint :

– Il faudrait peut-être le faire transporter dans une chambre ; il fait froid là-bas sur la pierre.

– Fais-y mettre de la paille fraîche et une couverture... Mais a-t-on jamais vu faire tant d’embarras pour un prisonnier !

Sibylle courut chercher un valet qui nettoya soigneusement le cachot ; elle y fit mettre une chaude couche de paille et alla chercher d’épaisses couvertures et quelques aliments substantiels ; puis, pour empêcher le vent de pénétrer dans la prison, elle colla à l’entrée du soupirail un morceau de parchemin.

– Ma mère et mes sœurs seraient fières de vous servir à genoux, lui dit le prisonnier.

– Quand pourrai-je vous témoigner toute ma reconnaissance ?

– Je ne leur laisserais point faire cela, Messire.

Puis elle ajouta avec un soupir :

- Ah ! vous êtes heureux d’avoir encore votre mère !
- Vous n’avez plus la vôtre ?
- Non, je ne l’ai jamais connue.
- Oh ! que je vous plains ! Et n’avez-vous pas de sœur ?
- Je n’ai que mon père, dit Sibylle d’une voix lente et basse, en inclinant la tête.

Comme il ne répondait rien, elle leva les yeux ; leurs regards se rencontrèrent lumineux et profonds. Avec un geste enfantin, Sibylle cacha son visage dans ses mains ; puis, comme un oiseau effarouché, elle s’élança dehors, referma la lourde porte et s’enfuit dans sa chambre toute troublée et toute heureuse.



## XI

### LA SCIENCE DE LA CLAUDETTE

Après s'être occupée de dame Zabeau, qu'agitait toujours une fièvre ardente, et l'avoir soignée suivant ses moyens, Sibylle tint compagnie à son père, pour le servir durant le repas, qu'il faisait au milieu du jour. Lorsqu'elle fut libre, elle s'enveloppa d'une longue mante sombre, car l'automne était déjà avancé, et s'en alla d'un pas rapide chez le père Anselme, qu'elle n'avait pas revu depuis bien longtemps. Son cœur battait de plaisir à l'idée de retrouver ce vénérable ami et de recevoir de nouveau ses instructions.

Elle le trouva en grand conciliabule avec la Claudette. Lorsque cette dernière aperçut la jeune visiteuse, elle voulut se retirer, non sans avoir religieusement baisé le bord de sa longue mante grise, mais Sibylle, après avoir joyeusement serré la main du père Anselme, retint la bonne femme :

– Non pas, Claudette, restez ! Vous aviez l'air de dire quelque chose de très intéressant, continuez ! Est-ce de ces plantes que vous parliez !

Une multitude de plantes de toutes les formes et de toutes les sortes, les unes sèches, les autres vertes, jonchaient la table du solitaire.

– Oui, mon enfant, répliqua le père Anselme ; nous parlions de ces plantes. La Claudette est une grande savante, et elle veut bien m'apprendre ses secrets pour soulager les souffrances des hommes. – Ainsi, dites-moi donc ce que c'est que cette plante grasse aux feuilles arrondies à leur extrémité ?

– C'est la joubarbe<sup>1</sup>, mon père ; une bonne plante, allez. Quand vous avez une blessure, si profonde qu'elle soit, vous en prenez une feuille, vous ôtez la pelure d'un côté et posez ce côté-là sur le mal ; tous les matins il faut changer la feuille, et en moins de rien le mal est guéri.

Sibylle était toute oreilles :

– Voulez-vous me donner un peu de cette plante, Claudette ?

– Tout, si vous voulez, noble damoiselle ; en avez-vous besoin au Châtelard ?

– Oui.

– Y a-t-il quelqu'un de malade chez vous ? interrompit le vieillard ?

– Oui, dit encore Sibylle d'un ton bref, en lançant un coup d'œil au père Anselme, comme pour le prier de n'en pas demander davantage.

Il comprit, et prenant sur la table une seconde plante qui avait un peu la feuille et la forme d'un artichaut :

– Comment nommez-vous ceci, Claudette poursuivit-il.

---

<sup>1</sup> *Sempervivum tectorum*. Étymologie : *Jovis barba*, barbe de Jupiter (par allusion à l'aspect de l'inflorescence).

– L’oreillette, mon père, une plante précieuse aussi : elle guérit les gerçures de la peau, les rougeurs et les dartres. On la trouve dans les lieux pierreux, le long des rocailles ; mais les gens du pays en ont un peu peur.

– Et pourquoi donc ? demanda le vieillard, présentant quelque superstition.

La Claudette eut un sourire vague et parut embarrassée :

– Je sais bien que vous n’y croirez pas, mon père ; mais cette plante prédit les mariages et les morts.

– Comment cela ?

– Elle ne fleurit que très rarement, sans qu’on puisse le prédire d’une année à l’autre ; mais si elle donne une fleur blanche, c’est un signe de mort pour ceux auxquels elle appartient ; si la fleur est rouge, c’est signe de mariage.

Sibylle écoutait rêveuse :

– J’ai une touffe de ces oreillettes juste au-dessous de ma fenêtre ; elle a cru dans une fente du mur...

La Claudette joignit les mains :

– Fasse la Sainte Vierge que cette plante ne fleurisse jamais blanche chez vous !

Le père Anselme avait pris un air grave :

– J’espère que vous n’allez pas ajouter foi à tout cela, mon enfant ; Dieu seul sait l’avenir et il n’aurait pas partagé son secret avec une simple fleur des montagnes.

La vieille femme secouait la tête :

– Vous en croirez ce que vous voudrez, mais, lorsque mon pauvre homme, que Madame la Vierge absolve, est mort, il y a déjà bien longtemps de cela, nous avons une grande oreillette

sur notre toit ; elle n'avait encore jamais fleuri, quand un matin le Simonnot (il marchait à peine, l'innocent), pousse une espèce de cri joyeux et me montre une longue tige qui sortait du milieu des feuilles. Quatre jours après, une petite fleur blanche s'est ouverte, et mon mari s'est noyé une semaine plus tard en traversant le lac. Je saurais encore bien d'autres histoires toutes pareilles...

Depuis un moment, Sibylle semblait ne plus écouter :

– Ne sauriez-vous rien contre la fièvre ? demanda-t-elle.

– Bien sûr, que je sais quelque chose ; vous n'avez qu'à verser un peu d'eau chaude sur ces feuilles-là.

– Mais c'est tout simplement du tilleul, il me semble.

– Certainement que c'en est. Mêlez-y quelques tiges d'alleluia<sup>2</sup> et de stachyde<sup>3</sup> que voilà, et vous verrez la fièvre tomber immédiatement. Voici encore une plante bien utile, qui guérit les coupures que c'est un enchantement ; on la nomme l'herbe aux charpentiers<sup>4</sup>...

– Et que faites-vous de ceci ? dit le vieillard en indiquant une touffe séchée en feuilles découpées.

La Claudette parut troublée ; elle hésita avant de répondre ; si elle l'eût pu, elle eût fait disparaître la plante ; mais le regard perçant du vieillard la força de parler :

---

<sup>2</sup> C'est le *pain de coucou* (*oxalis acetosella*).

<sup>3</sup> *Épiaire*, sorte de labiée dont les fleurs roses ou jaunes sont disposées en épi.

<sup>4</sup> *Achillea millefolium*, achillée mille-feuilles. Herbe dressée, à petites fleurs blanches, composées et disposées en une sorte d'ombelle, et à feuilles très découpées.

– Vous ne me perdrez pas, père Anselme ! ceci c'est du glaïeul...

Le vieillard souriait :

– Eh bien, alors, qu'y a-t-il dans cette plante, Claudette ?

– On dit que c'est avec cela qu'on empoisonne les troupeaux et les hommes ; si quelqu'un voyait ce glaïeul chez moi, je serais perdue. Je vous jure pourtant que cette pauvre herbe est bien inoffensive et a déjà fait du bien au pauvre monde. Je râpe sa racine fraîche et je le mêle à quelques gouttes de suc de pavot ; cela suffit pour donner un bon sommeil plein de beaux rêves à ceux qui ne peuvent dormir. – Voilà toute ma sorcellerie !

À ce moment la porte de la cabane s'ouvrit pour laisser passer la longue personne du Simonnot. Il était resté dehors avec quelques *biessons*<sup>5</sup> que le père Anselme lui avait donnés. Ayant fini ses poires, il trouva le temps long et finit par venir chercher la Claudette, puisque la Claudette ne le cherchait pas. Elle courut à lui :

– Tu veux que j'aille, mon gars !...

Et, se tournant vers le vieillard :

– Vous excusez, mon père. Je sais encore beaucoup de plantes remplies de vertus, si vous voulez aussi les connaître...

Mais Simonnot s'impatientait ; il lui prit la main, et l'entraîna dehors. Lorsqu'ils furent partis, Sibylle, en levant les yeux, rencontra ceux du père Anselme, fixés sur elle :

– Vous avez bien changé, mon enfant, depuis que je ne vous ai vue.

---

<sup>5</sup> Fruits du poirier sauvage.

Elle hésitait à répondre : le père Anselme reprit :

– Est-ce ce qui s’est passé hier au Châtelard qui vous oppresse de la sorte, mon enfant ?

Elle eut une exclamation d’étonnement :

– Vous le savez !

– J’en sais quelque chose, mais si vous craignez de me confier le reste...

Sibylle le regarda bien en face :

– Je veux tout vous conter.

Alors elle lui fit le récit des événements de la veille ; plusieurs fois elle vit les yeux de son ami étinceler d’indignation, ses lèvres s’entrouvrir pour prononcer une dure parole. Lorsqu’elle eut terminé, elle demeura la tête basse, pensant que le vieillard allait maudire le Châtelard et ses habitants. Il n’en fut rien, il souriait, son regard reposait avec bienveillance sur le visage de Sibylle, qui s’était animée au récit des souffrances de Gaston.

– Le pauvre prisonnier doit vous bénir, mon enfant !

Puis, à demi-voix, il ajouta :

– *Alea jacta est.*

La jeune fille reprit :

– Si seulement il se trouvait un moyen d’empêcher tout cela ; mais je ne puis rien sur mon père. Oh ! voyez, je crains Messire du Terreaux, et au fond je crois que je l’aime ; mais, durant cette nuit, il y a eu des moments où il me faisait horreur...

Le père Anselme l’arrêta :

– Il ne faut pas parler ainsi du seigneur de Bevaix, ma fille, cela vous est interdit. N'avons-nous pas déjà traduit les dix commandements de Dieu ?

Et, voulant la détourner de ses tristes pensées :

– Ne travaillerons-nous pas ensemble aujourd'hui ? Ah ! je suis sûr que vous avez oublié beaucoup de ce que vous aviez appris avant de partir pour Rochefort ! Mademoiselle Lucrece parle-t-elle latin ?

Sibylle sourit :

– Oh ! non, mais elle est instruite en bien d'autres choses ; si vous saviez comme c'est joli chez elle, tandis que tout est si sombre au Châtelard. Et ce prisonnier !... Et sa pauvre mère ! Oh ! que ne puis-je le lui rendre ! Mon père, m'aideriez-vous, si un jour ?...

Elle s'arrêta, mais il avait compris :

– Oui, mon enfant, je vous aiderais dans la mesure de mes forces, et, si c'est la volonté de Dieu, le captif reverra un jour le soleil et les fleurs. Comment se nomme-t-il ?

– Je ne sais vraiment pas ; je n'ai pas songé à lui demander son nom, tandis qu'une des premières paroles qu'il m'a adressées était pour me demander le mien.

– Ne manquez pas de l'apprendre, cela peut toujours nous être utile.

La nuit approchait, Sibylle se leva :

– Faites-lui savoir, dit le vieillard, qu'il a un ami de plus.

Sibylle regagna le Châtelard d'un pas rapide. L'heure de la crise approchait ; tout en tremblant à cette idée, une sorte de bonheur, si intense qu'il la faisait souffrir, envahissait son cœur.

## XII

### COMMENT L'AMOUR NAÎT

Le temps passait ; dans son cachot Gaston de Rocheblanche rêvait à la situation présente. Physiquement, son état s'était beaucoup amélioré, grâce à la joubarbe dont Sibylle faisait de fréquentes applications. La recette de la Claudette avait complètement coupé la fièvre, et le prisonnier sentait peu à peu revenir ses forces. C'était avec une impatience de jour en jour plus vive qu'il attendait le matin et le soir la visite de sa gracieuse garde-malade. Il passait les longues heures de solitude à chercher mille paroles de reconnaissance qu'il se répétait à lui-même en attendant de les lui adresser à elle ; puis, quand la lourde porte de la prison tournait sur ses gonds, quand l'élégante silhouette de la jeune fille se montrait, comme une apparition du ciel, quand sa voix résonnait, douce et pure, sous les voûtes noircies, il se troublait, les paroles expiraient sur ses lèvres, il ne savait que lui dire gauchement merci.

Un jour Sibylle lui apporta quelques fleurs qu'elle venait de cueillir :

– Ce sont les dernières, Messire, dit-elle en lui tendant les chrysanthèmes et les roses de Noël réunies en gerbe, où le brouillard d'automne avait laissé de grosses gouttes d'eau pareilles à des pleurs.



Gaston prit le bouquet, mais en même temps il s'était penché sur la petite main qui le lui tendait ; il la baisa avec vénération. Sibylle était devenue toute rose, mais elle ne chercha pas à se défendre. Lorsqu'elle fut dehors, le prisonnier demeura un long moment à regarder la place qu'elle occupait tout à l'heure, puis il s'approcha du soupirail et contempla ses fleurs.

Au milieu du bouquet il trouva un bouton de rose frais et vermeil, prêt à s'ouvrir et semblable à un dernier sourire de la nature mourante. Gaston le sépara d'avec le reste, puis dégrafant son pourpoint, il en tira un missel soigneusement enluminé, entre deux feuillets duquel il plaça la fleur.

– C'est là ta place, sur mon cœur, murmura-t-il, dans ce livre qui me parle de ma mère, que mes sœurs ont colorié, toi l'image de l'âme la plus pure et de la beauté la plus parfaite qui puisse exister ! Que ferais-je sans elle ? Une fois libre je vais regretter cette liberté qu'elle n'embellira pas ; que sera Aymonnette ?

Et il se prit soudain à détester cette inconnue dont il devait devenir l'époux :

– Elle sera laide, hargneuse et mauvaise sans doute...

Gaston, telle est l'assurance invincible de la jeunesse, telle est la foi profonde d'un cœur où l'amour est entré, ne prévoyait plus la possibilité de ne pas sortir vivant du Châtelard. Sibylle lui avait dit d'espérer, de prendre courage : c'était comme si une voix d'En-haut lui eût adressé ces paroles !

– Il est impossible que Dieu et notre Sainte Vierge me laissent mourir ici, puisqu'ils ont envoyé un ange pour me secourir !

Cela n'était pas douteux pour lui ; mais il discernait moins aisément la nature du sentiment que lui inspirait la jeune fille ; sans l'espèce d'auréole de sainteté dont il l'entourait, il eût simplement reconnu qu'il l'aimait d'amour : mais que signifiait ce

respect qui touchait à la crainte ? Il eût vu sans surprise Sibylle disparaître à ses yeux dans un nuage de lumière.

Parfois il cherchait à trouver en quoi elle différait de ses sœurs à lui, et il se reprochait de devenir en quelque sorte infidèle à leur souvenir. La blonde tête de Simonne, de celle qui jusqu'alors avait été l'idole du jeune homme, pâissait à côté de cette étrangère dont il ignorait quelques mois auparavant l'existence.

Quant à Sibylle, la pitié profonde qu'elle avait éprouvée pour Gaston n'avait pas tardé à faire place à de plus tendres sentiments ; il était presque impossible que la distinction du prisonnier, son profond respect pour elle, n'eussent pas inspiré à Sibylle, élevée au milieu d'hommes grossiers, un amour qui, pour dater de la veille, n'en était pas moins indestructible.

Ce ne fut pas tout d'abord qu'elle vit clair dans son âme. Une jeune fille de nos jours, se trouvant dans la situation de Sibylle, eût au premier regard jeté sur Gaston reconnu en lui le héros de ses rêves. C'est ainsi que vont les choses dans tous les romans que j'ai lus, se serait-elle écriée !

Mais Sibylle n'avait pas lu de romans ; jamais son imagination n'avait bâti de ces édifices chimériques que la jeunesse moderne excelle à construire. À sa première entrevue avec Gaston, elle s'était sentie saisie de compassion, mais sans qu'aucune arrière-pensée romanesque s'y mêlât. Ce ne fut que le jour où, tendant au jeune homme les fleurs qu'elle avait été cueillir pour lui, un baiser brûlant vint effleurer ses doigts, qu'elle se rappela tout à coup la romance que lui avait chantée Lucrèce, lors de sa première soirée à Rochefort. La fiancée du chevalier est morte de douleur parce qu'il ne revenait pas ! C'est ainsi que j'aime Gaston, pensait-elle !

Si Guillaume du Terreaux avait eu un grain de bon sens, il aurait compris le danger des fonctions dont il se reposait sur sa fille ; mais complètement aveugle sur la beauté idéale de Sibylle,

à laquelle il préférerait de beaucoup la forte carrure et le visage halé et coloré des jeunes serves des environs, il ne lui venait pas à l'idée que son enfant pût plaire à quelqu'un.

L'état de dame Zabeau allait toujours empirant, malgré les soins dévoués que lui prodiguait sa maîtresse et les remèdes que Sibylle était allée en grand secret demander à la Claudette. Il était évident que la malade n'en avait plus que pour peu de jours ; la jeune fille s'ingéniait à la soulager, sans recevoir pour sa peine autre chose que des injures.

Chaque jour le maître s'informait de la malade ; non qu'il fût attaché à elle ; mais la femme de charge lui était d'une grande utilité. Ne sortant jamais, ne bavardant pas, elle se trouvait mêlée à tout ce qui se faisait au Châtelard sans qu'aucune indiscretion fût à redouter de sa part :

– Si cette pécore crève, se dit-il un jour, il faut que Sibylle la remplace complètement ; il n'y a pas moyen de faire entrer quelqu'un d'autre ici, ce serait nous perdre. Le diable emporte cette créature qui se mêle de mourir juste au moment où nous en avons le plus besoin !

Le charitable souhait du seigneur de Bevaix ne fut pas longtemps à s'accomplir. Le soir du même jour, comme Sibylle soutenait la tête de la vieille femme pour lui faire boire une tisane, la mort vint poser son haleine glacée sur le front de la mégère, et la rejeta sans vie sur sa couche. Le soir même on creusa une fosse au pied du Châtelard, le corps y fut déposé, et ce fut tout.

Sibylle pleura lorsqu'on eut emporté la dépouille mortelle de dame Zabeau. Si désagréable et revêche que fût cette créature, c'était pourtant quelqu'un entre la jeune fille et son père. Une fois, il y avait déjà bien longtemps, la défunte avait intercédé pour Sibylle enfant, au moment où Guillaume, égaré par le vin, levait sur elle un lourd escabeau...

Le baron ne la laissa pas longtemps à ses réflexions : le lendemain déjà, avant qu'elle fût descendue auprès de Gaston, il l'appela :

– Ça, dit-il, es-tu bonne à quelque chose ou non ?

Toute interloquée par la brusquerie grossière de cette question, elle ne savait que répondre. Il reprit d'un ton rogue :

– Tu as assez fainéanté et fait ta volonté jusqu'ici ; il n'est que temps que tu commences à te rendre utile. La vieille est morte, tu la remplaceras, c'est compris ; va-t'en maintenant, et que je ne te voie plus rêver ainsi dans les environs. Ta place est ici à ton travail ; c'est ainsi que vivait ta mère...

Sibylle comprit que ses beaux jours étaient passés : elle ne reverrait plus le père Anselme, n'irait plus chercher des consolations auprès de lui. Dieu, après s'être révélé à elle par le moyen du bon vieillard, allait-il maintenant l'abandonner !

Ce fut le cœur gros qu'elle descendit auprès du captif. Il s'aperçut tout de suite qu'elle n'était pas dans son assiette ordinaire, et après qu'elle l'eut pansé, pour la forme, il faut le dire, car la blessure était à peu près guérie, il retint la main de la jeune fille :

– Vous êtes triste ?

Elle ne put retenir quelques larmes et, sans peser ses paroles, s'écria avec violence :

– Je n'aurai bientôt plus que vous...

Puis elle s'arrêta, comprenant, mais trop tard, la portée du mot qu'elle venait de prononcer.

Le pâle visage du captif s'illumina, son regard sembla descendre jusque dans l'âme de Sibylle, et, d'une voix que l'émotion rendait tremblante, il dit :

– Je vous aime, Sibylle...

Elle fut un instant sans répondre, comme pour écouter vibrer sous la voûte ces mots qui retentissaient si délicieusement à ses oreilles.

Il l’attira doucement près du soupirail, de façon que la lumière tombât en plein sur le visage de la jeune fille, et qu’aucun mouvement de son expression ne pût lui échapper :

– Je n’aurai pas une vie luxueuse à vous offrir, Sibylle ; je suis gentilhomme, mais notre vieux manoir de Rocheblanche est bien pauvre.

– Vous en serez la richesse, murmura-t-elle, qu’ai-je besoin d’autre chose ?

Et ils restèrent là bien longtemps, occupés de leur amour, oubliant la voûte noire et les murailles épaisses qui les séparaient du monde extérieur, lui se croyant délivré, elle heureuse auprès de lui.

Leur beau rêve fut brusquement interrompu : de la grande salle Guillaume du Terreaux poussait des cris à réveiller un mort :

– Eh ! Sibylle, Sibylle !

– Notre-Dame nous protège ! J’avais tout oublié !

Et elle se hâta de se rendre à l’appel de son père...

– Où diable te caches-tu ?

– Je viens du cachot...

– Guérit-il, ce jouvencel ? Il me paraît qu’il est temps de lui faire la vie un peu plus dure. Donne les clefs, que j’aie voir.

Sibylle se préparait à suivre son père ; mais au moment où ils s’engageaient dans l’escalier, une rumeur s’éleva au dehors,

le pont-levis s'abaissa, et la jeune fille aperçut par un soupirail un cavalier qui entrait dans la cour :

– C'est Messire Vauthier, mon père...

Guillaume remonta précipitamment pour faire accueil au nouveau venu. La pauvre fille respira ; pour la première fois elle eut plaisir à saluer le seigneur de Rochefort.

Lorsqu'elle l'eut servi ainsi que son père et que les deux hommes n'eurent plus besoin d'elle, elle courut dans sa chambre et y demeura pensive. Peu à peu son front s'attrista, son regard devint sombre ; elle sentit à combien de difficultés insurmontables son amour allait briser ses ailes.

## XIII

### UN PROJET DE BRIGANDS

– Vous voyez bien, père Cola, que rien n'était à craindre, dit Vauthier en posant sur la table son gobelet qu'il avait à moitié vidé.

Le prieur qui, en compagnie de Jean Dacie, était attablé avec du Terraux et le sire de Rochefort, tourna vers ce dernier sa grosse face réjouie :

– Oui, oui, Monseigneur, jusqu'à présent ; mais il faudra voir la fin...

– Ah bah ! avec notre ami Jean Dacie, qu'avons-nous à craindre ?

– Ceux de Berne ont les yeux plus fins que vous ne croyez, grommela encore le vieillard ; m'est avis que vous avez déjà assez profité et que ce serait le moment de vous arrêter.

Vauthier posa son bras sur l'épaule de Jean Dacie :

– Et vous, que pensez-vous de tout ceci ?

Le moine eut un sourire mystérieux :

– Le lac n'est pas agité avant que le vent s'élève, Messire ; et si les pêcheurs ont soin de ne pas trop s'éloigner du bord, ils peuvent y revenir avant que la tourmente éclate.

Le baron de Rochefort souriait :

– Vous êtes encore plus malin que moi, beau moine ; mais je n'aurais jamais la patience de vous écouter ; non, voyez-vous, de Conrad ou de moi il faut que l'un soit vaincu, et ce sera lui. Lorsque je l'aurai frappé dans tout ce qu'il aime, que je l'aurai dépossédé de son pouvoir, que j'aurai tourné tout son peuple contre lui, qu'il sera le plus malheureux des êtres, alors je serai satisfait. Puisque jusqu'ici il n'a pu distinguer les fausses chartes des vraies, et que les plus savants n'y ont rien vu, nous n'avons rien à craindre. Encore quelques années et nous toucherons au but. Nous ferons alors une robe d'or à la sainte Vierge de bois peint que vous avez sur votre autel ; nous lui bâtirons une magnifique chapelle et, après cela, Dieu et les Saints ne voudront pas nous fermer les portes du Paradis. Qu'en dites-vous, Guillaume ?... À propos, parlons un peu de la belle prise que vous avez faite l'autre jour ; j'ai de mon côté attrapé comme dans une souricière trois marchands qui n'avaient pas mal d'or avec eux. J'en ai gardé un prisonnier ; j'ai envoyé le second se procurer sa rançon, et comme le troisième ne pouvait rien payer, je l'ai expédié aux oubliettes ; je ne suis pas en situation de nourrir des bouches inutiles...

Il s'interrompit : Sibylle, assise dans un coin de la salle pour être prête à les servir, fixait sur lui un regard plein d'horreur.

– Je vous l'ai déjà dit, Guillaume, reprit Vauthier, que fait cette belle jeunesse à entendre nos paroles ? J'en jure par ma tête : si quelque chose de tout ceci venait à transpirer, c'est à vous que je m'en prendrais.

– Paix, paix, grommela le sire du Terreaux ; croyez-vous que je ne sais plus ce que je fais ? Sibylle n'ose faire un pas hors



du château, et elle sait ce qui l'attend, si elle s'avisait de bavarder.

Sibylle s'était levée, blanche comme un linge, mais le regard résolu. Sa voix grave tremblait légèrement lorsqu'elle dit :

– Vous vous trompez, mon père, je ne pourrai toujours me taire, ce que vous faites est mal !

Elle détourna instinctivement la tête, puis s'affaissa lourdement.

Le pesant gobelet de Guillaume, lancé avec rage, l'avait atteinte à la tête, et sans la chevelure de la jeune fille qui amortit le coup, nul doute que celui-ci n'eût été mortel.

– Vous pouvez parler sans crainte, Messire Vauthier, cette créature ne vous entend plus...

Mais le seigneur de Rochefort était ému. Il aimait la grâce de Sibylle et, malgré lui, admirait le courage qu'elle venait de montrer :

– Vous l'avez tuée, Messire, dit-il en s'approchant d'elle.

Guillaume se leva en chancelant :

– Laissez-la ! Elle n'a que ce qu'elle mérite, cette péronnelle du diable.

L'ivresse et la violence le dominaient complètement. Quant au prieur, il semblait n'avoir rien vu ; il tapotait complaisamment du bout de ses doigts sur son gros ventre. Mais les yeux de Jean Dacie luisaient comme deux émeraudes. On eût dit que le traitement infligé à la malheureuse créature lui causait une joie féroce.

– Alors, Messire Guillaume, vous avez un prisonnier au château ? demanda le moine.

– Oui, un beau damoiseau, qui je crois ne s’amuse guère là-bas. J’attends sa rançon.

– Est-il jeune ? reprit le moine avec insistance. Si vous le faisiez monter, ce dameret... Après les graves affaires que nous avons traitées, donnons-nous le plaisir d’entendre quelque chose de nouveau pour nous divertir.

– Tiens, c’est une idée, fit Guillaume ; je vais l’envoyer chercher.

Et il alla à la porte appeler Antoinet. Puis les quatre hommes se remirent à boire silencieusement en attendant la venue du captif.

Gaston, le cœur plein d’une joie intense, avait hâté de ses vœux l’heure du soir où sa geôlière le visitait ; mais le temps s’écoulait ; à travers les barreaux de l’étroit soupirail, le jeune homme anxieux avait vu le lac se teinter d’or, de rouge, de pourpre, puis de rose pâle, et enfin s’ensevelir sous un brouillard morne.

Dans ce bruit vague de la nuit qu’on nomme bien à tort le silence, car si les rumeurs auxquelles nous sommes accoutumés pendant le jour ne se font plus entendre, mille autres alors s’élèvent que l’âme perçoit plutôt encore que l’oreille, dans ce bruit Gaston écoutait si un pas léger n’effleurait pas les marches humides. Soudain, un pas qui ne ressemblait guère à celui de Sibylle retentit dans l’escalier. Après de longs efforts, la clef finit par entrer dans le trou de la serrure, le battant de la porte s’ouvrit en gémissant et la grossière figure d’Antoinet, éclairée par une mauvaise lampe, apparut dans l’entrebâillement.

– Venez, dit-il.

Le prisonnier, surpris, suivit Antoinet. Avant qu’il fût parvenu à la porte de la salle, la voix avinée de Messire Guillaume se fit entendre :

– Je vous dis, vociférait-il, que c’est le seul moyen de la tenir, cette pécore ; vous verrez, maintenant elle sera plus douce qu’un agneau...

La porte s’ouvrit et Gaston de Rocheblanche entra. Sa figure altérée par la souffrance n’avait rien perdu de sa distinction ; son regard avait même quelque chose de serein et d’heureux qui contrastait avec sa situation :

– Tudieu, quel beau jouvenceau ! s’exclama Vauthier ; ma foi, à votre place, Guillaume, au lieu d’en demander une rançon, je l’eusse fait vendre à l’encan à toutes les demoiselles de la contrée. Vous y auriez gagné...

Le baron haussa les épaules, puis s’adressant à Gaston :

– Eh bien, damoiseau, il paraît que le régime du cachot ne vous a pas trop mal convenu. Or ça, chantez-nous quelque chose pour nous réjouir le cœur.

Gaston répondit simplement :

– Les chants que je disais dans mon pays ne sauraient vous plaire.

Il avait détourné la tête vers un des coins de la salle, et tressaillit, puis, poussant une exclamation, brusquement il se précipita vers Sybille toujours étendue à terre. Elle ouvrit les yeux avec un sourire vague :

– Messire Gaston ! murmura-t-elle.

Un étranger eût pu faire une curieuse étude des physionomies des personnes qui assistaient à cette scène :

Vauthier sifflotait un air quelconque.

Une flamme satanique luisait dans les yeux enfoncés de Jean Dacie. On eût dit qu’il ressentait à la fois une douleur profonde et une joie infernale. Quant à Guillaume, le menton ap-

puyé sur ses coudes qui reposaient sur la table, il suivait chaque détail, avec ses gros yeux hébétés par la colère et l'ivresse !

Le prieur éclata de rire :

– Par Notre-Dame ! Pas besoin d'aller chercher bien loin la damoiselle qui achètera, sans se faire prier, ce bel oiseau-là !

Sibylle, encore toute étourdie de sa blessure, s'était lentement relevée en s'appuyant sur son fiancé. Lorsqu'elle fut debout, à peine consciente encore de ce qui se passait, mais dominée par l'impression d'une crainte douloureuse et profonde, elle jeta soudain ses bras autour du cou de Gaston, en lui disant d'une voix où elle avait mis toute son âme :

– Sauvez-moi, protégez-moi !

– Je ne puis que mourir pour vous ou avec vous, Sibylle, répondit-il en contemplant avec douleur les beaux cheveux de la jeune fille collés çà et là par des taches sanglantes.

Guillaume devint violet de colère. Il bondit de sa place vers les deux jeunes gens :

– Ah ! C'est ainsi que tu m'as trompé, maudite fille ! Je te le ferai payer, et à lui aussi !

Sibylle tomba devant le sire du Terreaux et embrassa ses genoux :

– Père, pitié pour lui !

Admirablement belle dans son attitude de suppliante, ses blanches mains jointes, ses yeux rayonnants de larmes, elle eût attendri tout autre que son père :

– Va-t'en ! Va-t'en dans ta chambre et ne t'avise pas d'en bouger !

Vauthier voulut intervenir. Il repoussa le gentilhomme d'un geste brutal :

– Vauthier de Neuchâtel, seigneur de Rochefort, je suis ici chez moi, savez-vous ?

Et comme son adversaire faisait mine de relever l'offense :

– Il vaut mieux, poursuivit-il, que nous ne nous brouillions pas, car il est entre nous des secrets qui pourraient nous faire pendre l'un et l'autre.

Vauthier revint lentement à sa place.

Pendant ce temps, Sibylle s'approchait de Gaston et murmurait tout bas à son oreille :

– Quoi qu'il arrive, je vous aimerai ; croyez en moi.

– Merci, répondit-il ; souvenez-vous, comme je me souviendrai.

Chancelante, Sibylle se traîna hors de la salle.

Guillaume avait regagné sa place ; Gaston, resté debout, semblait impassible, mais il éprouvait un sentiment de douleur mêlée de rage. La voix de Guillaume du Terreaux l'arracha à ses pensées :

– Hé, jeune homme, délie ta langue, chante-nous quelque chose, un beau lai d'amour ?

Gaston serra les poings :

– Je ne sais que des chansons de haine ; celles d'amour, je les ai oubliées.

Le prieur tourna sa face rubiconde vers le jeune homme :

– Chantez donc, mon enfant, si vous ne voulez pas qu'il vous tue.

– Non, répéta Gaston.

Le Sire de Bevaix se leva furieux, puis retomba sur son siège ; un mauvais sourire passa sur sa face de fauve :

– Va, rentre dans ton cachot ! Antoinet, toi seul désormais t’occuperas de lui. Au revoir, Messire de Rocheblanche ; à propos, vous savez que dans quinze jours, votre rançon doit être payée, sinon...

Il décrivit avec les bras le mouvement d’une planche qui bascule, et Gaston sortit en frissonnant, mais non sans conserver au cœur un reste de vague espoir.

Après la sortie du jeune homme, il y eut un moment de profond silence. Les quatre personnages s’observaient. Jean Dacie dardait sur Guillaume ses petits yeux de serpent. Ce fut lui qui reprit la parole :

– Quel tour diabolique venez-vous d’inventer, notre hôte ? Une telle douceur n’est guère dans vos habitudes.

– Je lui ferai payer double rançon, à ce propre à rien-là. Aussitôt le messenger revenu, j’empoche l’argent, je fais disparaître le gaillard, et je garde le prisonnier.

– Hé, hé, hé ! s’exclama le prieur, vous vous y entendez ; mais vous ne tuerez pas ce jeune gentilhomme : cela je vous le défends, mon fils...

Il se tut subitement, intimidé par un geste menaçant de Guillaume :

– Dans ces affaires-là, père Cola, vous n’avez rien à voir ! Vais-je me mêler de ce qui se passe à l’Abbaye, moi ? – En êtes-vous de moitié, Messire Vauthier ?

Le Sire de Rochefort demeurait indécis. Malgré lui, il redoutait Guillaume, mais il éprouvait pour Sibylle une pitié mêlée de tendresse, et en songeant à elle il songeait à sa Lucrece, qu’il aimait tendrement :

– Allons, Messire Guillaume, dit-il enfin, pourquoi ne laisseriez-vous pas ces enfants être heureux ?

– Par notre bon ami Messire Satan, vous devenez fou, je crois, Seigneur Vauthier ; pensez-vous que je vais les laisser s’amuser à s’aimer comme des oiseaux ? D’abord j’ai besoin de Sibylle, moi, je la garde ; jusqu’à ce jour elle n’a fait que vaguer ; il est temps qu’elle s’habitue à me servir. Quand elle y sera refaite, eh ! bien, on verra. Le vieux de la tour Molière est veuf, et j’ai mon idée...

Jean Dacie serra ses lèvres minces :

– Impossible, dit-il froidement au bout d’un instant ; Sibylle mourra plutôt que d’y consentir.

Du Terreaux eut un geste de défi :

– Nous saurons la mater, je vous en réponds.

Jean Dacie reprit d’un ton tranquille :

– Souvenez-vous de mes paroles, Messire de Bevaix ; elle ne se soumettra jamais, elle est du bois qui se rompt, et non de celui qui plie.

– Elle dira oui, ou je la tuerai comme un chien, reprit l’ivrogne ; elle ira rejoindre son damoiseau dans les oubliettes : quelles belles noces ça fera, ah, ah, ah !

D’un trait, il vida son gobelet et quelques moments après le sommeil de l’ivresse s’était abattu sur lui. Vauthier se leva :

– Allons, il est temps de partir. Pauvre Sibylle, murmura-t-il à part lui, elle méritait mieux, pourtant, que de vivre avec cette brute !

Il s’en fut retrouver son cheval et s’éloigna rapidement, tandis que les deux moines prenaient le passage secret qui conduisait à l’Abbaye.

Toute la nuit durant, Sibylle, agitée par une fièvre violente, se retourna sur sa couche. Le délire l'avait prise ; sans cesse elle voyait Gaston conduit à la mort et se retournant pour lui dire : « Vous m'aviez promis de me sauver ; vous ne m'aimez donc pas ! » Alors elle se dressait sur son séant et lui tendait ses bras impuissants à le délivrer.

Le jour la trouva dans le même état, et, lorsque son père vint voir pourquoi elle ne s'était pas occupée à son service ordinaire, tout brutal qu'il était, il eut peur. Plusieurs fois il l'appela, mais le son de sa voix ne fit qu'augmenter la terreur de la pauvre enfant : « Sauvez-moi Gaston, disait-elle, sauvez-moi ! Ne l'entendez-vous pas ? Il me tuera à cause de vous ».

Le châtelain se grattait la tête. Il redescendit sans même avoir l'idée de verser une goutte d'eau sur les lèvres desséchées de la jeune fille, et alla promener autour du château ses réflexions et sa mauvaise humeur. Cependant il ne pouvait se défendre d'un certain remords et d'une certaine appréhension en songeant à la scène de la veille et à l'état de Sibylle.

À quelques pas du Châtelard, il vit un groupe de paysans lançant des pierres à une créature humaine qui se tramait péniblement. Il reconnut la Claudette ; le Simonnot n'était pas loin. Une idée subite traversa son cerveau :

– Je vais prendre la vieille et son fils chez moi ; elle soignera Sibylle. Lui, s'il m'ennuie, je trouverai bien moyen de le faire disparaître.

Les serfs, croyant faire plaisir à leur seigneur, redoublèrent leurs coups et leurs invectives. Guillaume les écarta si brusquement, qu'il faillit les renverser, puis, d'une voix de stentor :

– Viens ici, Claudette !

La pauvre vieille s'approcha toute tremblante : le maître l'appelait ; sans doute ce n'était pas pour quelque chose de bon :



– Tu vas venir au Châtelard, Claudette.

Du doigt, elle indiqua son fils :

– Lui aussi. Tu viendras au Châtelard ; Sybille est malade, tu la soigneras, et tâcheras de nous faire la cuisine. Quant à ton animal de Simonnot, tu n'as qu'à l'amener ; mais fais en sorte que je ne le trouve pas sur mon chemin...

La Claudette joignit les mains, presque suffoquée de ce bonheur inattendu : être près de Sibylle, la soigner ! Aussitôt, clopin-clopant, elle suivit le seigneur du Châtelard avec Simonnot.

Quand ils arrivèrent devant le portail, l'idiot bondit vers elle et, poussant un cri rauque, chercha à l'empêcher d'entrer ; mais elle se dégagea aussi vite qu'elle put et le prit par la main. Il résista un peu, puis finit par obéir, tandis que les hommes qui nettoyaient leurs armes dans la cour regardaient avec étonnement les étranges créatures que leur maître ramenait avec lui.

## XIV

### LE MESSAGER

La nuit commençait à venir. Tout le jour la pluie était tombée, et quelques gouttes d'eau coulaient encore tristement le long des carreaux étroits du castel de Rocheblanche. La châtelaine et ses filles, assises autour de la table, comme la première fois que nous les avons vues, sous les clartés de la petite lampe fumeuse, travaillaient activement. Olivière avait les yeux rouges :

– Mère, dit-elle soudainement d'une voix basse, je ne puis pourtant pas accepter.

– Je te l'ai déjà dit, ma fille, ce serait l'aisance et la paix pour nous, mais je ne te contraindrai point ; je ne veux pas acheter une vie heureuse au prix de ton malheur.

Olivière embrassa sa mère :

– Oh ! je hais tellement cet homme, il est si dur, si rude avec ses malheureux serfs ! Et sa première femme, cette jolie Gabrielle... n'est-elle pas morte de douleur ? Elle n'avait pas vingt ans. Non, je ne pourrais me résoudre à épouser le Sire de Roville.

Madame de Rocheblanche pleurait :

– Si ce n'est de gré, ce sera de force, ma pauvre enfant ; il est puissant ; qui nous défendra ? Gaston est bien loin.

Olivière avait caché sa tête dans ses mains en frissonnant :

– Non, non, c'est trop demander ! J'aimerais mieux partir, mourir !... Oh ! ce soir encore, quand il est passé devant le castel, quand il s'est approché, qu'il a voulu me parler, j'ai senti que c'était impossible ; un serpent m'eût causé moins d'horreur. J'aimerais mieux être enterrée vivante dans les caveaux de Rocheblanche que de lui appartenir.

Sa mère essayait de l'apaiser :

– Olivière, Olivière, toi, si calme d'ordinaire et si forte ! Prends courage, tout n'est pas encore perdu. Si le Sire de Roville en colère nous exproprie et nous chasse, nous tâcherons de trouver quelque part un autre refuge. Mon enfant, ne crains rien, nous ne te donnerons pas à lui.

Comme elle parlait encore, un bruit insolite s'éleva dans la cour du château. Les quatre femmes se levèrent brusquement et poussèrent un cri d'effroi en voyant un homme apparaître sur le seuil de la porte. Il était pâle et maigre, ses vêtements tombaient en lambeaux, ses pieds nus étaient meurtris. Simonne poussa un cri et s'élança vers lui :

– Blanchard, Blanchard, où est Gaston ?

– Où est mon jeune maître ? Ah ! Sainte Vierge !

Simonne joignit les mains :

– Mon bon Blanchard, parle donc ! Tu ne veux pourtant pas dire que...

– Non, non, reprit le vieillard, mais il est malade et prisonnier. Si d'ici à un mois, je ne suis pas de retour avec six mille écus d'or pour sa rançon, c'en est fait de lui, ces brigands le tueront !

Jehanne poussa un cri perçant. Madame de Rocheblanche s'était subitement affaissée ; la jeune fille la reçut dans ses bras et la porta jusqu'à la salle voisine, où elle couchait avec ses filles. Olivière, immobile et muette, semblait une statue de marbre. Elle fit enfin quelques pas vers le fond de la pièce : un prie-Dieu était adossé à la muraille sous un grand crucifix de bois. Elle s'agenouilla et demeura longtemps la tête dans ses mains. Simonne se lamentait :

– Comment faire, comment faire ? Nous n'avons rien, nous sommes si pauvres. Le Sire de Roville nous a tout enlevé, nos champs, nos serfs, il veut même prendre Olivière. Ô Blanchard, mon vieux Blanchard ! Mais on dirait que tu vas mourir ! Oh ! je suis si triste, j'oublie de te soigner ; viens, assieds-toi, mange quelque chose. Ô Gaston, mon pauvre frère !

Grâce aux soins de Jehanne, Madame de Rocheblanche était lentement revenue à elle et, rappelée au souvenir du malheur qui la frappait, elle se tordait les mains de désespoir en appelant son fils :

– Il est perdu ; jamais nous ne pourrons payer une semblable rançon. Gaston, mon fils, oh ! qui le sauvera !

Olivière apparut sur le seuil de la porte, blanche comme une morte :

– Moi, dit-elle ; ne pleurez plus ma mère !

La mère étendit les mains sur sa fille pour la bénir. Mais la jeune fille semblait ne rien entendre, anéantie par son sacrifice. Simonne rentra précipitamment dans la salle :

– Oh ! venez donc voir Blanchard ; j'ai peur, il ne bouge plus, ne parle plus ; s'il était mort !

Le vieillard, en effet, avait succombé d'épuisement ; le voyage avait été trop rude pour lui. Olivière joignit les mains :

– Encore ce malheur ! Que la Sainte Vierge nous soit en aide ! Qui enverrons-nous maintenant porter la rançon ?

– Peut-être quelqu’un des gens du Sire de Roville, hasarda Jehanne.

Olivière secoua la tête :

– Non, il volerait l’argent !

Une main se posa sur son épaule, une tête blonde s’appuya contre la sienne :

– Sœur, j’irai...

– Toi, Simonne, s’écrièrent les deux aînées, quelle folie !

– Chut ! reprit la cadette ; que notre mère ne sache rien ! Oui, ce sera moi. Il faut sauver notre Gaston ; je suis grande, je mettrai des habits d’homme...

– Et tes cheveux !

Les deux tresses blondes de Simonne atteignaient l’ourlet de sa robe. Sans répondre, elle alla à la table, prit une paire de ciseaux et trancha net les deux superbes nattes. Libre de ce poids, le haut des cheveux s’enroula aussitôt en mille bouclettes folles... Les grandes sœurs avaient poussé un cri :

– Que fais-tu ? c’est insensé ! Jamais nous ne te laisserons entreprendre ce voyage seule...

– Je ne le ferai pas seule, reprit l’intrépide enfant.

– Et avec qui donc ?

– Tony, le colporteur, est arrivé aujourd’hui avec sa femme. Ce sont de braves gens, qui nous sont dévoués ; il m’a dit qu’ils se rendaient à Genève, j’irai avec eux. Faudrait-il laisser périr Gaston, lorsqu’il a trois sœurs qui peuvent le sauver ? Non, non, je partirai !

Olivière et Jehanne se regardèrent ; elles savaient par expérience que résister à Simonne était impossible et que la fougueuse enfant ferait ce qu'elle avait dit.

Simonne continua :

– Il faut avertir ce soir même le baron de Roville ; demain je me mettrai en route. S'il m'arrive malheur, eh ! bien, j'aurai du moins fait mon devoir. Je vais aller annoncer à Messire le baron...

– Non, non, du moins pas cela ; puisque Tony est ici, c'est lui qui ira...

Pendant ce temps, la vieille nourrice des trois demoiselles de Rocheblanche, une forte et fidèle matrone qui n'avait jamais voulu les quitter, était venue enlever le corps rigide du pauvre Blanchard. Elle l'emporta dans une salle basse et lui fit sa dernière toilette.

Jehanne reprit bientôt en soupirant :

– Et moi, alors, je ne ferai rien ; toutes deux vous vous dévouez...

Olivière montra la porte de la salle où l'on entendait gémir Madame de Rocheblanche :

– Ton dévouement sera là : à toi de la soigner, de la conserver à Gaston...

Et les trois nobles enfants retournèrent auprès de leur mère.

Soudain un bruit sourd s'éleva dans le lointain et se rapprocha rapidement. C'était une cavalcade qui s'arrêta devant le pont-levis. Une voix rude s'éleva. Olivière avait blêmi :

– C'est déjà lui !

Elle retourna dans la grande salle et attendit. Des pas lourds résonnèrent sur les dalles, la porte s'ouvrit brusquement : le sire de Roville entra. C'était un homme déjà sur le retour de l'âge, la tête fort grosse sur un corps malingre, le regard mauvais, le nez crochu :

– Vous m'avez fait quérir, noble damoiselle, dit-il à Olivière.

Elle tressaillit :

– Oui, Messire ; il dépend aujourd'hui de vous que je consente à vous épouser.

Il s'inclina galamment, ce qui le fit paraître encore plus ridicule et plus laid :

– Je suis à vos pieds, belle dame, parlez.

– Mon frère est en prison ; on nous demande six mille écus de rançon, je me vends à vous pour cette somme. Mais il les faut tout de suite.

– À votre aise, ma belle fiancée ; je vais vous les faire quérir ; mais j'y mets aussi une condition : vous aurez six mille écus dans une heure, et ce soir, à minuit, notre mariage sera célébré dans la chapelle de Roville. Je trouverai bien un moine quelconque qui nous barbouillera les prières. La robe de noces de la défunte châtelaine vous ira à merveille... Est-ce entendu ?

Olivière s'inclina :

– Sitôt que l'argent sera là, vous me verrez prête à vous suivre.

– Je vous enverrai un carrosse ; au revoir...

Il s'approcha et lui baisa la main. Lorsqu'il eut disparu, Simonne et Jehanne se jetèrent au cou de la pauvre enfant et la

couvrirent de caresses et de larmes ; puis, avec sa mobilité naturelle, Simonne s'écria :

– Il faut au moins que tu sois belle, Olivière ; viens, laisse-moi arranger tes cheveux...

Et elle défaisait déjà les tresses noires de son aînée. Olivière se laissait faire ; ses pensées paraissaient être absentes.

Bientôt un valet de Roville apporta la somme demandée, ainsi qu'un riche costume de brocart blanc garni d'hermine. Elle revêtit la robe nuptiale, couvrit ses cheveux d'un voile aux reflets argentés et, belle comme la Niobé antique, elle alla s'agenouiller devant le lit de sa mère. Celle-ci avait retrouvé un peu de force, elle se souleva à moitié :

– Je veux aller avec toi, ma fille ; mes bénédictions t'accompagneront jusqu'à l'autel.

Et, s'adressant à Jehanne, qui pleurait silencieusement :

– Aide-moi, dit-elle, pare-toi aussi, mon enfant : tu me suivras. Où est Simonne ?

Olivière sortit et poussa une exclamation. Un jeune homme se tenait debout devant la table de la grande salle ; il était vêtu d'un costume sombre, un justaucorps de drap brun et une sorte de blouse de même étoffe serrée par une courroie ; sur sa tête blonde et frisée, un béret bleu posé de côté donnait un air de mutinerie adorable à ce pur visage d'enfant. Olivière serra l'adolescent dans ses bras :

– Simonne, est-ce donc bien vrai, tu veux partir ? Songe à tout ce qui peut t'arriver...

Simonne appuyait sa tête contre la fourrure d'hermine :

– Crois-tu donc, Olivière, que tu doives te sacrifier seule ? Il faut que j'aïlle : personne autre que moi ne pourrait se charger de cet argent, pas même Tony ; il est bon et dévoué, mais il



parle trop, il se trahirait. Vois-tu : j'ai déjà caché les pièces d'or dans ma ceinture ; je ne révélerai à personne, pas même à lui, le trésor que je porte. Je lui dirais simplement que je vais retrouver Gaston chez notre oncle Itel Trosberg, et que je mets des habits d'homme pour leur causer moins d'embarras. Seulement, ne dis rien à notre mère : je refuserai absolument d'aller à Ro-ville, et quand vous en reviendrez, j'aurai quitté Rocheblanche avec Tony et sa femme.

Olivière réfléchissait :

– Je veux parler à Tony, auparavant.

Le colporteur fut appelé. C'était un homme à l'air simple et bon, qui commençait à grisonner ; né à la Rocheblanche, il était tout dévoué à ses habitants. Olivière essaya de prendre un air gai ; elle désigna Simonne du doigt :

– Voici un jouvencel qui prétend voyager ; Tony, te charge-rais-tu de le mener avec toi jusque dans le comté de Neuchâtel ? Il voudrait rejoindre Messire Gaston chez notre oncle Trosberg, dans la Seigneurie de Valangin !

Le colporteur avait joint les mains :

– Le ciel me pardonne ! N'est-ce point la plus jeune des damoiselles ? Oh ! le joli dameret que cela fait ! Certes oui, que je veux m'en charger ; Catherine ma femme en prendra soin.

Simonne s'était avancée :

– Seulement, Tony, il faut que nous partions cette nuit même, dans trois heures...

– À votre service, répondit le brave homme ; nous tâcherons de trouver, chemin faisant, des compagnons armés qui fassent la même route que nous ; et, s'il plaît à Madame la Vierge, nous remettrons la donzelle saine et sauve à Messire Trosberg.

Olivière serra les mains du brave homme entre les siennes, et, comme elle le remerciait, la voiture du sire de Roville s'arrêta devant le pont-levis. Madame de Rocheblanche et Jehanne sortirent de leurs chambres, parées de leur mieux et ayant grand air encore, sous leurs vêtements un peu fanés :

– Où est Simonne ? demanda la vieille dame.

La jeune fille s'était cachée. Olivière fit un signe d'intelligence à Jehanne et répondit :

– Elle ne veut pas venir avec nous, mère ; les nouvelles de Gaston lui ont causé trop d'émotion.

Madame de Rocheblanche ne s'en étonna point ; elle savait l'adoration de sa fille cadette pour son frère. Olivière, sa mère et sa sœur descendirent dans la cour ; la vieille nourrice et les gens de service embrassaient en pleurant le bas de la robe de la mariée.

Le château de Roville était un haut et sombre édifice, ayant un peu l'aspect d'une prison. Les salles étaient froides et nues, même celle où se tenaient d'ordinaire les gens d'arme et de service. D'épaisses forêts entouraient le vieux castel, où le soleil avait peine à glisser ses rayons. Le soir où nous sommes, une certaine agitation régnait dans le château. On frottait, on rangeait, on mettait en bon ordre la chapelle, qui depuis bien longtemps n'avait pas servi et qui prenait un air de fête. Un vieux bénédictin du couvent voisin, appelé en hâte par le baron, préparait les cierges et les chandeliers. Dans une des grandes salles du premier étage, le sire de Roville, incapable de contenir sa joie et son orgueil, se promenait de long en large. Dans son costume de gala, il semblait encore plus méfait et plus hideux que d'habitude. Un maillot blanc terminé par des souliers à pointes, un haut-de-chausse en soie violette et un pourpoint de velours brodé de la même couleur, formaient son accoutrement.

Une table richement servie occupait le fond de la pièce. Bientôt il se fit un certain brouhaha dans le château et Olivière, entourée de sa mère et de sa sœur, fit son entrée. Elle était admirablement belle sous son voile de gaze et dans sa riche parure de mariée. Aussi le fiancé eut-il une exclamation de joie en la voyant. Il l'embrassa sur le front ; elle se laissa faire : tout lui était égal maintenant. Puis, sans tarder un instant, il la conduisit à la chapelle, et là, ce fut d'une voix ferme qu'Olivière prononça le oui qui l'enchaînait pour toujours à l'homme qu'elle abhorrait. Sa vie était brisée, mais elle avait sauvé son frère.

Pendant ce temps, Tony le colporteur se préparait au départ. Sa balle était garnie ; sa femme l'aida à la mettre sur son dos ; Simonne ne tarda pas à paraître. Elle avait jeté sur ses épaules un manteau brun solide et chaud qui lui descendait presque jusqu'aux pieds, et, songeant que le joli béret bleu ne serait pas très pratique, elle l'avait remplacé par un grand capuchon qui encadrait sa jolie figure d'une auréole sombre. Après un dernier regard jeté sur le cher petit castel qu'elle ne reverrait peut-être jamais, Simonne s'éloigna.

## XV

# LE TRAITRE DÉMASQUÉ

Le comte Conrad se promenait avec agitation dans la vaste salle où il se tenait ordinairement. Son visage trahissait une vive préoccupation : de temps à autre il s'arrêtait et s'adressait à lui-même des paroles confuses et précipitées :

– Oh ! quelle sera la réponse de Messieurs du Parlement ? L'acte était faux, j'en suis sûr ; mais auront-ils vu clair ? Ô Vauthier, Vauthier ! C'est toi qui as fait tout ce mal ; j'ai pourtant cru en toi, je t'avais pris pour mon féal ami ; et lorsque je reviens, tu as détaché de moi le cœur de mes sujets en faveur de Jean de Chalons ! À cause de toi, j'ai dû m'humilier devant le prince d'Orange. Tu as inventé des privilèges et des chartes : je ne suis plus maître chez moi, je n'ai plus même la liberté de faire entrer dans la ville et d'en faire sortir qui je veux ! Toutes mes actions sont mal jugées par Leurs Excellences de Berne. Elles m'ont forcé à murer la porte de mon donjon. À quoi me sert donc d'être comte et Seigneur de Neuchâtel ? Je suis seul contre mes ennemis ; même ma bonne dame Marie de Vergy m'a quitté. Ah ! si je n'étais qu'un pauvre sire, combien je serais plus heureux ! Je vivrais dans un petit castel, qui sait ? avec cette belle jeune fille que j'ai vue il y a quelque temps à Boudry ! J'aurais pu en faire ma dame, tandis qu'il me faut quelqu'un de haut lignage !

Deux hommes qui entrèrent dans la salle interrompirent sa méditation. L'un d'eux était fluet, la face pâle, le regard louche et fuyant, la bouche mince montrant dans un sourire de loup des dents jaunes et pointues. C'était Simon de la Bruyère, serviteur bourguignon à l'âme basse et envieuse, le mauvais génie du comte, qui malheureusement lui donnait toute sa confiance. C'était lui qui avait conseillé à son maître de reprendre sans rien payer les terres accensées tant aux prêtres qu'aux laïques, mesure qui causait à tous des pertes irréparables et souleva la haine du peuple contre Conrad.

L'homme qui accompagnait Simon offrait un type fort différent, un mélange de bonhomie et de rudesse, de finesse et d'ignorance, l'œil petit, mais pétillant de gaieté : c'était Messire Itel Trosberg. Le comte vint à lui et lui serra affectueusement la main :

– Tu m'apportes ta redevance ?

– Oui, Monseigneur, dit Itel, en mettant un genou en terre devant son suzerain. Mes bœufs attendent en bas, avec deux muids de froment ; l'année a été bonne, le grain est beau.

Le comte fit signe à Simon de sortir, puis il s'assit, en invitant Trosberg à en faire autant :

– Je n'ai pas encore de nouvelles, Trosberg, commença-t-il d'un ton chagrin ; ces Messieurs du Parlement tardent beaucoup. S'ils allaient me donner tort ! Mais, quoi qu'il arrive, tu ne m'abandonneras pas, n'est-il pas vrai, Itel ? Je t'ai toujours fait du bien, à toi et à ta famille...

Trosberg était tout ému :

– Ah ! Monseigneur, ne le savez-vous pas, nous sommes tout à vous, moi, dame Marguerite de Giez ma femme, et Aymonnette ma fille !

Le comte soupirait :

– Ah ! comme vous êtes heureux, Itel ! vous avez une charmante épouse, une adorable fille, espiègle comme un oiseau...

Trosberg s'était rembruni :

– Mais je n'ai point de fils, Monseigneur ; vous en avez un, vous, un bel adolescent qui s'en va sur ses seize ans...

– Oui, c'est tout ce qui me reste ; mais dans l'agitation et les querelles où je vis, à peine ai-je le temps de jouir de lui.

Depuis un moment, Trosberg semblait inquiet :

– Monseigneur, dit-il enfin, est-ce que j'ose vous parler franchement ?

– Oui, certes, et de quoi ?

– Eh ! bien, Monseigneur, soit dit sans vous fâcher, votre Simon de la Bruyère est un traître ; c'est lui qui excite le peuple contre vous, de concert avec Messire de Rochefort et Jacques Leschet. Il ne sait vous donner que de mauvais conseils, qui portent la discorde dans tout le pays ; il vous vole et fait de fausses écritures...

Il s'arrêta, craignant d'en trop dire, et regarda avec inquiétude quelle figure faisait son maître. Celui-ci n'était pas irrité ; il avait plutôt un air triste :

– Tu as raison, Itel ; il y a longtemps que je me doute de la friponnerie de Simon, mais je n'ai pas le courage de le renvoyer : c'est le seul qui me témoigne un semblant d'amitié.

– Vous m'oubliez, Monseigneur, vous m'oubliez !

Et la face de Trosberg s'épanouissait dans un large sourire.

– Merci, mon ami, merci ; oui, je crois en toi et je saurai bien te le prouver un jour. – Oui, je renverrai Simon, je lui

prouverai ses trahisons, il sera puni. Oh ! si je pouvais en même temps me débarrasser du sire de Rochefort !

Un page frappa à la porte et entra, en s'inclinant devant Conrad :

– Guyot du Pont est revenu !

Le comte tressaillit et se leva :

– Enfin, c'est la réponse ! Faites-le monter tout de suite !

Guyot du Pont fut introduit. C'était une espèce d'escogriffe aux longs cheveux blonds filasse, au teint rose pareil à celui d'une fille, et orné d'une paire de bras qui n'en finissaient pas. Ses jambes étaient aussi d'une longueur démesurée. Il tenait à la main un pli dûment scellé et cacheté. Le comte le prit et brisa le sceau. Il parcourut le contenu du message et poussa un cri de joie : les fourberies de Vauthier étaient démasquées, les actes étaient reconnus pour faux, les signatures et le scel du comte Louis avaient été contrefaits. Conrad frémissait de joie :

– Enfin l'heure de la justice a sonné ! Enfin j'ai la preuve des trahisons de mon cousin de Rochefort ! Je pourrai faire rentrer dans l'obéissance mes sujets révoltés ; ils ne m'opposeront plus Jean de Chalons et leurs fausses franchises !

Puis, se tournant vers le messager :

– Allons, tu m'apportes de bonnes nouvelles, Guyot ; prends un siège et raconte-moi ton voyage.

Le jeune homme s'assit gauchement. On eût dit qu'il ne savait que faire de ses membres dégingandés :

– Eh bien ! Monseigneur, je suis donc parti sur le grand Bucéphale du grand Jacques de Vauxtravers ; une fière bête, allez, Monseigneur ; elle faisait ses quatorze lieues par jour comme de rien. Seulement ce qu'il y avait d'ennuyeux était que, une fois dessellée et débridée on avait tout le mal possible à la

harnacher de nouveau ; son maître l'a dressée à ne pas se laisser approcher par ceux qu'elle ne connaît pas. Elle ne me connaissait qu'à moitié, aussi ai-je dû essuyer bien des rebuffades.

Le comte riait :

– Et comment as-tu trouvé Paris ? C'est une belle ville, n'est-ce pas ? On m'en a toujours dit des merveilles. J'ai été deux fois en Terre-Sainte, mais je n'ai pas trouvé moyen d'aller jusque là.

Guyot du Pont haussa les épaules.

– M'est avis, Monseigneur, que c'est une assez remarquable ville ; mais pour dire franchement, j'aime encore mieux notre bon Neuchâtel. Au moins peut-on y marcher sans s'y perdre. De quelque côté qu'on aille, on y voit toujours se dresser les tours de la reine Berthe, et il ne faut pas plus d'un quart d'heure pour aller d'une des portes à l'autre. Ils ont aussi voulu me faire admirer leur église comme étant la plus belle du monde. Allez donc ! que je leur ai dit, vous n'avez pas vu Notre-Dame de la comté de Neuchâtel ? Puis ils m'ont montré leur roi, Messire Charles, sixième du nom, en me le baillant pour le plus bel homme du royaume. Pour lors, je me suis furieusement campé et leur ai dit :

– Ah ! mes beaux seigneurs, on voit bien que vous n'êtes jamais venus dans le beau pays de Neuchâtel et n'avez jamais vu notre sire comte. En voilà un de grand et de beau ! Son château est autrement bâti que celui du vôtre, et la place où dame Mahaut rendait la justice est autrement plus vaste et plus admirable que les places les plus vantées de votre Paris...

Le comte et Itel Trosberg se divertissaient :

– Mais, mon pauvre Guyot, les écarts du grand Bucéphale t'ont fait perdre la raison, dit le premier ; quelles fariboles as-tu contées à ces gens de là-bas !



Du Pont se mit à rire :

– Oui, oui, c’est bien ce que je pense maintenant que je suis de retour ; mais voyez, Monseigneur, quand je me suis trouvé là-bas tout seul, sans autre compagnon du pays que le grand Bucéphale qui ne m’aimait guère, eh ! bien, il m’a pris comme une sorte d’ennui. Alors il me sembla que nos bonnes rues de Neuchâtel et de Valangin étaient pavées d’or et d’argent, que Notre-Dame d’ici était plus haute, plus vaste et mieux parée que Notre-Dame de Paris ; que vous, Monseigneur, étiez beau et vaillant comme mon patron Saint-Michel, et que notre lac était comme du velours bleu à côté de la sale petite rivière qu’ils ont là-bas. Maintenant que je suis de retour, il me semble tout de même que Paris n’était pas si désagréable ni si laid...

Conrad continuait à rire :

– De sorte que nous voilà revenu à notre niveau ordinaire ; en tous les cas, merci, mon pauvre Guyot, du prestige et du haut renom que tu m’as donné là-bas. Tiens, voilà qu’on t’apporte de quoi te rafraîchir. Qu’est-ce que l’on boit à Paris ?

– De la piquette, Monseigneur, de la piquette !... Et ils voulaient me faire croire que c’était du meilleur qu’ils avaient en France... Chouette ! que je leur ai répondu, ça ne vaut rien : venez voir un peu chez nous ; je vous invite à goûter du tonneau que j’ai acheté l’an passé aux moines de Bevaix ; c’est du fin bon, celui-là, du soleil tout pur.

Itel souriait :

– S’ils acceptent ton invitation, mon brave Guyot, ton tonnelet court grand risque...

– J’étais bien sûr qu’ils n’accepteraient pas, répondit le brave garçon en étendant ses longues jambes, qu’il avait jusqu’alors modestement repliées sous lui ; puis il se leva.

Le comte lui tendit affectueusement la main :

– Tu pars, mon ami ?

– Oui, je vais rejoindre dame Othenette ma mère ; elle doit m’attendre avec impatience.

– Bien ! Tu lui diras qu’elle a un brave fils, dont je suis content et auquel je le prouverai d’ici à peu de temps. Adieu, Guyot.

Le jeune homme sortit tout heureux. ITEL Trosberg se rapprocha du comte :

– Messire, oserais-je vous faire une question ?

– Laquelle ?

– Comment comptez-vous agir envers les mécontents et leurs chefs ?

– Comment ? Mais je vais faire arrêter Vauthier, Dacie et Leschet ; ils payeront leurs fourberies de leur tête, et, avant, de la torture, pour leur faire avouer tous les autres méfaits qu’ils doivent avoir commis. Quant aux mécontents, au lieu des franchises qu’ils prétendaient m’imposer, je vais les accabler de redevances.

Trosberg secouait tristement la tête :

– Monseigneur, si je pouvais hasarder un conseil...

– Tu le peux.

– Eh ! bien, si j’étais vous, j’emploierais la clémence. La captivité suffirait pour Vauthier et ses complices ; quant aux mécontents, au lieu des fausses chartes qu’ils ont produites et dont vous leur démontreriez la nullité, je leur accorderais quelques nouvelles franchises de moindre valeur qui calmeraient leurs murmures. Voilà ce que je ferais, Messire, voilà ce qu’il vous faut faire : gagnez l’amour de votre peuple par votre magnanimité et votre grandeur d’âme ; ne sera-ce pas mieux qu’une vengeance cruelle qui peut tôt ou tard amener de tristes

représailles ? Messire, la bénédiction d'un peuple vaut mieux que ses imprécations ; soyez juste, mais soyez encore plus miséricordieux que juste !

Le comte était ému ; les paroles de Trosberg avaient remué la meilleure partie de son cœur ; malgré ses défauts, son indifférence plutôt feinte que réelle, il avait soif de l'amour et de la confiance de son peuple, amour et confiance qu'il possédait si peu. C'était pour lui une douleur profonde, bien que secrète, de voir que la population de son comté appelait de tous ses vœux la domination étrangère de Jean de Chalons. Il allait peut-être accéder aux demandes de son fidèle ami, lorsqu'il rencontra, fixé sur lui, le regard perçant de Simon de la Bruyère qui venait d'entrer. Ce fut comme si le mauvais esprit, un instant conjuré, reprenait possession de lui :

– Je me déciderai plus tard, fit-il sèchement, la prochaine fois que je te reverrai... Nous avons le temps ; au revoir, IteL.

Trosberg, ainsi congédié, n'osa pas insister. Il sortit la mort au cœur, sûr d'avance que le comte, excité par l'insinuante perfidie de la Bruyère, allait se livrer sans réserve à ses violentes passions.

– Beau conseiller que vous avez là ! fit ce dernier avec sa familiarité habituelle. Vous n'auriez plus qu'à vous laisser manger la laine sur le dos et à prier humblement les serfs des campagnes de bien vouloir vous conserver comme prince et Seigneur. Mieux vaudrait abdiquer tout de suite en faveur de Messire Jean de Chalons et du Seigneur de Rochefort. Ce Vauthier ! ne se vante-t-il pas d'être le vrai maître du pays ? Il vous traite de mannequin, de fantôme impuissant derrière vos hautes murailles. Ah ! si vous connaissiez toutes les moqueries dont vous êtes l'objet, comme on rit de la confiance que vous avez eue en lui lors de votre départ pour la Terre-Sainte ! Elle était bien placée, ma foi, dans un homme qui a passé son temps à fabriquer de faux actes pour s'emparer du comté à votre barbe !...

Le visage de Conrad avait pris une expression dure ; ses yeux lançaient des éclairs. Les bons conseils de Trosberg étaient dès longtemps oubliés. Il se promenait dans la salle comme un tigre en cage :

– Ah ! certes oui, que je me vengerai ! Par la malemort, Vauthier me paiera ses félonies dès aujourd’hui ! Sa tête, celles de Dacie et de Leschet, sont mises à prix ; j’irai moi-même anéantir Rochefort, ce repaire de brigands !...

Simon de la Bruyère rayonnait d’aise ; il avait ce qu’il cherchait : la clémence de Conrad lui eût ramené le cœur de ses sujets ; sa rigueur les lui aliénerait de plus en plus. C’est ce que désirait le mauvais clerc ; il ne craignait du reste rien pour ses complices : Vauthier est trop adroit pour se laisser prendre, se disait-il ; quant aux autres, les deux prêtres, ils trouveront bien des défenseurs dans leur couvent ! – Il se retira discrètement : la coupe était assez pleine, il ne fallait pas encore la faire déborder.

Conrad s’assit près de la table et cacha sa tête dans ses mains ; il se sentait profondément triste et malheureux. Soudain, la porte s’ouvrit : le lévrier du comte, tenu en laisse par un beau jouvencel, s’élança dans la salle :

– Père, père ! criait le jeune homme, j’ai dressé le chien à étrangler le gibier !... Mais qu’as-tu, père ? Tu sembles triste...

Et le jeune homme appuyait sa tête blonde contre le front grisonnant du comte. Celui-ci se redressa ; une expression de tendresse passa dans son regard. Il se sentait revivre dans cette jeune existence et, secouant ses préoccupations :

– Oui, j’étais triste, Jean ; ah ! puisses-tu ne jamais passer par où je passe !... Mais à quoi sert de t’en parler ? Raconte-moi plutôt l’emploi de ta journée...

Et le père et le fils, doucement appuyés l’un sur l’autre, se mirent à deviser ensemble.

## XVI

### LA VISITE DU PÈRE ANSELME

Malgré les soins assidus de la Claudette, Sibylle ne se rétablissait pas ; il semblait que la force de vivre lui fût ravie ; une mélancolie profonde avait envahi tout son être. Sa pensée habitait sans cesse avec Gaston, tandis que sa faiblesse était si grande qu'elle n'aurait pas même pu se traîner jusqu'à lui. Elle ne pouvait plus rien pour le captif, qui dépérissait dans son cachot. N'avait-elle pas entendu un jour, par la fenêtre ouverte, Antoinet dire avec un gros rire : « Encore quinze jours de ce régime, et notre maître n'aura plus à chercher les moyens de s'en débarrasser. Il empochera la rançon sans avoir l'ennui de rendre l'oiseau. » Ces paroles avaient porté le dernier coup à l'énergie de la pauvre enfant.

Guillaume du Terreaux ne s'inquiétait guère de l'état de sa fille. Il était persuadé que ce n'était rien :

– Bah ! disait-il, sa mère a eu souvent de ces accès : elle n'en est pas morte, puisque c'est une mauvaise fièvre qui l'a emportée.

La pauvre Claudette épuisait toutes les ressources de son art dans l'espoir de guérir sa jeune maîtresse. Un soir, comme elle s'efforçait de lui faire avaler un peu de lait chaud, Sibylle

repoussa la tasse et, ouvrant tout à fait ses grands yeux alanguis :

– Tu m’aimes, Claudette, n’est-ce pas ?

– Si je vous aime, vous le savez bien !

– Eh bien, je veux me confier à toi, Claudette ; tu sais qu’il y a un prisonnier dans le cachot du Châtelard ; ce prisonnier, c’est mon fiancé, je ne le reverrai jamais, et c’est cette pensée qui me fait mourir. Claudette, trouve moyen de lui parler, dis-lui qu’il n’y a plus d’espoir, que je ne puis plus rien pour lui, que je vais mourir, mais que je l’aime toujours, que je l’aimerai jusqu’à la fin, au-delà de la mort. Ô ma bonne Claudette, tu tâcheras d’aller le voir, n’est-ce pas ? Ah ! sans Gaston, que je serais heureuse de mourir ! J’ai fait ce que j’ai pu pour accomplir le bien ; cela ne m’a pas réussi.

La Claudette pleurait :

– Non, Mademoiselle, vous ne mourrez pas, non. Oh ! si seulement le père Anselme était ici, il saurait bien vous redonner du courage...

– Oui, le père Anselme, murmura doucement Sibylle, il y a bien longtemps que je ne lui ai parlé ; j’aimerais le revoir avant de mourir... mais c’est impossible, jamais mon père ne le laisserait entrer.

La Claudette prit un air de résolution :

– Je le ferai passer, Mademoiselle : Messire du Terreaux est absent ce soir, je chercherai un moyen ; prenez bon courage, tout ira bien pour vous.

Puis la Claudette s’éloigna aussi vite que le lui permettait sa jambe boiteuse, et, tandis qu’une vague lueur d’espérance s’élevait dans le cœur désolé de la jeune malade, elle se mit à réfléchir profondément :

– Comment faire entrer, puis sortir du château, une personne étrangère ? Si on pouvait les endormir tous !

Elle se frappa le front : elle n'était pas surnommée la sorcière pour rien ; ne savait-elle pas un narcotique assez puissant pour les assoupir une heure ou deux ? Un peu de suc de pavot dans leur souper, tout irait pour le mieux !

Le soir, la Claudette alla s'asseoir près d'Antoinet, dans la petite salle d'armes où les hommes se tenaient ordinairement. Le geôlier cumulait aussi les fonctions de portier ; nul ne pouvait pénétrer au Châtelard ou s'en éloigner sans qu'il le sût. L'ivrogne étouffa un bâillement formidable :

– Du diable si j'ai jamais vu un sommeil semblable ! c'est à n'y plus tenir ; les camarades ronflent déjà ; êtes-vous comme cela, la mère ?

– Moi ? Quand on a bûché toute la journée, on se sent bien un peu lasse à la fin, mais je pourrais veiller encore longtemps ; à mon âge, on n'a plus guère besoin de dormir.

– C'est avoir de la chance ; pour mon compte, je donnerais bien ce soir ma part de salut à Messire Satan, pour qu'il montât la garde à ma place, et me laissât ronfler mon soûl ; mais bernique ! si je me laissais aller, notre sire pourrait bien revenir à l'improviste. J'ai le sommeil si fort que je ne l'entendrais même pas.

La Claudette ébaucha un sourire :

– Antoinet, je veux bien veiller à ta place, à une condition toutefois, c'est que tu ne tourmenteras plus mon Simonnot, voire même que tu le défendras contre les autres.

– C'est conclu, fit l'ivrogne enchanté ; tope-là...

– Tu peux dormir en paix ; si le maître arrive, je t'éveillerai à temps.

Antoinet alla se jeter dans un coin et ne tarda pas à tomber dans un assoupissement profond. La Claudette attendait cet instant ; elle se glissa hors de la salle, franchit la passerelle et courut aussi vite qu'elle le put chez le père Anselme. Elle le trouva, lisant à la lueur d'une lampe et le mit en deux mots au courant de la situation :

– C'est un peu dangereux, conclut-elle, mais la damoiselle se meurt.

Le saint homme était déjà debout :

– Partons ! Pauvre petite Sibylle !

Le portier dormait toujours ; Simonnot se promenait dans la cour ; il poussa un cri joyeux en apercevant son vieil ami, mais sa mère lui imposa vivement silence et tous trois gravirent l'escalier tournant qui menait à la chambre de la jeune fille. Sibylle s'était légèrement assoupie ; sa figure, fort amaigrie et éclairée par la lanterne de la Claudette, avait des transparences de marbre. Le père Anselme eut une exclamation de pitié, puis, se penchant sur la pauvre enfant, il l'appela avec douceur. Elle tressaillit, puis, reprenant soudain connaissance, elle saisit dans ses mains celles du vieillard :

– Oh ! père Anselme, c'est donc bien vous, vraiment ! Je vous voyais dans mon rêve, mais je n'y pouvais pas croire. Oh ! si vous saviez comme je suis malheureuse !

Il la regardait avec une commisération profonde :

– Je sais tout, Sibylle, je sais que vous avez beaucoup à souffrir, mais ce n'est pas une raison pour appeler la mort ; il faut laisser cela aux lâches ; vous n'en êtes pas, mon enfant. – Avez-vous donc oublié toutes nos conversations d'autrefois ?

– Oublier ! Oh ! mon père, j'ai tant essayé de faire ce que vous me disiez, ce qui me semblait bien ; je n'ai pas réussi : je



suis séparée de Gaston, il va mourir sans moi, il croit sans doute que je ne l'aime plus, que je l'abandonne !

Il l'arrêta :

– Enfant, c'est à présent l'occasion de me prouver que vos désirs de bien faire et vos bonnes résolutions étaient sincères. Ce n'est pas sur les routes faciles que l'on rencontre les âmes fortes et grandes ; c'est dans le malheur et la souffrance qu'elles se trempent. Il faut vivre, Sibylle ; Dieu est toujours là, rien n'est perdu.

Elle avait relevé la tête, un feu nouveau brillait dans ses regards, une rougeur légère colorait son visage pâle :

– Oui, je vivrai, mon père, vous m'avez rendu un peu de courage, murmura-t-elle. J'avais cessé de prier Dieu, je croyais qu'il m'avait abandonnée ; je suis sûre que non maintenant, puisqu'il a permis que vous vinssiez jusqu'à moi. Ô mon père, merci, merci !

Anselme souriait :

– Sibylle, je veux aller jusqu'au cachot de Gaston ; lui aussi doit avoir perdu l'espérance ; mon devoir est de chercher à le voir ; qui garde les clefs de sa prison ?

La Claudette sourit mystérieusement :

– Je vais les chercher.

Sibylle avait joint les mains :

– Oh ! dites-lui que je l'aime, père Anselme, que je ne serai qu'à lui.

Le vieillard posa sa main sur la tête de Sibylle, et après avoir adressé au ciel une prière fervente, il alla accomplir la seconde partie de son dangereux ministère.

Après son entrevue avec Guillaume du Terreaux, Gaston avait été écroué dans un cachot plus sombre et plus infect que celui où on l'avait jeté d'abord et que la tendresse de Sibylle avait peu à peu rendu supportable. Par un raffinement de cruauté bien inutile, on l'avait enchaîné à deux anneaux de fer scellés dans la muraille. Ce fut là que ses amis inconnus le trouvèrent. Le pauvre garçon se mourait de langueur et de désespoir, il ne croyait plus à l'arrivée de sa rançon et se disait que c'en était fait de lui. Lorsque le vieillard entra, il rêvait, assis sur le sol, la tête languissamment appuyée à la muraille humide. La porte gémit sur ses gonds, il ne regarda pas même qui entrait. Le père Anselme s'avança. Gaston tourna enfin les yeux de son côté et poussa un léger cri ; l'inconnu lui ouvrait les bras :

– Mon pauvre ami, mon pauvre enfant !

Le jeune homme avait peine à trouver une parole :

– Qui êtes-vous, que venez-vous faire ?

– Vous parler de Dieu !

Gaston baissa la tête :

– Dieu ? qu'il me pardonne ! Voilà bien des jours que je doute de son existence ; il m'a abandonné !...

– Non pas, mon fils : il se souvient de vous, il a placé dans ce donjon un de ses anges. Là-haut, Sibylle pleure et prie pour vous ! Courage donc !...

Le captif avait tressailli :

– Sibylle, elle vit donc encore ! Oh ! quand la reverrai-je !...

Il s'arrêta et poussa un cri en indiquant la porte. Anselme et la Claudette se retournèrent précipitamment. Sibylle, pâle comme les vêtements blancs qui l'enveloppaient, se tenait sur le seuil ; ses yeux étaient dilatés par la terreur :

– Mon père vient d’arriver, il est devant le pont-levis et s’impatiente parce qu’Antoinet n’ouvre pas. Messire, vous êtes perdu à cause de moi. Ah ! Dieu, je ne fais que du mal, vous le voyez bien !

Le père Anselme s’approcha d’elle :

– Ce n’est pas le moment de s’évanouir, Sibylle ; soyez forte et obéissez-moi. Remontez dans votre chambre avant que votre père soit entré.

– Mais vous, mais la Claudette ?

– La Claudette vous aidera, ma pauvre enfant ; vous êtes incapable de faire seule ce trajet. Allez, retirez-vous ensemble.

– Mais vous, mais vous ! Messire, vous et Gaston ! Si mon père vous trouve ensemble, il est capable de vous tuer l’un et l’autre.

Elle tomba sans connaissance sur le sol. Le père Anselme s’approcha de Gaston :

– Au revoir, lui dit-il, et courage !

Puis, rapidement, il enleva Sybille et l’emporta dans sa chambre.

La voix de Guillaume du Terreaux s’éleva terrible et menaçante. Il tempêtait contre la Claudette, qui remontait péniblement l’escalier, cachant la clef sous ses vêtements.

– Ah ! gueuse, c’est ainsi que tu fais ton service, que tu laisses la maisonnée entière dormir, si bien que je ne puis rentrer chez moi ! Il t’en cuira ! Si je n’envoie pas ton Simonnot dans les oubliettes !...

La vieille avait joint les mains :

– Ô Monseigneur ! bégaya-t-elle.

Soudain un bras se posa sur l'épaule du châtelain ; il se retourna brusquement : le père Anselme se tenait à côté de lui. La Claudette se lamentait :

– Jésus Maria, nous sommes perdus !

Les deux hommes se regardèrent, puis, sous le regard lumineux et profond du père Anselme, le baron du Châtelard baissa les yeux :

– Messire du Terreaux, dit lentement le vieillard, la malédiction de Dieu est suspendue sur votre tête. Il avait placé un ange à vos côtés, cet ange est près d'ouvrir ses ailes et de s'envoler : Sibylle se meurt !

Le châtelain tressaillit ; il sentait que le vieillard disait vrai ; néanmoins il répondit :

– Que faites-vous ici, espion, voleur !

Le père Anselme l'interrompt :

– J'aurais peut-être pu éviter de vous rencontrer, Messire ; mais c'est justement parce que je suis entré ici sans votre permission que je ne voulais pas sortir sans vous avoir vu. L'œuvre que Dieu m'a donnée à faire ne s'exerce pas en cachette, et si vous doutez de mes paroles, venez voir vous-même dans quel état votre dureté a jeté Sibylle.

Tout dégradé qu'il fût, Guillaume ne put s'empêcher d'admirer en lui-même le noble courage du vieillard. Il monta à la chambre de sa fille ; elle n'avait pas repris connaissance. Quand il la vit, étendue sur son lit, pâle comme la neige, il la crut morte, et, pour la première fois peut-être, il sentit qu'il tenait encore à son enfant. Le père Anselme les contemplait en silence :

– Il y a un moyen de la sauver, un seul, dit-il, en appuyant sur les mots.

Guillaume se retourna :

– Lequel ?

– Il faut lui permettre de voir le prisonnier et le tirer de son cachot. Messire Guillaume, écoutez-moi, ouvrez votre cœur au bien : Dieu vous offre cette dernière chance de faire ce qui est juste. Le damoisel de Rocheblanche et Sibylle se meurent tous deux ; sauvez leur vie en les réunissant.

Du Terreaux éprouvait en ce moment comme un vague désir d'une vie plus digne, plus douce et meilleure que la sienne. Il se tourna vers la Claudette qui tremblait toujours :

– Va dire à Antoinet d'amener le prisonnier.

La commission fut bientôt faite, et quelques instants après Gaston entra dans la chambre. En apercevant Sibylle, il crut aussi que la vie l'avait abandonnée et s'élança plein de désespoir vers elle. Comme si la voix de celui qu'elle aimait l'eût réveillée, Sibylle ouvrit lentement les yeux, et abandonna sa main glacée à Gaston. Le baron les regardait sans parler.

– Vous le voyez, Messire, dit Anselme, elle est sauvée ; Dieu vous tienne compte du bien que vous venez de faire.

Guillaume accompagna le père Anselme jusqu'à la poterne et s'en revint tout rêveur ; le bien et le mal se livraient en lui un suprême combat ; depuis qu'il s'était engagé dans sa vie de crimes et de brigandages, jamais il ne s'était trouvé si près de la régénération. Soudain un petit rire sec retentit à son oreille :

– Vous voilà bons amis, Messire du Terreaux ! Que faisiez-vous avec cet homme ! Les absolutions du couvent ne vous suffisent plus !

C'était Jean Dacie. Guillaume essaya de s'excuser :

– Sibylle désirait le voir...

Jean Dacie fixait sur lui son fin regard :

– Ah ! je vois bien qu'on vous ensorcèle ! Sibylle se moque de vous par derrière et profite du moment où vous êtes absent pour faire chercher une espèce de prêtre qui ne croit que la moitié des enseignements de l'Église. Ne m'a-t-on pas dit que le père Anselme se moquait de la Vierge et des Saints ! Puis, sur quatre mots de ce fâcheux, vous voilà timide comme un enfant qu'on réprimande ! Le comte de Neuchâtel vous demandera votre tête un de ces jours ; vous serez trop heureux de la lui offrir.

Guillaume, à ces derniers mots du moine, tressaillit :

– Sauriez-vous quelque chose, Dacie ?

Dacie sourit :

– Ah ! je sais tout, j'en ai assez ; Vauthier est en fuite et Conrad le traque. Tout s'est découvert, et au premier jour ce sera à notre tour d'être pris et pendus. Leschet se trouve aussi prisonnier... Et c'est le moment que vous choisissiez pour libérer Messire Gaston. Envoyez-le plutôt en ambassade chez le comte lui apprendre que vous l'avez rançonné, maltraité, fait languir dans la pourriture d'un cachot, et comment vous en avez usé avec votre fille, la belle Sibylle !

– Tais-toi, tais-toi, Jean Dacie, ou je te tue. Je ne suis pas un imbécile. Vauthier s'est laissé prendre ; on n'aura pas si vite raison de moi !

En parlant ainsi, il remontait l'escalier :

– Où allez-vous, Messire ? cria le moine.

– Garder l'oiseau, parbleu ! Faut-il attendre qu'il s'envole par la fenêtre ?

– Attendez un instant ; il me reste quelque chose à vous dire : vous étiez absent aujourd'hui, vous n'avez donc pas vu les

signaux de la Molière ; il y a une bonne proie à capturer ce soir. Nous étions aux vignes, les autres fermaient les yeux pour ne rien voir, moi je les ouvrais tout grands à votre profit. D'après ce que je sais de vos signaux, ce sont des colporteurs à pied ; ils doivent longer la Vi de l'Etra [der]rière Bevaix ; vous pourriez les attraper, Monseigneur, les assommer à moitié, et leur donner ensuite le damoisel de Rocheblanche comme introducteur auprès de Messire Conrad... N'est-ce pas bien imaginé ?

Et le moine s'en alla rapidement vers l'entrée du souterrain qui conduisait à l'abbaye, tandis que son petit rire sinistre et faux résonnait derrière lui.

## XVII

### LA SŒUR

Rentré dans sa cabane, le père Anselme pria avec ferveur pour Sibylle et Gaston. Il se sentait un cœur de père pour la jeune fille si solitaire et si malheureuse, et jusque bien avant dans la nuit ses supplications montèrent à Dieu.

Un tumulte lointain, des cris de détresse et des menaces vinrent le tirer de ses oraisons. Il tressaillit :

– Seigneur, seraient-ce encore des malheureux qu'on attaque !

Il faisait nuit noire, le père Anselme alluma une torche de résine et s'élança dehors. Les cris s'affaiblissaient ; bientôt ils cessèrent complètement et l'on n'entendit plus que les pas de quelques hommes qui s'éloignaient rapidement. Le vieillard se hâtait ; soudain il aperçut un homme et une femme déjà âgés, couchés à terre dans une mare de sang. Ils étaient morts, le père Anselme le reconnut tout de suite ; mais en se retournant il vit à quelque distance un troisième corps à moitié caché par de hautes broussailles. Le saint homme s'approcha et se pencha tout ému sur un bel adolescent que la vie semblait avoir déjà quitté. Le coup d'œil exercé d'Anselme lui montra cependant que tout espoir n'était pas perdu : le jeune homme n'était qu'évanoui.



Il le prit dans ses bras, le rapporta dans sa cabane et le déposa sur sa dure couchette ; puis il alla chercher un peu d'eau fraîche au ruisseau et en bassina le front et les mains de l'inconnu. Celui-ci ne tarda pas à revenir à lui ; il poussa un profond soupir et se dressa sur son séant, puis, portant la main à son côté, il poussa une exclamation et fondit en larmes :

– Ils m'ont tout pris ! Que vais-je faire ? Gaston, Gaston !

Le père Anselme fit un soubresaut, puis prenant dans ses mains les mains fines et menues de son jeune hôte et le regardant bien en face :

– Qui êtes-vous, mon enfant ? D'où venez-vous ? Que vous a-t-on pris ? Est-ce de Gaston de Rocheblanche que vous voulez parler ?

L'étranger avait fixé sur le vieillard son beau regard bleu tout brillant de larmes :

– Oh ! vous le connaissez ! Vit-il encore ? Je puis avoir confiance en vous, n'est-ce pas ? Je vais tout vous dire, si vous me promettez de m'aider.

Anselme lui tenait toujours les mains :

– Je vous le jure, mon enfant, au nom de Dieu qui m'entend.

L'adolescent reprit :

– Eh bien ! Messire, Gaston de Rocheblanche est mon frère ; il est retenu captif non loin d'ici ; j'apportais sa rançon...

– Ne perdez pas courage, mon enfant, Gaston vit encore. Quel bonheur sera le sien lorsqu'il saura que Simonne elle-même est venue pour le délivrer !

L'étranger poussa un cri de surprise ?

– Comment le savez-vous ?

– Je savais que Gaston n’avait pas de frère, mais possédait trois sœurs, dont l’une était blonde ; il avait raconté cela à Sibylle, et Sibylle a répété.

La jeune fille était devenue songeuse :

– Sibylle, qui est Sibylle ?

– Sibylle, mon enfant, c’est l’ange qu’il faudra remercier, après Dieu, le jour où votre frère vous sera rendu.

– Gaston l’aime-t-il beaucoup ?

– Oui, mon enfant, Gaston l’aime de tout son cœur ; le jour où tous deux seront libres, vous aurez une sœur de plus à aimer.

Simonne réfléchissait :

– Mais, reprit-elle au bout d’un instant, quand Gaston sera-t-il libre ? Je n’ai plus rien pour le délivrer ; et puis, vous ne savez pas, mon frère doit épouser Aymonnette Trosberg, la fille de mon oncle Itel à Valangin.

Le vieillard répliqua en souriant :

– Quant à cette dernière chose, mon enfant, je crois bien que Dieu en a décidé autrement ; pour le reste ayez bon courage : Messire Trosberg est l’ami du comte de Neuchâtel, et Messire Conrad forcera bien du Terreaux à libérer votre frère. Aussitôt que vous aurez repris des forces, je vous conduirai moi-même à Valangin.

– En attendant, faites parvenir à Gaston ceci pour lui rendre un peu de courage.

Et elle arracha de son cou une petite amulette d’argent. Ses yeux se fermèrent et elle tomba dans un sommeil entrecoupé d’accès de délire. Tout le jour durant et la nuit suivante, le père Anselme lui prodigua ses meilleurs soins. Au matin elle se calma ; son pouls emporté par la fièvre se tranquillisa, et le vieil-

lard, inquiet de sa jeune malade du Châtelard, abandonna un instant Simonne pour aller voir Sibylle et tâcher de faire parvenir à Gaston le gage de sa sœur. Mais arrivé devant le pont-levis, il le trouva levé ainsi que la passerelle.

Comme il frappait pour se faire ouvrir, la tête de Guillaume se montra à la petite fenêtre grillée par laquelle Antoinet examinait les visiteurs suspects. La figure du châtelain avait une expression sinistre. Il faut avouer qu'il ne se trouvait point dans une position fort agréable. Toutes les supercheries de Vauthier venaient d'être découvertes. Le bruit courait dans la contrée que le castel de Rochefort serait rasé et son maître condamné à mort. Nul doute qu'après cette exécution ce ne fût le tour du Châtelard de Bevaix. Jean Dacie était aussi menacé.

Ne pouvant faire tomber sa colère sur Conrad, Guillaume la reportait sur tous ceux qui l'entouraient. Gaston, replongé dans les horreurs de son cachot, recevait à peine de quoi se nourrir, et Sibylle se voyait rudoyée de plus belle ; mais la visite du père Anselme et sa courte entrevue avec celui qu'elle aimait lui avaient rendu un peu de force ; la maladie semblait vaincue, et la jeune fille se remettait lentement.

La Claudette aussi pâtissait rudement. Un soir, elle avait trouvé le Simonnot à moitié assommé dans la cour du Châtelard. Avec une peine infinie, elle remonta l'escalier tournant en le traînant après elle, et parvint à l'installer dans une mauvaise soupente où nul ne viendrait le chercher. Sans Sibylle elle eût essayé de s'enfuir avec lui, loin du tyran qu'elle haïssait ; mais, si pauvre et si misérable qu'elle fût, la Claudette était cependant la seule consolation d'une créature presque aussi faible et malheureuse qu'elle-même, et qui était, avec son fils, ce qu'elle aimait le mieux sur la terre.

On peut s'imaginer de quelle façon le père Anselme fut reçu par Guillaume. Celui-ci lui lança d'abord une bordée d'injures, puis, comme le vieillard insistait :

– Va-t'en, cria-t-il, va-t'en, sinon je te fais assommer par mes valets ; ou bien, ce qui serait encore mieux, je te fais pendre par les moines de l'abbaye : Jean Dacie s'entendra joliment à cela !

Le père Anselme s'éloigna tristement. Simonne l'attendait et avait besoin de lui ; sans cette circonstance, il n'eût pas reculé et fût entré au Châtelard, n'importe comment, fût-ce même en prisonnier ; la souffrance et la mort ne lui faisaient pas peur. Il était prêt à donner sa vie pour accomplir son ministère de paix.

Lorsqu'il rentra chez lui, la jeune Française dormait toujours, la crise était passée ; mais il fallait encore un jour ou deux pour qu'elle fût complètement remise et en état de se rendre à Valangin. Il importait cependant qu'elle s'y rendît au plus vite : dans les dispositions où était le châtelain, tout était à craindre. Une appréhension terrible traversa même l'âme du vieillard : il suffisait d'un caprice pour que Gaston disparût à jamais dans les oubliettes du Châtelard.

– J'irai moi-même à Valangin, dit-il à Simonne ; je verrai votre oncle et nous aviserons.

Le lendemain il se mit en voyage. Messire Trosberg le reçut un peu froidement : le père Anselme commençait à être connu pour ses croyances fort peu orthodoxes ; n'eût été que Conrad avait bien autre chose à faire dans ce moment-là, sans doute que le solitaire de Bevaix eût eu à répondre de ses hérésies. Mais sitôt qu'Itel entendit les raisons qui amenaient le vieillard à Valangin, sa physionomie changea complètement et la colère enflamma son regard à l'ouïe des souffrances que Gaston avait eues à supporter et des dangers courus par Simonne :

– Nous demanderons aide et secours au comte Conrad, dit-il, mais auparavant je veux aller voir ma nièce chez vous ; pauvre petite ! C'est Aymonnette qui sera contente d'avoir des nouvelles de son cousin. Depuis longtemps il avait été convenu

que ces deux jeunes gens s'épouseraient. Je vais vous envoyer ma fille pendant que je ferai préparer les chevaux.

Il sortit ; un instant après, une gracieuse fille, brune, avec de beaux yeux foncés et un charmant sourire, entra dans la salle. Elle s'approcha du vieillard et lui tendit la main :

– Mon père m'a avertie que vous aviez à me conter quelque chose qui m'intéressait fort...

Anselme se sentait un peu embarrassé :

– Que devait-il dire à cette enfant ? Peut-être aimait-elle d'avance le cousin inconnu auquel on la destinait. Fallait-il lui révéler que Gaston s'était déjà engagé à une autre et ne songeait plus à sa petite parente ?

– Oui, chère damoiselle, j'ai à vous entretenir d'importantes nouvelles ; votre cousin de Rocheblanche se trouve près d'ici.

À la grande surprise du vieillard, le visage d'Aymonnette s'assombrit ; elle cacha sa figure dans ses mains et fondit en larmes. Il y eut un instant de silence, puis la jeune fille reprit :

– Oh ! il faut que je vous l'avoue... vous me semblez bon, tandis que mon père confesseur me fait peur ; vous m'absoudrez peut-être, lorsque vous m'aurez entendue ; lui me condamnerait pour sûr...

Le vieillard la regardait avec douceur :

– Mon enfant, si cela peut vous faire du bien, je suis prêt à vous entendre. Seulement, croyez-moi, il n'appartient pas à l'homme de condamner ou d'absoudre, mais à Dieu. C'est à lui qu'il faut confesser nos fautes.

Elle le regardait avec étonnement ; puis elle continua :

– Je hais mon cousin de Rocheblanche bien que je ne le connaisse point. S’il arrive, tout mon bonheur est fini ; j’aime quelqu’un d’autre, mais mon père n’en veut pas entendre parler. Oh ! si vous saviez combien de fois j’ai souhaité que Gaston n’arrivât jamais jusqu’ici, qu’il mourût en chemin. C’était bien mal, n’est-ce pas ? mais je suis si désolée.

Son interlocuteur était devenu très grave :

– Ô malheureuse enfant, il s’en est fallu de peu que Dieu n’exaucât vos mauvais souhaits. Ma fille, priez-le désormais avec ferveur et croyez bien que Gaston ne cherchera point à contrarier vos projets.

– Comment cela ? demanda Aymonnette.

– Dans le castel où Gaston languit depuis deux mois, se trouve une noble et douce jeune fille ; ils s’aiment. Si Dieu permet que tous deux soient libres, bientôt ils seront unis.

Aymonnette resta pensive. Chose étrange, depuis qu’elle savait n’avoir plus rien à craindre de Gaston, elle se prenait presque à le regretter.

Messire Trosberg rentra :

– J’ai fait harnacher une mule pour vous, père Anselme, et mon cheval est prêt.

Sa fille lui sauta au cou :

– Où allez-vous ?

– Voir ta cousine Simonne.

– Oh ! alors, laissez-moi vous accompagner ?

– Eh bien, hâte-toi d’aller t’habiller ; je vais dire qu’on prépare la jument blanche.

Au bout de cinq minutes, Aymonnette revint toute sémi-lante dans sa robe de drap bleu clair brodée d'or à la taille et dans le bas de la jupe. Les trois personnages furent bientôt en selle, et en allant au petit trot, deux heures plus tard ils arrivèrent à Bevaix.

Simonne se dressa sur son séant en entendant les pas des chevaux. Une vive rougeur envahit son visage lorsque Itel et sa fille firent leur apparition. Aymonnette s'élança vers elle et l'embrassa :

– Simonne, chère Simonne, comme tu as été courageuse et comme tu as souffert ! Le père Anselme m'a tout raconté chemin faisant.

Itel avait pris dans les siennes les mains effilées de sa nièce :

– Vous êtes une noble et bonne créature, Simonne ; je serais fier d'avoir une fille comme vous. Comment se portent ma sœur et Olivière ? Je me sens un faible pour cette brune beauté.

La jeune fille fit un effort pour répondre :

– Ma mère va bien, mais Olivière est mariée !

Puis elle raconta simplement à son oncle ce qui s'était passé à Rocheblanche.

Itel l'écoutait avec attendrissement.

– Nous aviserons à sauver Gaston, mon enfant.

Le père Anselme, ayant réclamé du repos pour la jeune malade, emmena Aymonnette et son père. L'expression du vieillard était sombre :

– Je ne vous cache pas, Messire, que votre neveu est dans une situation très grave ; vous avez deux partis à prendre : ou

essayer de vous arranger avec Guillaume du Terreaux, ou recourir à la justice de monseigneur Conrad de Neuchâtel.

– Et auquel de ces partis vous arrêteriez-vous ? demanda Trosberg. Quant à moi, il me semble que ce bandit du Châtelard mériterait d'être pendu haut et court à la plus haute tour de son castel ; aussi me plairait-il assez de recourir au comte et de délivrer mon neveu à main armée.

Le vieillard secoua la tête :

– Oui, mais vous ne songez pas qu'après avoir fait ouvrir les portes du castel, vous risquez de trouver le damoisel mort au fond de quelque oubliette. Croyez-en ma vieille expérience : essayez de vous arranger à l'amiable ; il sera toujours temps d'employer la force.

Trosberg avait peine à accepter ce conseil :

– Croyez-vous vraiment que du Terreaux osât en venir là ?

– Cela n'est pas douteux. Qui sait même si maintenant déjà...

Aymonnette interrompit Anselme par un cri d'effroi. La jeune fille ne faisait pas mentir la réputation féminine : depuis qu'elle avait appris le danger que courait Gaston et son amour pour une autre qu'elle, le jeune homme s'était revêtu d'un nouveau prestige à ses yeux.

– Chut ! fit le vieillard, Simonne est remplie d'espoir au sujet de son frère, je lui ai caché ma triste incertitude, il lui faut la plus grande tranquillité ; mais ce que je puis vous proposer, c'est de faire à l'instant même une tentative auprès du seigneur de Bevaix. Je vous accompagnerai ; probablement je ne serai pas reçu, l'autre jour j'ai été repoussé. Pour vous, Messire, si vous pénétrez dans l'aire du vautour, soyez prudent et ayez pitié de la colombe qui s'y trouve.

Itel se retourna d'un air interrogateur. Anselme continua :



– Oui, Guillaume a une fille, une pauvre enfant qui s'étirole et se meurt ; la conduite de son père la tue.

Tout en marchant, les trois personnages étaient arrivés devant le pont-levis, qui était levé ainsi que la passerelle. ITEL Trosberg se mit à frapper. Antoinet apparut, puis alla quérir son maître. Guillaume du Terreaux était de fort mauvaise humeur : ses affaires allaient mal et ne semblaient pas devoir s'améliorer ; mais avec son opiniâtreté de taureau, il avait résolu de résister jusqu'au bout. Moins directement opposé à Conrad, une prompte soumission lui eût peut-être valu son pardon : il préférerait se laisser traquer et tuer dans son castel avec tout ce qui lui appartenait, et se venger en faisant périr Gaston.

Les supplications de Sibylle ne faisaient que l'exaspérer. Depuis la visite du père Anselme, la jeune fille avait repris des forces ; son énergie, un instant abattue, s'était relevée victorieuse. Voyant son père inflexible, elle essayait de gagner Antoinet. Tout ce qu'elle put obtenir de l'ivrogne fut qu'il l'avertirait au moment où la vie de Gaston serait directement menacée. Cela ne tarderait pas, la pauvre enfant le savait, et personne au monde n'y pouvait rien changer. Par quelques bribes de conversation qu'elle avait saisies entre Jean Dacie et son père, elle connaissait que, d'un jour à l'autre, Conrad pouvait venir mettre le siège devant le Châtelard et qu'ainsi les libérateurs et les amis du jeune homme deviendraient ses bourreaux.

Lorsque Antoinet vint dire à Guillaume qu'un étranger, accompagné d'une damoiselle et du père Anselme, demandait à lui parler, le geôlier fut fort mal reçu :

– Qu'ils aillent au diable !

Mais Antoinet, qui voyait briller devant ses yeux une pièce d'argent qu'ITEL lui avait promise s'il lui amenait son maître, revint à la charge :

– C’est pour quelque chose de très important, Messire ; vous ne perdez rien à l’entendre.

Guillaume se méfiait :

– C’est peut-être déjà un guet-apens de ce damné Conrad.

– Allons donc ! reprit Antoinet, un homme, un vieillard et une enfant...

– Je te dis, pendard, que je ne veux pas revoir cet Anselme du diable ; laisse-moi la paix ! Personne n’entrera au Châtelard et je ne sortirai pas pour parlementer avec qui que ce soit ; va-t’en !

Antoinet n’osa pas insister ; il se retira et cria d’un air bourru aux visiteurs que leur démarche était inutile, Guillaume refusant de les recevoir. Le père Anselme et ses hôtes reprirent le chemin de la hutte, où Simonne les attendait avec impatience. Lorsqu’ils entrèrent, elle les interrogea du regard.

– Mon enfant, lui dit son oncle, demain nous irons auprès du comte de Neuchâtel lui demander aide et protection. Après Dieu, lui seul peut sauver votre frère.

## XVIII

### LE RENARD VAINCU PAR LE LION

C'était le soir. Dans un cachot du château de Neuchâtel, un homme était étendu sur une couche de paille. Ses cheveux étaient longs, ses yeux avaient un regard farouche, une expression de lassitude et de souffrance profonde était répandue sur toute sa personne. Dans ce prisonnier misérable, on eût à peine reconnu le beau Vauthier de Rochefort.

Le comte de Neuchâtel se vengeait bien : non seulement il ravissait à son indigne cousin la fortune et la liberté, mais, sous prétexte de faire avouer au sire de Rochefort tous les crimes secrets de sa vie et tous les faux actes qu'il pouvait avoir fabriqués, le malheureux avait été mis à la torture jusqu'à quatorze fois dans un même jour : pas un mot ne sortit de ses lèvres. Les plus cruelles souffrances l'avaient laissé maître de lui, et c'est au soir d'une de ces terribles épreuves que nous le retrouvons.

Le malheureux était alors dans la plus sombre position où puisse se sentir un homme : il savait que la seule chose qu'il pût attendre de ses juges c'était la mort, et la mort ne l'effrayait pas. Depuis le commencement de sa captivité, il avait passé par de pires douleurs ; mais il réprimait avec peine un mouvement de désespoir en songeant à sa vie brisée, aux siens, à Lucrece surtout ; il avait été ambitieux pour elle aussi, et maintenant tout s'effondrait ; ses rêves, ses projets de grandeur tombaient en

ruine, et, qui sait ? son fils, dame Françoise, Lucrece étaient peut-être ensevelis à cette heure sous les décombres de Rochefort.

Comme il songeait à tout cela, soudain toute sa fermeté l'abandonna, et lui, que rien n'avait pu ébranler jusqu'ici, il se mit à pleurer comme un enfant. Il n'entendit pas la porte de son cachot s'ouvrir doucement, il ne vit pas un homme s'avancer et s'arrêter devant lui, en croisant les bras.

C'était Conrad, comte de Neuchâtel. Il avait bien l'air de savourer sa vengeance : jusqu'ici le courage de Vauthier lui avait enlevé la moitié de sa joie. L'heure était enfin venue : il contemplait son rival faible et vaincu ; il le tenait sous ses pieds ; il pouvait l'abreuver d'ironie et de mépris :

– Eh bien, baron de Rochefort, c'est donc le temps des larmes à présent. Je vois que le bourreau et ses aides savent bien leur métier ; je les en louerai demain.

Vauthier avait redressé la tête, puis, malgré la douleur que lui causait chaque mouvement, il se leva lentement en s'appuyant à la muraille. Une fois debout, il y resta adossé : sa taille paraissait un peu voûtée, ses mains tremblaient comme celles d'un vieillard. Il essaya de sourire :

– Oui, Conrad, je pleure ; mais ce ne sont pas tes instruments de supplice qui m'ont vaincu, ce n'est pas la mort qui m'effraye ; j'ai une famille que j'aime, c'est à cause d'elle que je pleure. Je t'ai fait du mal, Conrad, tu me l'as rendu, nous sommes quittes maintenant.

Le comte de Neuchâtel s'était avancé ; ses yeux plongeaient dans ceux de sa victime :

– Quittes, Vauthier, quittes ! Non pas ; qui me rendra ce que tu m'as pris ? Sans toi, mon peuple m'aurait aimé, aurait eu foi en moi. Voilà ce que tu m'as pris, ce que ta mort même ne

me rendra pas. Au moins, je t'aurai fait expier mon amertume et tu auras souffert autant, si ce n'est plus que moi.

– Je sais, reprit Vauthier, que je n'ai aucune grâce à attendre de toi et je ne demanderai rien pour moi-même ; j'ai employé ma vie à te combattre : si je pouvais, je recommencerais avec joie. Un mot seulement : Qu'as-tu fait des miens ? Où est Lucrèce ?

Le comte ne répliqua rien : il sentait que le cœur de son ennemi était suspendu à ses lèvres ; Vauthier était livide ; un seul mot du comte eût rassuré le malheureux père : il ne le prononça pas. Vauthier poursuivit :

– Tu es le seul homme qui m'ait vu triste et désarmé, Conrad de Neuchâtel ; tu pourras t'en vanter après ma mort. Est-ce pour cela que tu viens me trouver ici ?

Le comte hésita un instant :

– Écoute, Vauthier, tu es en ma puissance ; je puis adoucir ton sort si tu me révéles tous tes méfaits.

– Il fallait donc m'envoyer un confesseur en ta place, mon cousin ! Crois-tu que j'ai supporté la torture sans mot dire pour parler aujourd'hui devant toi ? D'ailleurs, je serai bientôt hors de tes mains, Conrad ; j'échapperais à ta condamnation que je n'échapperais pas à la mort : je la sens en moi ; regarde, qui donc reconnaîtrait Vauthier de Rochefort ?

Il disait vrai : cet homme hâve, défait, brisé par la souffrance, aux gestes tremblants, ressemblait bien peu au brillant cavalier que nous avons rencontré chez Guillaume du Terreaux. Conrad allait répondre, quand deux pages parurent derrière lui :

– Messire Itel Trosberg, accompagné d'un vieillard et d'une dame, demande à parler immédiatement à Monseigneur, dit l'un d'eux.

– Il dit que c’est une affaire qui ne souffre aucun retard, ajouta l’autre.

Conrad les congédia brusquement :

– Je viendrai quand j’aurai fini, j’ai aussi des affaires qui ne souffrent pas de retard.

Puis quand ils furent sortis :

– C’est donc bien résolu, Vauthier, tu ne veux rien faire pour me désarmer.

Il n’obtint pas de réponse. Au fond il en fut heureux ; les paroles d’Itel Trosberg lui revenaient en mémoire : Itel venait peut-être encore lui parler de Vauthier ; il pourrait lui répondre que Vauthier avait repoussé ses avances. C’est dans ces sentiments qu’il sortit du cachot et monta dans la salle où ses visiteurs l’attendaient.

À peine fut-il entré qu’une jeune fille pâle, fort jolie sous ses cheveux blonds, s’élança au-devant de lui :

– Monseigneur, ayez pitié de nous ! Rendez-moi mon frère Gaston de Rocheblanche : il est au Châtelard, prisonnier de Messire du Terreaux ; ils veulent le tuer. Monseigneur, nous n’avons personne pour nous défendre ; je suis venue de bien loin apporter sa rançon, le baron du Châtelard me l’a volée ; c’est le père Anselme qui m’a sauvée...

Conrad demeurait interdit, cherchant à relier les paroles rapides de cette jeune fille inconnue. Trosberg s’avança :

– Que votre seigneurie excuse cette pauvre enfant ; c’est ma nièce, elle est bien malheureuse.

Le comte fit asseoir la belle éplorée sur un siège à côté de lui et écouta attentivement le récit que lui fit Itel Trosberg. Simonne épiait avec anxiété les diverses expressions du visage de Conrad. Celui-ci le remarqua ; il eut un léger sourire :

– Ne craignez rien, ma belle enfant ; je vous réponds que tout sera mis en œuvre pour sauver votre frère. Ah ! les mécréants !

Simonne joignit les mains ; elle contemplant le comte avec une sorte d’admiration respectueuse :

– Oh ! comme vous êtes bon, monseigneur.

Il sourit amèrement :

– Bon, mon enfant, oh ! non, mais je veux être juste : je punirai ces misérables qui sont la honte et l’effroi du pays ; j’en ai déjà un en mon pouvoir, mon plus cruel ennemi. Ah ! celui-là ne dit pas que je suis bon, Vauthier de Rochefort !...

Le père Anselme s’était avancé :

– Monseigneur, me laisseriez-vous descendre auprès de cet homme ?

Le comte le regarda avec surprise :

– Vous, pourquoi ? le connaîtriez-vous ?

– Non, monseigneur, mais il est condamné et malheureux : il a besoin d’espoir. Et puis, il a vu Gaston de Rocheblanche au Châtelard et pourra nous être utile.

Au nom de Gaston, Simonne reprit la parole :

– Oh ! monseigneur, laissez-nous voir cet homme !

– Allez, dit le comte : ce page vous conduira.

Itel s’approcha de son seigneur. Une nuance d’embarras se peignit sur le visage de Conrad ; il craignait que Trosberg n’essayât quelques remontrances ; mais Itel pensait à autre chose : il voulait savoir ce que Conrad allait tenter pour délivrer le prisonnier du Châtelard.

– Je crois qu’il n’y a qu’une chose à faire, mon bon Trosberg : il faut raser tous ces nids de pillards ; Rochefort, Fresnes, Roussillon, Sainte-Croix et surtout le Châtelard détruits, nous serons maîtres des malfaiteurs. Nous commencerons par Rochefort afin d’effrayer du Terreaux ; dès ce soir je vais lui envoyer un messenger ; s’il veut se rendre, il aura la vie sauve et je lui offrirai une place à mon service dans notre bonne ville de Neuchâtel. C’est un rude gaillard que ce du Terreaux, et il pourra nous servir...

Simonne et le père Anselme étaient arrivés au cachot de Vauthier. Le prisonnier, en entendant grincer la clé dans la serrure, crut qu’on venait déjà le chercher pour de nouveaux tourments : sous le jour pâle du soupirail, il vit paraître la tête blanche et grave du père Anselme et la blonde et douce figure de Simonne. Celle-ci le regardait en silence. Ce fut le vieillard qui parla :

– Mon pauvre seigneur, dit-il d’une voix douce, où vibrerait tout ce que son âme renfermait de bonté.

Vauthier reconnut le solitaire, qu’il avait si souvent rencontré dans ses courses à travers le pays. Il le regarda bien en face :

– Que me voulez-vous ?

Le père Anselme s’approcha de lui :

– Nous sommes tous égaux devant la souffrance et la mort. Messire de Rochefort ; le malheur m’a rendu votre frère et je viens vous parler d’espérance et de consolation.

Vauthier eut un sourire presque dédaigneux :

– Oui, je vous reconnais... le père Anselme. Qui vous a donné l’idée de venir me voir ? j’ai souvent eu des prisonniers à Rochefort ; chacun son tour, comme vous voyez ; mais ils n’ont jamais eu le plaisir de votre visite.



Le côté ironique et léger de son caractère reprenait déjà le dessus : il lui suffisait de se sentir dans une atmosphère sympathique.

Simonne s'enhardit :

– Messire, vous connaissez Gaston de Rocheblanche, mon frère, qui est prisonnier au Châtelard.

– Ma belle enfant, vous êtes sa sœur ! Ah ! vous me faites repentir de ce mauvais coup ! Grâce à Guillaume et à moi, ces beaux yeux que voilà ont dû verser des larmes...

– Oui, Messire, dit Simonne. Et ses yeux bleus étincelaient.  
– Oh ! parlez-moi de lui, quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

– Quand je l'ai vu ? Il y a déjà plus d'un mois ; il allait mieux, car il a été blessé et fort malade. S'il vous est rendu, souvenez-vous d'en remercier Sibylle.

Simonne était devenue songeuse :

– Sibylle ! Sibylle ! murmura-t-elle ; pourquoi ne peut-on parler de Gaston sans parler de Sibylle ?

– Parce qu'ils sont faits pour vivre ensemble, reprit Vauthier presque gaiement.

Et songeant à sa fille :

– C'était l'amie de Lucrece... Lucrece, ma fille, que je ne reverrai jamais, blonde et douce comme vous... vous la rencontrerez peut-être : dites-lui que son père l'aimait bien et que sa dernière pensée a été pour elle.

Puis se tournant vers le père Anselme :

– Je suis heureux de vous avoir vu.

Le père Anselme lui dit gravement :

– Mon frère, les consolations d'un homme sont peu de chose si elles ne sont accompagnées des consolations divines.

Le prisonnier l'interrompt :

– Oh ! je sais bien ce que vous allez me dire. Faire pénitence et me confesser ; il y aura toujours des prêtres pour m'absoudre. Mais à qui me confesserai-je ? À Jean Dacie ou au père Cola, qui ont travaillé avec moi et s'en absolvent mutuellement...

Le vieillard l'interrompt à son tour :

– C'est à Dieu, Messire qu'appartient le droit d'absoudre et de pardonner. Il vous apparaît comme un juge redoutable ; faites-en un père miséricordieux. Le repentir force les portes du ciel.

Vauthier écoutait :

– J'y songerai, dit-il.

Les deux hommes se serrèrent silencieusement la main, et Simonne, adressant un sourire ému au captif, suivit le père Anselme, qui remontait déjà l'escalier sombre.

## XIX

### VISITES TARDIVES

Sibylle était assise à sa fenêtre. Elle regardait avec mélancolie les derniers feux du soleil s'éteindre à l'horizon derrière la montagne. Le couchant avait pris par degrés une teinte d'opale où scintillait l'étoile du soir. La jeune fille eût voulu s'élancer bien loin, là-bas, dans ce clair lointain où tout était lumière. Ah ! si, emmenant avec elle celui qu'elle aimait, elle eût pu se perdre à jamais dans ce rayonnement ! Quel rêve idéal ébauchait la pauvre Sibylle durant ces courts instants du soir où les choses semblent prendre des voix pour parler à l'homme !

Quelques grands corbeaux passèrent à tire d'aile devant la croisée ; ils regagnaient leur nid dans la montagne. Ce fut comme si les songes de Sibylle se fussent envolés avec eux. Elle tressaillit, se leva avec un léger frisson, puis, revenant au sentiment de sa situation présente, elle serra sa tête dans ses mains et resta un instant adossée à la muraille. Le chagrin l'accablait, chaque jour lui apportait une telle somme d'angoisse, qu'elle se sentait parfois défaillir.

Guillaume du Terreaux ne quittait plus le Châtelard. Sibylle savait qu'il s'attendait chaque jour à être cerné par les soldats de Conrad, et alors Gaston serait perdu : Guillaume ne rendrait qu'un cadavre aux troupes du comte. Sibylle ne songeait pas à elle-même ; elle ne se demandait pas ce qu'elle deviendrait lors-

que le castel, forcé par une soldatesque déchaînée et avide de vengeance, serait livré au pillage. Une seule pensée, celle de Gaston, l'occupait. Elle ne songeait qu'à lui, mangeait à peine, ne dormait plus ; une sorte d'excitation nerveuse la soutenait encore, mais elle avait bien changé depuis quelques mois. Sa taille amaigrie par la souffrance paraissait plus haute et prenait une sorte de langueur qui lui donnait un charme étrange...

L'heure du souper sonna ; Sibylle descendit l'escalier tournant : Guillaume n'était pas encore là ; elle fit quelques pas dans la cour en l'attendant. Soudain on frappa à la poterne ; une voix douce et plaintive s'éleva :

– Ouvrez ! nous sommes bien malheureuses !...

Sibylle, saisie d'émotion au son de cette voix, s'élança au guichet. Elle ne se trompait pas : les personnes qui se trouvaient derrière la passerelle étaient Lucrèce de Rochefort, son frère et dame Françoise. Sibylle se hâta de les faire entrer et les entraîna dans la salle. Lucrèce sanglotait en embrassant son amie ; dame Françoise ne pouvait s'empêcher d'en faire autant.

Guillaume arriva au beau milieu de cette scène d'attendrissement. Sibylle, le laissant avec dame Françoise, emmena Lucrèce dans sa chambre et l'interrogea doucement. La fille de Vauthier tremblait :

– Oh ! Sibylle, tu ne sais donc rien ! Nous sommes chassés de Rochefort ; le comte a envoyé une troupe de soldats pour piller et brûler le château, et, cette nuit, on pourra voir d'ici l'incendie. Tout cela ne serait rien encore, mais il y a mon père, mon père qui est prisonnier du comte ; et l'on nous a raconté des choses si horribles, il a tant souffert ! Sibylle, sais-tu ce que mon père a fait ? Oh ! ce n'est pas possible qu'il ait commis tous ces crimes dont on l'accuse !

Sibylle serra étroitement son amie contre elle :

– Nous sommes toutes deux bien malheureuses, Lucrèce.

– Toi, au moins, tu es chez toi, tu as encore ton père... Sibylle, je me trompe peut-être, mais il me semble que tu n'aimes pas ton père comme j'aime le mien.

– Chut, Lucrece, chacun a ses peines ; les miennes ne sont pas moins lourdes que les tiennes, et elles durent depuis plus longtemps.

Et Sibylle confia simplement à son amie le secret de son amour et de ses souffrances. N'est-ce pas, Lucrece, ajouta-t-elle, que je suis bien malheureuse !...

Les deux jeunes filles venaient de rentrer dans la salle, où se trouvaient dame Françoise et Guillaume, quand Antoinet y pénétra à son tour. Il s'approcha de son maître :

– Messire, il y a là un hérault du comte de Neuchâtel ; il prétend vous parler sur l'heure par l'ordre de son seigneur.

– Je ne veux pas le voir !

– C'est ce que je lui ai représenté, Messire.

– Eh bien, va le lui répéter encore ; je sais d'avance ce que ce dameret de Conrad peut avoir à me dire et ne m'en soucie guère. Allons, marche !

Antoinet s'en alla lentement ; il trouvait la réponse un peu cavalière, et se disait que les choses pourraient bien mal finir pour les habitants du Châtelard.

La porte de la salle était restée ouverte. Soudain, dans le calme de la nuit, une voix claire et haute s'éleva :

– « De par Conrad, comte de Neuchâtel et de Fribourg, seigneur de Rochefort, à toi, Guillaume du Terreaux, baron du Châtelard, seigneur de Bevaix, je fais sommation, au nom du service que tu me dois, de m'ouvrir les portes de ton castel et rendre sain et sauf à la liberté ton prisonnier Gaston de Rocheblanche, en lui remettant la somme d'argent que tu lui as prise,

auxquelles conditions il sera usé de clémence envers toi. Sinon ton château sera comme celui de Rochefort, dont tu pourras voir l'incendie cette nuit même, pris et rasé, tes biens confisqués et ta tête mise à prix ».

Guillaume poussa un cri terrible et s'élança dehors :

– Suppôt de Satan, retourne à ton maître ! Dis-lui qu'avant qu'il ait ma tête, c'est moi qui lui enverrai au bout d'une lance celle de Gaston de Rocheblanche, et qu'avant de prendre mon château, il le verra crouler sur lui !

Les deux jeunes filles étaient muettes de terreur. Dame Françoise avait écouté les lèvres serrées, l'œil rempli d'éclairs. Elle eut un geste de dédain en s'adressant à sa fille :

– Ce n'est pas le moment de pleurer et de trembler ; les vaincus d'aujourd'hui seront les vainqueurs de demain. Le lac est calme : dans quelques heures nous le traverserons en bateau et irons chercher un refuge à la Molière.

– Tu viendras avec nous, Sibylle, s'écria Lucrece.

Sibylle secoua doucement la tête :

– Non, murmura-t-elle, je ne veux pas le quitter...

Dame Françoise reprit :

– Malheur à Conrad ! malheur à lui, s'il fait périr mon mari ! Il sera maudit dans sa famille, maudit dans sa vie, et mon fils saura bien un jour venger son père !

Guillaume rentra :

– M'est avis qu'il vous faut partir maintenant ; deux de mes hommes vous conduiront à Estavayer ; vous saluerez ceux de la Molière ; et dites-leur que les choses vont mal ici et qu'il est temps de m'expédier du secours.

Sibylle accompagna Lucrece jusqu'au rivage. Le bateau était prêt ; un petit vent froid ridait la surface du lac. Les fugitifs furent bientôt installés. Deux vigoureux rameurs poussèrent la barque, qui ne tarda pas à disparaître.

Sibylle remonta lentement la berge rapide. Soudain, dans la direction de la Tourne, elle aperçut un point rouge et brillant qui scintilla un moment comme une étoile, puis grandit et éclata tout à coup en un torrent de flammes. C'était Rochefort qui brûlait.

La jeune fille s'arrêta, un cri douloureux s'échappa de ses lèvres :

– Lucrece ! comme Lucrece doit souffrir !

Sitôt que Guillaume avait aperçu la première lueur d'incendie, il était monté au haut de la tour. Sibylle, seule hors de l'enceinte du castel, tenta de grimper auprès des soupiraux des cachots ; elle y parvint en s'accrochant aux pierres et aux broussailles qui en couvraient les abords. Elle appela Gaston. Le jeune homme leva les yeux et contempla stupéfait cette blanche apparition :

– Sibylle, est-ce bien vous, vraiment ?

– Oui, c'est moi, Gaston ; je crois qu'il ne nous reste plus d'espoir. Rochefort est en feu ; demain, ce sera le tour du Châtelard. Oh ! si je connaissais un moyen de vous tirer de là, ou d'y entrer pour mourir avec vous...

Soudain, dans le lointain, une voix douce et fraîche s'éleva : elle chantait, dans une langue étrangère, une chanson mélodieuse et pénétrante. Gaston poussa un cri de surprise :

– Qui chante ainsi ? On dirait la voix de Simonne ! Pauvre sœur chérie, je ne la reverrai plus !...

Le chant cessa bientôt : Sibylle avait les larmes aux yeux :

– Adieu, Gaston...

Et la blanche apparition disparut.



## XX

### ÇA ET LÀ

– Je vous l’avais bien dit, Messire Guillaume, observa gravement le père Cola en levant avec inquiétude ses yeux vers le ciel. Il se tenait avec le baron du Châtelard et Jean Dacie dans la salle basse du castel. Une cruche pleine de vin et des gobelets se trouvaient devant eux ; mais, chose rare, ils n’y touchaient pas : leur conversation devait être fort importante.

– Oui, je vous l’avais bien dit, toutes ces fausses chartes et ces seings contrefaits ne nous ont pas mené bien loin. Voyez plutôt Messire Vauthier jugé et condamné à mort ; Antoine Leschet qui n’est guère en meilleure passe ; vous Messire Guillaume, qui allez être assiégé d’ici peu, et enfermé comme un renard dans son terrier, si vous ne faites soumission... Mais voyons, soyez franc, avez-vous vraiment l’intention de tenir bon ?

– Si je l’ai ! vociféra du Terreaux ; vous imaginez-vous peut-être que j’irai ouvrir ma porte au comte, et lui rendre le damoiseau de Rocheblanche. Par notre patron, Messire le Diable, ce serait plaisant !...

– Et Sibylle, demanda Jean Dacie, vous la mettrez en lieu sûr ?

– Ouais ! la séparer de moi ! allons donc, sire moine, n’y a-t-il pas quelque part dans vos patenôtres que la place d’une jeune fille est auprès de son père ?

Dacie reprit :

– Où en sont ses amours avec le dameret ?

– Elle ne l’a plus revu et ne le reverra plus vivant : à la première alerte, je réponds au comte en lui envoyant la tête du damoisel.

– Messire Guillaume, reprit Dacie, voulez-vous me charger de la besogne ? Je vous réponds que je m’en acquitterai proprement.

– Hé, hé, bégaya le père Cola, il faut d’abord ma permission ; penses-tu que, lors de l’attaque du Châtelard, nous serons ici à nous battre ! Non, mon fils, nous serons saintement occupés à chanter une messe dans la chapelle du couvent, comme de pieux et saints frères que nous sommes.

Le jeune moine se redressa, et d’une voix vibrante :

– Père Cola, je m’offre pour cela, entendez-vous, je m’offre.

Guillaume le regardait avec étonnement :

– Qu’est-ce à dire, Dacie ? Vous le haïssez donc bien, cet homme ?

– Oui, je le hais, répondit Jean, je le hais ; laissez-moi seulement le soin de le frapper. Vous aurez assez d’autres choses à penser sans songer encore à lui.

– À votre gré, dit le châtelain, mais le diable si je comprends pourquoi vous en avez à cet oiseau-là.

– Et vous-même ? Il ne vous a pas fait plus de mal qu’à moi !

Le père Cola se taisait prudemment ; Jean Dacie avait en cet instant une expression de visage si farouche que le bon prieur en frémissait intérieurement :

– En tous cas, Messire Guillaume, reprit-il enfin, je ferai fermer les portes du souterrain de l'abbaye : ceux qui voudront demeurer au Châtelard y demeureront à leurs risques et périls. Mais vous savez, mon fils, continua-t-il d'un ton paternel en s'adressant au terrible moine, vous savez, celui qui cherche le danger y périra.

– Ce n'est point à vous, mon père, qu'on aura jamais l'occasion de rappeler cette sentence, répondit insolemment Dacie. Sachez que je ne tiens pas assez à la vie pour craindre beaucoup de la perdre...

– À propos, reprit Cola en grasseyant, pour changer de conversation, est-ce vraiment demain qu'on exécutera Vauthier ? Le pauvre homme ! nous dirons une messe à son intention dans la matinée. Je pense qu'il y aura une belle foule sous le grand mûrier ? C'était pourtant un gentil compagnon ; pourquoi n'a-t-il pas écouté mes avis ? Il n'en serait pas là... Je ne voudrais pas être dans sa peau à cette heure...

Vauthier était, en effet, condamné à mort par son cousin. Conrad avait beaucoup hésité à signer la fatale sentence ; mais, l'entêtement de Vauthier, ses bravades réitérées, qui servaient trop bien la haine du comte, l'avaient poussé à bout. Le baron de Rochefort était perdu ; en vain ITEL Trosberg et Simonne elle-même essayèrent de parler en sa faveur ; ils furent impitoyablement repoussés, ainsi que le père Anselme, qui se présenta plusieurs fois pour être introduit auprès du captif. Le comte se trouvait dans un accès de sombre misanthropie ; la vue même de son fils ne parvenait pas à le déridier. Jean, élevé dans l'idée que Vauthier était un monstre, n'était pas éloigné de se réjouir à la pensée de voir l'ennemi de son père frappé à mort. Du reste, Conrad savait bien que la mort de Vauthier ne lui ramènerait pas le cœur de ses sujets. Les paroles d'ITEL lui revenaient en

mémoire : « C'est par la miséricorde que les princes sont grands ! » Mais l'orgueil et la haine l'empêchaient de faire miséricorde.

Vauthier était calme ; son arrêt lui avait été notifié depuis plusieurs jours. On ne lui accordait pas de revoir sa famille, mais il savait pourtant qu'elle se trouvait en sûreté loin de Rochefort, ruinée de fond en comble.

Fresnes et Roussillon avaient eu le même sort, et, sitôt après l'exécution de Vauthier, Conrad comptait aller lui-même assiéger le Châtelard. Il espérait que le terrible exemple de ses complices intimiderait Guillaume du Terreaux et l'amènerait à épargner son prisonnier.

Une grande effervescence régnait dans la contrée au sujet de Vauthier. Les uns, surtout les petits paysans qui avaient eu à souffrir de ses brigandages, se réjouissaient hautement de son malheur et comptaient se donner le plaisir d'assister au supplice de leur ancien seigneur. Les bourgeois étaient moins satisfaits : ils persistaient à tenir pour authentiques les fausses chartes du baron, – on croit aisément ce qu'on désire – et ils murmuraient des traitements barbares infligés à celui-ci.

À peine arrivé à la Molière, Lucrèce avait appris que son père était condamné à mort et savait le jour et l'heure de l'exécution. La pauvre enfant passait ses journées dans les larmes. Dame Françoise souffrait aussi ; mais il n'était pas dans son caractère de montrer beaucoup ses émotions. Elle demeurait froide et hautaine en apparence. Elle vouait une haine farouche, non seulement à Conrad, mais à la ville et au pays de Neuchâtel tout entier :

– Les lâches ! disait-elle avec amertume ; si mon mari eût triomphé, il n'eût trouvé que des courtisans et des adorateurs. Il a été vaincu, tous ses partisans l'abandonnent, nul n'ose parler pour lui. Ô Neuchâtel, ville changeante, qui ne connaît que le

succès ! Malheur à toi, mon fils saura un jour venger son père et te faire expier ta bassesse !

À Rocheblanche, les jours s'écoulaient dans une inquiétude indescriptible. Lorsqu'au retour de Roville il avait fallu annoncer le départ de Simonne à sa mère, Jehanne avait eu à essuyer une scène terrible.

Madame de Rocheblanche reprochait amèrement aux deux sœurs aînées d'avoir favorisé le projet insensé de Simonne. On eût dit que pour elle, il n'y avait plus que Simonne au monde. Ses émotions étaient violentes, mais passagères heureusement. Une fois calmée, elle versa des larmes d'attendrissement sur le dévouement de ses filles, et reprit espoir pour le salut de son fils.

Olivière était sans contredit la plus à plaindre, mais pas un murmure ne s'échappait de ses lèvres. Elle errait comme une ombre dans les grandes salles nues de Roville, passant de longues heures à genoux devant son prie-Dieu. Une seule prière montait de son cœur au ciel : que son sacrifice ne fût pas inutile !

## XXI

### LE SIÈGE

Le temps était brumeux et froid. Il avait plu pendant la nuit, de larges flaques d'eau s'étendaient ça et là dans la campagne. Sibylle se leva le cœur serré. Elle s'attendait à ce que Conrad et ses troupes vinssent dans la journée assiéger le Châtelard. Comment tout cela allait-il finir ? Le Châtelard serait certainement pris, et s'il était livré à la soldatesque du comte, à qui demanderait-elle secours ? À son père ? à la Claudette ? au Simonnot ? Autant se défendre avec un roseau.

Elle résolut, à la première attaque, de se poster devant la porte du cachot, avec le vague espoir que dans la fureur du combat on oublierait peut-être le captif ; et si on ne l'oublie pas, se disait-elle, eh ! bien, on me tuera avant que d'arriver à lui.

Soudain elle poussa un cri léger : la plante d'oreillette qui croissait dans le mur au-dessous de sa fenêtre avait poussé une longue fleur rouge. La prédiction de la Claudette lui revint en mémoire :

– Je lutterai, fût-ce contre mon père lui-même, s'écria-t-elle, tandis qu'une angoisse profonde serrait son cœur.

Puis l'émotion la saisit, elle se prit à pleurer. Longtemps elle resta agenouillée devant la petite fenêtre, les mains jointes au-dessus de sa tête appuyée sur le rebord de pierre.

Soudain un chœur de voix confuses s'éleva : c'étaient les moines qui disaient leurs prières du matin.

– Oh ! soupira-t-elle, si seulement j'entendais à la place la voix du père Anselme !

Elle releva un peu sa belle figure affligée et jeta un regard distrait sur la campagne ; ses yeux tombèrent sur la mesure du vieux solitaire. Il se tenait debout sur le seuil et regardait dans la direction du Châtelard. Un rayon d'espoir traversa l'âme de Sibylle.

– Il pense à moi, il prie pour moi, sans doute...

La première personne qu'elle rencontra en descendant l'escalier, ce fut Jean Dacie. Le moine lui inspirait une répulsion invincible. Elle avait peur de son regard de serpent, à la fois perçant et ardent ; elle eût voulu passer outre, mais il l'arrêta :

Déjà à l'ouvrage, damoiselle ! N'avez-vous point peur de demeurer au Châtelard en un pareil moment ?

– Puisqu'il faut que j'y reste, je tâche de vaincre la peur, répondit-elle doucement.

Dacie poursuivit :

– Vous n'avez rien à craindre du reste, ma belle enfant ; tant que j'aurai en moi un souffle de vie, nul ne vous touchera.

Elle frissonna : être défendue par cet homme !

Il voulut porter à ses lèvres les petits doigts blancs qui tremblaient dans les siens : elle se dégagea de cette étreinte et courut dans la salle. Guillaume s'y promenait de long en large. Il mangea sans mot dire le repas que lui servit sa fille, puis,

comme elle allait se retirer après avoir lavé et rangé la vaisselle, il l'interpella :

– Nous serons probablement attaqués aujourd'hui.

– Je le sais, père.

– Il ne faut pas t'imaginer que tu resteras inactive pendant que nous nous battons. Tu monteras sur la tour avec la Claudette et le Simonnot. De là, vous jetterez des pierres et de l'huile bouillante sur ceux qui assailliront la porte.

Sibylle allait répondre, il l'interrompit :

– Les créneaux sont assez hauts pour te protéger contre les flèches, et s'ils amènent une catapulte, tu surveilleras les moments où ils lanceront les projectiles et tu te mettras à l'abri. Que diable ! les du Terreaux n'ont pas du sang de lièvre dans les veines et tu es ma fille.

Elle sortit en silence, bien résolue à ne pas combattre les libérateurs de Gaston. Guillaume avait fait de sérieux préparatifs de défense : des centaines de grosses pierres avaient été transportées des bords du lac au haut de la tour ; des fagots et du bois s'y trouvaient entassés pour faire chauffer l'huile contenue dans plusieurs grandes barriques ; de lourdes poutres augmentaient la force de résistance des poternes et du pont-levis. Tous les hommes étaient armés jusqu'aux dents. Des grillages de fer garantissaient les fenêtres, et des provisions pour plusieurs jours remplissaient caves et greniers. En son for intérieur, Guillaume ne se flattait guère de résister aussi longtemps ; il savait bien la chose impossible ; mais il voulait au moins le faire croire à ses serviteurs, et, à force de leur répéter qu'ils renverraient Conrad honteux et blessé chez lui, il avait fini par leur inspirer confiance.

La Claudette attendait avec indifférence ce qui allait se passer ; voyant que Sibylle restait, l'idée de partir ou de s'enfuir ne lui était pas même venue. Du reste, elle tenait peu à la vie, et si



elle eût pu la quitter en même temps que sa jeune maîtresse et le Simonnot, elle eût béni son destin sans un seul instant de regret. Le père Anselme ne lui avait-il pas dit bien souvent que l'existence si triste et si malheureuse de cette terre continuerait là-haut radieuse et sereine pour ceux qui auraient courageusement rempli leur tâche ici-bas ! La Claudette s'était vaillamment mise à l'œuvre. Créature malingre et souffreteuse, elle n'avait reçu qu'un bien petit talent, mais elle essayait de le faire valoir. Son influence, si petite qu'elle fût, agissait un peu sur les rudes habitants du Châtelard. Ces hommes d'armes grossiers, après l'avoir tourmentée de mille manières, elle et le Simonnot, sans qu'elle se fâchât ni répondît jamais autrement qu'avec la plus grande douceur, avaient fini par la respecter et même par lui vouer une certaine affection. Ils écoutaient parfois les bons conseils qu'elle leur donnait, et, le soir, elle leur contait de bonnes histoires ; les petits remèdes de bonne femme dont elle possédait le secret avaient déjà adouci bien des blessures et soulagé bien des maux.

Vers midi, une centaine d'hommes débouchaient sur le vaste plateau qui s'étend de Bevaix à Cortaillod. Conrad et Ite Trosberg chevauchaient ensemble à la tête de cette petite troupe. Ils s'arrêtèrent devant le Châtelard : toutes les issues s'en trouvaient hermétiquement closes. Un hérault se détacha du groupe et vint répéter à Guillaume l'ordre de se rendre à discrétion à son maître et suzerain Conrad de Neuchâtel et de lui remettre à l'instant Gaston de Rocheblanche. À la troisième sommation, une grosse pierre, lâchée par une main invisible, se détacha du haut de la poterne, et faillit assommer le hérault. Un cri de rage et de vengeance s'éleva ; les assaillants se ruèrent contre les murs.

Guillaume, en se rendant dans la cour pour veiller à la défense, rencontra Sibylle sur le seuil de la salle basse :

– Monte à la tour, lui cria-t-il ; tu sais ce que tu as à faire.

Au lieu de monter, Sibylle descendit, et alla se poster devant le cachot de Gaston.

Au dehors, les flèches pleuvaient de tous côtés. La Claudette et le Simonnot, fidèles à leur consigne, versaient l'huile bouillante sur les assiégeants et les assommaient de pierres. Un petit onagre que Conrad avait fait approcher frappait à coups redoublés contre la poterne, et, au moyen de cordes et d'échelles, quelques hommes, excités par la promesse de fortes récompenses, grimpèrent le long des murs et essayèrent de briser avec leurs haches les chaînes de fer qui retenaient le pont-levis. Guillaume le fit rapidement mouvoir : les malheureux tombèrent dans le vide ou se trouvèrent pris entre la muraille et le tablier du pont.

Cependant les assaillants gagnaient du terrain. Guillaume prit à part Jean Dacie :

– Moine, c'est le moment de songer au prisonnier. Expédiez-le, puis amenez son cadavre en haut ; que ce soit la première chose que ces damnés gens de Conrad aperçoivent en entrant ; ils veulent le damoisel : on le leur servira tout chaud.

– Bien, répondit le moine en tirant de sa robe un poignard à lame courte et affilée. Puis, se disposant à descendre, il ajouta : Où est Sibylle ?

– Sur la tour.

– C'est bien ; dans quelques instants, le beau Gaston ne nous gênera plus.

Et faisant sonner les clefs que le geôlier Antoinet lui avait remises, il descendit l'escalier qui menait aux cachots. Ses yeux, encore pleins des clartés du dehors, avaient peine à se faire au jour blafard qui régnait dans le sombre passage. Lorsqu'il fut arrivé auprès de la porte du cachot de Gaston, il vit une ombre blanche devant lui : il eut une exclamation d'étonnement mêlée d'effroi :

– Sibylle ! que faites-vous ici ?

– Et vous-même, sire moine ?

Sa voix ne tremblait pas : l'imminence du péril la rendait forte.

– Moi, reprit Dacie, moi, j'obéis à votre père, ce que vous ne faites guère, il me semble... Sibylle, laissez-moi passer !

Elle se serra contre la porte :

– Non, jamais !

Il la distinguait mieux alors, ses yeux s'accoutumant à l'obscurité ; elle était idéalement belle : la tête un peu renversée en arrière, les yeux lançant des éclairs, une de ses mains cramponnée à la serrure, l'autre comme incrustée dans le bois sombre. Le moine eut un instant d'éblouissement ; il tomba à genoux devant elle :

– Je t'aime, je t'aime, Sibylle, ne le comprends-tu pas ! La robe du moine n'était pas faite pour moi. Le jour où je t'ai vue, en arrivant à l'abbaye, j'ai senti comme un feu qui s'allumait en moi : je n'ai plus eu qu'un désir, te voir ; qu'un rêve, te posséder. Sibylle, oublie qui je suis ; depuis cette heure, le frère Jean est mort ; je suis un homme jeune, ardent, aussi vaillant que les autres... Viens, nous fuirons ensemble... J'ai les clefs du souterrain, je les ai volées au père Cola... Nous nous enfuirons dans un pays lointain... Je suis riche ; j'ai des trésors cachés ; tout cela t'appartiendra... Suis-moi, partons !...

– Vous êtes fou, Dacie, répondit-elle froidement.

Il reprit avec véhémence :

– Tu ne veux pas, parce que je suis prêtre...

Sibylle le regardait fixement :

– Ce n'est point parce que vous êtes prêtre, Jean Dacie ; c'est parce que j'aime Gaston de Rocheblanche.

Il eut comme un rugissement :

– Ainsi, tu ne veux pas me suivre ?

– Non.

– Eh bien, si tu ne le fais pas de gré, tu le feras de force. Je te veux, m'entends-tu ? Quand j'aurai frappé celui que tu aimes, je t'enlèverai, je t'emporterai par le souterrain dans les bois, et alors quelle puissance humaine pourrait te séparer de moi ?... Laisse-moi ouvrir.

D'un geste violent, il la saisit par un poignet et la fit tourner sur elle-même. Alors, elle se cramponna à ses vêtements, à sa main qui tenait la clef...

– Tu n'y peux rien, vois-tu ! dit le moine.

– Et déjà la clef grinçait, la porte allait s'ouvrir, lorsqu'une forme noire s'élança sur Jean Dacie, et quelqu'un, le saisissant, le jeta à terre avec une telle violence que sa tête alla porter sur l'angle d'une des marches de pierre.

Il resta là sans connaissance. Sibylle se trouva délivrée comme par enchantement : elle reconnut le Simonnot... Comme il était occupé sur la tour à sa sinistre besogne :

– Je ne sais où est la damoiselle, dit soudain la Claudette ; va voir...

Et, conduit par son instinct d'animal, le pauvre garçon était arrivé juste à temps pour sauver la jeune fille. Celle-ci ne perdit pas sa présence d'esprit : sitôt qu'elle se vit délivrée, elle ouvrit la porte du cachot, prit au trousseau de clefs, qu'elle arracha des mains du moine, celle qui ouvrait les fers du captif, puis se précipita dans la cellule. Elle prit à peine le temps de lui dire quelques mots, le débarrassa de ses fers, et après avoir renvoyé

le Simonnot, elle fouilla Jean Dacie jusqu'à ce qu'elle eût trouvé la clef du souterrain, et lui enleva aussi son poignard.

– Il devait servir à vous tuer, Messire ; il servira peut-être à nous défendre.

Puis elle l'entraîna dans le noir souterrain et verrouilla la porte derrière eux. Alors toute son énergie l'abandonna soudain ; elle s'appuya sur l'épaule de son fiancé, prête à défaillir :

– Ô Messire, murmura-t-elle, j'ai pourtant tenu ma promesse !...

Et elle fondit en larmes.

## XXII

### LIBRES !

Au dehors, la bataille continuait : les combattants redoublaient de furie, mais il était évident que le Châtelard allait être forcé. Guillaume jeta autour de lui un regard inquiet : Jean Dacie tardait bien à venir. Le châtelain dépêcha Antoinet au cachot, pour prêter main forte au moine, s'il en était besoin.

Au bout de quelques instants, le geôlier reparut : il tenait dans ses bras un corps inanimé, mais c'était celui de Jean Dacie. Du Terreaux poussa un cri de rage ; au même instant, un pan de muraille s'écroula : les forces des assiégés se portèrent de ce côté. Mais Guillaume n'avait plus qu'une idée en tête :

– Damnation ! Il ne m'échappera pas ! Je lui prendrai sa méchante vie avant que le comte pénètre ici ! Antoinet, viens avec moi !

Il descendit furieux ; mais le fugitif resta introuvable ; sa rage redoubla, lorsque, arrivé hors d'haleine au haut de la tour, il n'y vit point Sibylle. Peu s'en fallut qu'il ne précipitât la Claudette par-dessus les créneaux : la pauvre vieille était blessée, mais, malgré cela, elle continuait sa besogne ; seulement, depuis qu'elle avait aperçu dans la mêlée le père Anselme s'efforçant de relever les blessés, elle prenait grand soin que ses projectiles n'atteignissent personne, et le Simonnot l'imitait.

- Où est Sibylle ? demanda le terrible châtelain.
- Elle vient de descendre, balbutia la pauvre créature.
- L’as-tu vue, Simonnot ?

L’idiot poussa un grognement affirmatif.

- Où ?

Il eut un rire bête :

- Là !

Et il montrait du doigt un corbeau qui tournoyait au-dessus d’eux, pressentant qu’il y aurait bientôt de la chair à dévorer.

Un coup de poing et un coup de pied formidables renversèrent l’idiot, et Guillaume redescendit précipitamment l’escalier, fouillant toutes les chambres au passage. Il finit par où il aurait dû commencer : il jeta un seau d’eau sur la tête de Dacie, qui revint à lui.

Le moine eut quelque peine à reprendre ses esprits, mais aussitôt qu’il eut compris :

- Ils ne peuvent être que dans le souterrain, dit-il ; on m’en a volé la clef.

Les soldats de Conrad pénétraient déjà dans la cour : six à sept hommes en défendaient encore l’accès ; tout le reste avait été tué ou blessé. Guillaume appela alors deux de ses plus solides gaillards, et, munis de leurs haches d’armes, ils s’enfuirent dans l’intérieur du castel. Dacie voulut les suivre, mais il ne put se dresser sur ses jambes, et retomba lourdement avec une imprécation...

- C’est là qu’ils sont, hurlait Guillaume. À l’œuvre ! Enfoncez la porte et tuons-les comme des chiens pour les offrir à Messire Conrad !

Et les lourdes haches retombèrent de tout leur poids sur la porte du souterrain. Elle fut ébranlée ; mais, comme elle avait un revêtement de fer, elle ne céda pas. Les coups redoublèrent : un des panneaux vola en éclats ; un second eut le même sort ; au troisième, Guillaume pénétrait dans le souterrain.

Gaston avait placé Sybille derrière lui et attendait, le poignard levé. Du Terreaux l'avait aperçu :

– Voilà pour toi, lui cria-t-il, et pour cette créature qui m'a trahi !

Et brandissant sa hache, il allait frapper, lorsqu'avec un hurlement de douleur, il tourna sur lui-même et s'affaissa...

Trois hommes descendaient à ce moment l'escalier du souterrain. À cette vue, pris de panique, les deux soldats de Guillaume lâchèrent leurs armes et s'enfuirent dans les caves.

– Grand Dieu ! arriverions-nous trop tard ? dit l'un des survenants, qui n'était autre qu'Intel Trosberg. Et de sa voix la plus forte, il cria : Gaston ! Gaston ! Ce sont des amis ; viens, tu es sauvé !

Un cri joyeux lui répondit, et, l'instant d'après, le jeune homme se trouvait dans les bras de son oncle.

Sybille, agenouillée près du cadavre de son père, pleurait ; son fiancé revint bientôt à elle, et passant son bras autour de sa taille, la releva :

– Viens ! dit-il, le passé est mort, ne songe plus qu'à l'avenir.

Puis, la conduisant devant Intel :

– Voilà celle qui m'a sauvé et qui sera ma femme.

Entouré de tous ses soldats, Conrad attendait dans la cour ; à cause de la jeune fille, il avait suspendu le pillage. Il



s'approcha vivement d'elle et lui baisa la main. Soudain, un cri rauque perça l'air : Sibylle sembla sortir d'un rêve :

– La Claudette ! Le Simonnot ! s'écria-t-elle.

Un soldat fut dépêché au haut de la tour et ramena au bout d'un instant les deux malheureuses créatures toutes tremblantes. L'idiot vint se réfugier aux genoux de Sibylle, qui passa doucement sa main fine sur sa tête inculte. Et comme les assistants la regardaient surpris, elle dit :

– Que ces deux personnes soient traitées comme de mes amis, et des meilleurs.

Itel, à ce moment, prit la parole :

– Chère damoiselle, dit-il tristement, le père Anselme...

Sibylle l'interrompit par un cri d'angoisse :

– Il est mort ?...

– Pas encore ; mais cela ne saurait tarder. Il se penchait sur un de nos soldats renversé par un coup de hache, quand une flèche l'a atteint ; Monseigneur Conrad l'a fait aussitôt transporter dans sa tente.

Comme Sibylle et Gaston approchaient de la tente du comte, Gaston s'arrêta brusquement et poussa une exclamation de surprise. Déjà deux bras entouraient son cou, tandis qu'un doux visage couronné d'une auréole blonde se pressait contre le sien. Puis, la première effusion passée :

– Vous venez dire adieu au père Anselme, dit Simonne : il peut à peine respirer ; tout à l'heure il demandait Sibylle.

Un sourire éclaira la figure du mourant lorsque Gaston et Sibylle entrèrent auprès de lui :

– Mes enfants ! Ô joie ! Je puis aller en paix : vous êtes sauvés.

Gaston et Sibylle s'étaient agenouillés devant le vieillard. Celui-ci, dans un effort suprême, étendit ses mains sur eux :

– Soyez bénis !

Sa parole expira ; son regard chercha Simonne, il lui sourit, puis retomba en arrière : tout était fini.

Les assistants sortirent en silence. Les soldats de Conrad étaient occupés à creuser des fosses au pied du Châtelard pour y ensevelir les morts : tous les défenseurs du castel avaient péri. Sibylle pria le comte de faire donner à du Terreaux une sépulture à part ; Conrad le lui accorda. La jeune fille ferma elle-même les yeux de ce père qui n'avait été qu'un tyran pour elle, lava son visage tout souillé de boue et de sang, et pria pour son âme, tandis qu'on le couchait dans la terre. Il y avait encore le père Anselme à ensevelir : sur le vœu de Sibylle, il fut enterré près de sa chère cabane ; la tombe du vieillard fut placée à l'ombre d'un jeune poirier sauvage. Cet arbre subsiste encore aujourd'hui : il est connu sous le nom de *Bataillard* ; on raconte en effet que lors de la bataille de Grandson, l'arrière-garde des Suisses campa auprès.

Le lendemain, Conrad reprit le chemin de Neuchâtel, emmenant Gaston, Sibylle et Simonne. Le comte reçut magnifiquement ses hôtes, comme afin de leur faire oublier toutes leurs angoisses passées.

Deux mois plus tard, Gaston, sa jeune femme et sa sœur, après avoir pris tendrement congé de leurs amis du comté de Neuchâtel, partirent pour Rocheblanche. Conrad avait donné à Sibylle tous les trésors trouvés au Châtelard ; de plus, il lui avait payé 9000 florins d'or pour le droit d'abattre le vieux castel, et c'est avec une douce fierté que la jeune femme se disait qu'elle allait apporter le bien-être dans la maison de Rocheblanche.

Quant à la Claudette et au Simonnot, ils se trouvaient installés dans la cabane du père Anselme, et Sibylle, après avoir

généreusement pourvu à leurs besoins présents, avait chargé son oncle de s'occuper d'eux jusqu'à la fin.

## ÉPILOGUE

Le petit castel de Rocheblanche était en fête : la veille un messenger avait annoncé la prochaine arrivée des époux. Jehanne et sa mère ne pouvaient s'habituer à l'idée d'un pareil bonheur, et quand, par un beau soir de décembre, elles virent deux haquenées blanches et un palefroi noir s'arrêter devant le pont-levis, le saisissement les empêcha presque de descendre à la rencontre des arrivants.

Sibylle fut reçue à bras ouverts. Jehanne ne se lassait pas d'admirer sa belle-sœur :

– Que vous êtes belle, Sibylle, et que vous êtes bonne !...

Un bruit de pas léger se fit entendre, la porte s'ouvrit : Olivière entra, belle et noble comme toujours. Gaston la serra longuement contre son cœur : il savait tout ce qu'il lui devait :

– Ma sœur chérie, c'est à genoux qu'il faudrait te remercier.

Olivière, souriante, embrassait Sibylle. Quant à Simonne, elle dansait autour de la table en chantant. Puis soudain, jetant ses bras autour du cou de Madame de Rocheblanche :

– Ô mère, mère chérie, le bonheur va me rendre folle ! Je ne sais plus s'il faut pleurer ou s'il faut rire !

Et cachant sa figure sur l'épaule de sa mère, elle se mit à faire les deux en même temps.

FIN

# Ce livre numérique :

a été édité par :

***l'Association Les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande***

**<http://www.ebooks-bnr.com/>**

**en octobre 2012**

## **– Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

## **– Sources :**

Ce livre numérique est réalisé d'après : Alice de Chambrier, *Sibylle ou le Châtelard de Bevaix*, Lausanne, Spes, 1934. La photo de première page est tirée du blog de Martouf (<http://martouf.ch/>). Prisée par Mathieu Despont, dans la série des « arbres au mois de février », elle fait partie du groupe « Eiger, Mönch et Jungfrau ».

## **– Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Remerciements :**

Nous remercions les éditions du groupe *Ebooks libres et gratuits* (<http://www.ebooksgratuits.com/>) pour leur aide et leurs conseils qui ont rendu possible la réalisation de ce livre numérique.